

MAURICE COTON

PREMIÈRES VOLONTÉS

## PROLOGUE

Ici commencent les bribes d'existence de l'enfant Colin. Décliner leur caractère intemporel relève de la pure présomption. La vie de Colin se poursuit au-delà des limites de l'authenticité et de la confrontation de l'auteur avec sa propre mémoire. De là sans doute provient la particularité de ces pages dont le moindre détail indique le chemin du passé.

Colin n'a de charme qu'en renvoyant l'image de son auteur. Il n'existe pas de choix possible entre les deux êtres. Leur diversité est telle que la jeunesse de Colin tient lieu de personnage de fiction. Au moins l'auteur se console-t-il de ne pas prendre la vie du même côté que son héros. La ressemblance entre les deux protagonistes grandira encore avec le temps sans jamais éclore à la première personne. Pour cette raison, d'autres lacunes apparaissent qui rapprochent Colin et l'auteur dans un même élan vers autrui.

On peut toujours croire au retour ou au repos de la mémoire. Ne s'agit-il pas des passions et des rêves, ces parodies du langage commun, à cette différence que Colin n'a que son existence à faire valoir ? Tout s'y déroule comme si elle doit durer infiniment ou suivre un cours jusqu'à la mort.

Sur ce bord du précipice, sinon sur celui de l'épaisse forêt humaine, on n'attend en vérité rien de semblable. Le vent du lointain souffle en permanence dans les feuilles. Colin progresse à petits pas. Il attrape à peine le vice d'être lui-même et de soutenir n'importe quelle comparaison.

Face aux bucherons de ses jours, il promet de léguer une souche où les sillons l'orienteront vers la fin des temps.

## L'ESPOIR ET L'ESPRIT

Longtemps l'espoir et l'esprit ne firent qu'un dans la tête du petit Colin. Ils s'y confondaient, signifiant l'un et l'autre que la pensée ne précise jamais tout à fait l'emploi de ses signes de faiblesse ou de force. Le temps, les étoiles qu'il voyait luire et s'éteindre au firmament quand, la nuit, il se reposait des stridences de l'éternité et de la crécelle domestique, le poussaient dans cette heureuse pensée. Alors, il changeait de pensée. Il bouchait, avec de larges pressentiments de ne point faire comme tout le monde, les trous de son éveil à la vie. Ce répit ne durait pas et ramenait l'enfant à une formidable illusion sur lui-même. Il lui fallait dissimuler qu'il éprouvât toutes les peines à évaluer les paroles d'autrui, leurs qualités et leurs disgrâces. Son instinct diminuait le mérite qu'il ressentait de comprendre ce qui lui paraissait plus simple que les choses réalisées. Aussi son esprit avait-il, dans sa façon de conduire l'univers, une curiosité sans borne, avec la particularité de mêler sa lenteur à un point de non-retour. Par esprit, il entendait envergure. Par celle-ci, il déployait un secret espoir d'arriver à barioler les lumières de son aveuglement.

L'espoir maintenait son esprit entre la surface des choses et toute autre profondeur. Il avait ainsi une vue plongeante sur les journées écoulées sans prendre ni restituer un tribut d'aucune sorte. Le monde suivait son chemin et sa pente en rétablissant une paix intérieure. A sa grande satisfaction, Colin y voyait la preuve de son exclusion d'une réalité qu'il ne voulait pas compromettre avec son avenir. Aux sentinelles qui l'auraient interpellé, il aurait dit que le voyage était trop long et qu'il fallait l'interrompre. Maintenant, il s'était arrêté. Songeur, il songeait ! Il admettait que le présent était fait pour les autres et la mémoire pour soi tout seul. L'espoir et l'esprit leur étaient pareils. Paradoxalement, l'espoir représentait le passé. Cependant, Colin préférait penser qu'on ne doit pas laisser le temps soigner ses blessures. Elles étaient nées d'un esprit mal en point, sujet aux sarcasmes et à toutes sortes d'incompréhensions manifestes. Le sien penchait du côté d'une raison méthodique. Celle-ci reprenait chaque parole et chaque idée avant de les décortiquer, de les assimiler et de chercher à leur répondre. Et son esprit, dirigé forcément contre l'idée qu'il avait de lui-même, semait la confusion et se perdait. Il se refusait même à accepter du premier coup les pensées les plus claires. En outre, Colin s'apercevait qu'espoir et esprit sont toujours attachés à quelque fondement de plus

expressif qu'eux. Ce pouvait être, par exemple, la perspective de dévaliser un coffre-fort. Ce rêve caresse les garnements en mal de méfaits et de pressantes évasions. En vérité, autre chose de plus insonore le mettait en émoi. Quel courage oserait se dresser contre lui ? Personne ne savait que ses secrets lui demandaient de mieux se conduire. Voulant se préserver de l'avenir, il ajoutait à sa pièce un personnage sans consistance. Son seul rapport avec les autres protagonistes était de leur tenir tête.

Bravant toutes ses velléités, Colin ne réussissait pas à manquer plus d'esprit que d'espoir, et vice versa. Ces deux forces ne s'opposaient jamais. Ainsi qu'on dirait d'une très grande beauté, elles n'avaient pas de contraire. L'enfant leur témoignait beaucoup de reconnaissance en leur pardonnant d'avance les offenses qu'elles lui imposaient effrontément. L'une et l'autre venaient avec la même fulgurance qu'une très grave blessure. D'abord surgit un éclair. Tout un drame se déroule sous les yeux du sujet. Au moment où il croit être sorti indemne de l'accident, il pose sa main sur une plaie bouillante. Il ne ressent toujours aucune douleur, mais se met à grelotter. La peur l'immobilise. Il regarde autour de lui, souhaitant presque que le mal se déclare enfin. Colin se posait la question. Cette douleur latente ne servait-elle pas de lien entre l'espoir et l'esprit ? En somme, elle facilitait les nombreuses nuances de l'imagination comparée quelquefois à la lime qu'emprunte un détenu pour son évasion. Quant à l'épaisseur du lien, elle ne laissait rien passer. Son ambivalence la traitait dans des tons aussi neutres que possible. Colin savait mieux faire que de leur choisir une place à l'ombre. Il leur trouvait une halte au détriment de leur universalité. Et pourquoi cette liaison ne permettait-elle pas un libre accès de l'un à l'autre ? L'espoir correspondait au vent qui pousse l'esprit à se soulever contre n'importe quoi. Loin d'appartenir au futur, l'espoir se durcissait de lui-même. Seulement, la blessure n'était pas apparente. De plus, elle ne se cicatrisait pas. Par instants, elle cherchait sa direction et la trouvait. Sa forme produisait la dispersion des méninges. Le sol se dérobaient sous la poussée d'une racine. Que voulaient les hommes pour être plus radieux ? Quelle espièglerie leur aurait commandé de rejoindre la forêt par une autre clairière ? Colin n'avait jamais dissimulé ses bonheurs. Ils convenaient mieux à sa vie qu'à la moindre réalisation des désirs. Bonheurs modestes et ternes dans l'esprit, ils étaient enluminés dans l'espoir. Ils s'y enlaçaient encore, lui fronçaient les sourcils. A leur rencontre, le monde devenait si petit, les prétentions de grandir si nouvelles et les barrières de passage si étroites que la mémoire n'en abusait pas. Colin avait la certitude que ces bonheurs resteraient gravés dans ses pensées au-delà de toute temporalité. N'ayant aucun point de repère en dehors de la cascade de sa raison, il ravalait plus d'espoirs qu'il n'en tirait de leçons. Il se gardait de se redresser sous les coups d'un maître-chanteur. En son for intérieur, des contingences obscures ouvraient l'écluse aux espoirs.

L'esprit de Colin se faufilait secrètement par cette ouverture. Pour sa taille, l'esprit se réhaussait. Il convoitait tout juste une bonne circulation du sang. L'esprit s'appelait. Lieu digne des larcins, paquetage du soldat, rameau du souvenir d'après nature, il lançait dans les leurres sa grâce providentielle. Comme il déambulait Colin, savourant la tristesse des chevaliers jadis écuyers ! Dans son couronnement de vivre, s'installaient semblables imageries. Il s'y blottissait. Traitant d'égal à égal avec elles, il s'endormait gavé d'espérances. L'imagination de l'enfant tenait son esprit pour un mal-aimé sans rival. Elle se partageait entre la mèche et la poudre de l'espoir. Elle en consentait le diktat. Pour se laisser faire, elle aurait rassemblé toutes ses lignes, dressé le camp de la pierre de lune et celui de sa propre fabrication. Cet effort la retenait d'écrire ses dernières volontés qu'elle aurait hésité à reconnaître siennes. Et Colin, bon enfant, ne préconisait aucun remède. Nul sacrifice ne le destituait d'une règle de conduite qu'il pensait s'imposer un jour ou l'autre. Il faudra bien leur montrer, visait-il, comment se singulariser en reportant sans cesse ses jugements sur les discordes d'autrui. Son esprit et son espoir en éprouvaient la même consigne : lâcher le temps. Pour Colin, le temps détruisait ce qui avait été bâti ensemble.

## LA FORCE DE SE PLAINDRE

Tout en enfilant son pyjama à rayures, Colin se remémorait ce que son maître avait dit au directeur pendant la récréation : « Ceux que l'on torture n'ont pas la force de se plaindre. »

Il n'avait pas compris le sens de cette parole captée par hasard. Aussitôt, ses camarades de jeu l'avaient rappelé dans un monde plus familier.

Avant de se coucher, il avait eu le temps de répéter cette maxime, de la réciter à haute voix comme à la veille d'une composition. A présent, ayant éliminé nombre d'hypothèses et gardé pour lui tout seul le bénéfice de son trésor, il saisissait enfin la pensée de son instituteur. La lumière du couloir filtrait sous la porte de sa chambre. La conversation, dans la salle à manger, ne parvenait plus jusqu'à lui. Il regardait à peine des ombres danser sur les murs. Sa montre aux aiguilles phosphorescentes n'avait pas quitté son poignet. C'était sa première montre. Pour son Noël, il l'avait choisie sur catalogue. Il avait ainsi compris qu'une image pouvait devenir un objet. Et les objets intervenaient dans la marche du temps comme une soudaine accélération. A ce moment précis, son cœur ne battait plus au rythme de sa docile confidente toujours réglée sur les horloges rencontrées. Ce n'était pas la première fois pourtant qu'il entendait parler de torture. Un nom à faire frissonner comme un nénuphar à la surface d'une eau morte, s'imaginait Colin qui ne s'endormait pas. Comment n'avait-il songé plus tôt aux nénuphars ? Ils n'ont pas non plus la force de se plaindre. Après avoir délicieusement goûté sa trouvaille, Colin regrettait de ne mieux connaître les nénuphars. Il se jurait qu'il consulterait l'encyclopédie. A la campagne, où il séjournait chez un ami, il se souvenait d'en avoir vu par myriades sur un étang. A l'opposé, quelques pêcheurs n'en finissaient pas de glisser leurs lignes sur l'eau et semblaient ne pas s'inquiéter de l'absence de prise. De ce

côté-là de l'étang, on était loin de toute idée de torture. L'observation des pêcheurs ne se révélait d'aucun secours pour démêler le sens caché des mots du maître. Par cette brûlante après-midi d'été, il restait les nénuphars. Comme par enchantement, Colin les découvrait dans un ravissement sans borne. Ils formaient un tapis de feuilles abritées du soleil par une haie de saules translucides.

Il était impossible pour l'enfant de cueillir un nénuphar car il ne voyait pas le fond de l'eau. D'ailleurs, l'envie de barboter parmi les nénuphars n'existait pas. Recroquevillé dans les fourrés, il voulait surprendre une grenouille à fleur d'eau. De ces animaux qui n'apparaissent jamais quand on les guette, Colin tirait le sentiment que la nature exprimait une idée de surprise permanente. L'image de la torture revêtait maintenant un caractère nostalgique qu'il n'avait pas désiré. En lutte contre le sommeil qui le gagnait, il cherchait les rapports entre les nénuphars et la torture. Chaque fois, il butait sur des ébauches de solution. Il ne parvenait pas même à les formuler à voix basse, sinon en répétant que ni la torture ni les nénuphars ne sont moralement accessibles. Il confondait signes et prémisses de sa recherche. Il se demandait si les nénuphars signifiaient l'idée de torture ou s'ils en étaient au contraire la victime désignée.

Oubliant les nénuphars, il frémissait à la pensée que la torture existait. Peut-être lui faudrait-il un jour la subir et, qui sait, essayer de lui résister. A son âge, il ne pouvait supposer faire partie des êtres qui torturent. Dans son esprit, ceux-ci portaient une cagoule noire, un costume rêche et sombre comme le sang séché sur les barreaux d'une prison. Non, la torture restait une violence subie à des degrés croissants de douleur effrénée. Que cela évoquait-il dans la tête d'un enfant pour qui la notion de courage était de perdre son temps avec l'expérience d'autrui ? Pour sûr, le courage avait la même réalité qu'une scène de maquillage. N'était-ce plutôt la coiffure aux longues nattes qu'arboraient certaines jeunes filles de son voisinage ?

Colin tira les couvertures jusqu'à son menton et fit claquer ses dents pour mieux résister au sommeil. De quelle torture s'agissait-il, qu'était donc la force de se plaindre ? Un corps meurtri et mutilé possédait encore autant de points vulnérables qu'il n'y avait d'espèces de tortures. Personne n'en contestait l'ignominie. La faculté des adultes de ne rien justifier n'étonnait

pas Colin. Par exemple, chaque jour l'autorité de son maître l'importunait. L'autorité engendrait la méfiance de l'élève Colin. Malgré tout, il acceptait cet homme et lui pardonnait ses autres failles. Il aimait l'entendre raisonner d'une façon opposée à la sienne. Son humeur lui permettait en outre d'amples retournements de pensée. Il s'apercevait déjà que dans la vie on a plus souvent l'occasion d'abonder dans le sens d'autrui que d'imposer ses idées. Le sommeil l'envahissait à la manière des grèves qu'on découvre au loin. Dans sa hâte, la marée montante laisse des bancs de sable rêver d'être d'éphémères îles. Pas un joueur ne miserait sur elles. D'un geste instinctif puisé dans son demi-sommeil, Colin ralluma sa lampe de chevet. Il se redressa dans son lit et posa ses mains sur sa tête. Rien n'avait changé de place. Le silence nocturne fronçait les formes avec infiniment de délicatesse et de densité. Dehors, il pleuvait à verse. D'un saut, Colin bondit à la fenêtre. L'enseigne de l'épicerie clignotait. Tiens, pensa-t-il le front collé au carreau, ils ont oublié de l'éteindre.

Ceux que l'on torture n'ont pas la force de se plaindre. Colin usait volontiers de formules analogues. Il les arrangeait de son mieux pour ne pas les reprendre comme des sentences toutes faites. Sans doute était-ce la raison pour laquelle il avait détourné cette abracadabrante histoire de torture. Il tenait à rester maître de ses sensations avant de laisser son insouciance s'empresser de les transfigurer. Il n'écoutait les grandes personnes que lorsqu'elles parlaient entre elles. Il savait que leurs paroles sont des miroirs. Elles se renvoient leurs lumières, mais les écrivent à l'envers. Pour un peu, à condition d'emprunter les mauvais raccourcis et les retours en arrière, il aurait suivi son chemin de croix. Ses maladresses le maintenaient encore sur la bonne voie. Cette nuit, Colin ne rêverait pas. Quand sa mère lui verserait son café au lait, il n'en extrairait aucun nénuphar. Par-dessus l'épaule de son père, il ne lirait pas le mot torture en majuscules à la une du journal. Dans son cartable, il emporterait, au même rang que ses crayons de couleurs assortis à la fougue de ses yeux, la force de se plaindre.

## LA CHAMBRE DE COLIN

La porte de sa chambre était restée entrouverte et Colin vaquait à diverses occupations. Il déplaçait un objet pour le remettre à sa place et soignait chacune des affaires dont se débarrassait aussitôt son esprit. Il pouvait ainsi passer des journées dans une gaieté propice à l'abandon de soi et à la douceur de vivre au même rythme. Il cultivait l'espérance de sentir sa volonté de grandir sans cesse remise en doute. Dans cet état d'âme, aucune angoisse ne se dessinait. Le présent semait l'avenir sur un champ voluptueux dépourvu de traces de passage. Colin se refermait dans sa coquille et renvoyait ses proches à l'horizon. De quelque côté de l'avenir qu'elle se trouvait, sa raison était faite de distraction. C'était l'énigme en lui d'un fond d'orgueil. L'ordre y épousait des formes obstinées en d'indifférents préludes à la paresse et en des tiraillements nerveux au-dessous des paupières. Colin se vautrait à la limite d'une torpeur conquise sur l'éclosion incessante de ses idées d'ébranler les mystères. Tellement il n'avait rien à faire, il coupait à travers des océans de miracles.

La porte entrouverte, Colin se perdait en rêveries insensées. Fredonnant une musique, sa voix ne portait pas plus loin que le tour de sa tête. D'habitude, il se comportait comme si quelque puissance secrète le surveillait et lui tenait compagnie. Un périlleux courant d'air voyageait dans sa tête. Il ne savait au juste s'il rafraîchissait son esprit ou le préparait à une fâcheuse maladie. La présence de cette force ou de cet être imaginaire lui servait de contrepoison. Mais cette carapace disparaissait subitement dès qu'il se retrouvait seul dans sa chambre. Livré à lui-même, il reconstituait un univers semblable à celui qu'il retrouvait dans son quotidien. Il imitait telle tribu dont on avait perdu la trace et qui avait reproduit les gestes de ses pionniers. Il s'inspirait encore de ces disciples qui ne se dégagent jamais

de l'emprise de leur maître. Des erreurs ont été commises et des ombres projetées qui voulaient faire de l'être humain un équilibriste. Son fil représentait son ascension et le vide sa chute. Il faudrait donc troquer son individualité contre un argument communautaire ! L'espace tremblerait-il de se donner en peau de chagrin ? Colin cherchait dans sa chambre un espace qui n'était pas une agonie. Il voulait un espace malléable à merci, prolongé par un fou rire sur l'ordre apparent.

Il n'y avait pas de choses inanimées ou empoussiérées dans l'ancre de Colin. Il n'y avait rien que de très élémentaire, disposé dans le sens des rayons du soleil. Ils irradiaient de telle sorte qu'ils n'iraient pas plus loin. Dans son rêve, sa chambre était bien un lieu du bout du monde. Nomade, il y aurait élu domicile une fois pour toutes, arrêté au cœur d'un empire désaffecté. C'était une cathédrale dans la brume. De grandes ailes essuyaient tous les vents. La chambre prenait l'allure d'un moulin au bord d'une rivière. Des chevaux ailés y déployaient leurs crinières. Et des greniers fabuleux démantelaient leurs serrures pour les enfants malheureux. Colin n'attendait personne. Comment aurait-il fait bonne figure à un invité ? Là il se tenait à l'écart des politesses et des infusions de sa raison. Pourtant l'envie de partager son mince royaume était dans la manie de laisser sa porte entrebâillée, au grand dam de la vérité. A cette confidente Colin vouait un culte impénitent. Ensemble, ils essayaient de récapituler les choses apprises ou les mensonges prononcés en une journée. Pour lui, la vérité était ce qu'il ne fallait presque pas dire. Elle ne supportait aucune caricature. Elle tissait la toile d'un labyrinthe n'ayant pas d'entrée mais plusieurs issues différentes. L'empêchant donc de fermer sa porte, elle virevoltait d'un sujet à un autre et mouchait les chandelles des idées. Puis, elle s'évanouissait derrière les carreaux pour réapparaître, drapée dans son mystère, plus belle que jamais. Prête à emmener Colin au bal costumé de la vie, elle lui apprendrait à reconnaître les esprits qui divaguent de ceux qui fouillent dans les pensées. Elle lui montrerait comment choisir la créature qui partagerait la première danse et comment quitter la piste sur la pointe des pieds. Penseur avant la lettre, Colin avait pour devise de ne pas mêler la vérité aux grandes questions humaines. Il savait pertinemment que tôt ou tard elles lui voudraient du mal. Pris sous leur coupe, il n'en tirerait jamais

son parti. Et parmi les questions qu'il se gardait de poser, une lui tenait à cœur. Il s'agissait du suicide. Il avait beaucoup réfléchi, avec la vérité, sur ce phénomène étranger à l'imagination. C'était de la métaphysique, délivrée des charges de tout contrat social passé avec la vie. Il avait conclu qu'on ne laissait rien au hasard en se donnant la mort. L'idée de suicide ne le torturait pas plus que ne l'inquiétait sa nonchalance pour les plaisirs terrestres. Il était en rébellion contre l'art d'abolir la fin. Quand bien même on se tuerait pour des raisons précises, sa naïveté enfantine avait rétorqué qu'on le faisait à cause d'autrui. Par ce détour, il coupait court à toute contestation. Perdu au milieu d'un raisonnement qui ne l'intéressait guère, il préférait apprivoiser sa naissante liberté.

Combien de périples a-t-il parcourus et de tempêtes essuyées quand il rêvait, dans sa chambre, à l'accomplissement de ses désirs d'enfant détaché de ses liens ? Sans doute y attendait-il son heure. Mais il lui était impossible de sauter sur la première occasion. Pour en attester un jour l'authenticité, il se tenait exprès en retrait des mondes qu'il se créait. Cette loyauté le tracassait. Plus son esprit enfantait des aventures qui demandaient de vivre et plus sa résistance l'emportait. Son abnégation lui donnait la certitude que la chance s'offrirait bientôt à lui. Elle le comblerait au-delà de ses espérances. Voilà pourquoi il ne formait aucun stratagème. Sa confiance allait aux élans des êtres qui se destinent les uns aux autres. Incapable de le vaincre, Colin se comportait avec son élan en toute innocence. Il en consolidait sa stature. Son élan le clouait alors sur d'imprudentes girouettes.

La porte de sa chambre restait entrouverte. Colin s'étonnait parfois de penser à une personne qu'il ne voyait plus depuis quelque temps. Sans y répondre, il se demandait si celle-ci faisait pareil de son côté. Chacun menait sa vie à sa façon. La sienne élargissait chaque jour davantage son champ d'horizon pour rencontrer des visages nouveaux ou s'en éloigner. Cette quête le désœuvrait. Tout en lui rendant aussitôt sa part, elle lui promettait une vie meilleure. Ses tourments naissaient ainsi dans sa préparation à des moments plus difficiles. Il accédait à une route isolée. Il n'y avait plus moyen d'appeler au secours ni de compter sur ses propres forces. Il fallait se laisser aller au fil du courant et garder, à la surface, une

partie de soi, infime et légère. Il apprenait à retenir sa respiration, à lâcher l'air au bon moment. Il savait surtout ne pas se montrer. L'air du dedans lui frôlait les tempes et donnait la chair de poule à tout son corps. Et l'air du large s'engouffrait résolument dans sa chambre.

C'était un concert de sensations. Levant la tête d'un illustré, l'enfant se confondait avec son bien-être. Par un foisonnement d'éclairs de pensée il séparait les injustices de son avenir. Il n'accordait plus de valeur démonstrative à la réalité et se maintenait à hauteur d'objets qui restaient à distance de lui. Le moindre élément avait une place définitive parmi ses affaires. L'harmonie s'y installait. Au fur et à mesure, sa mémoire se peuplait de bric et de broc. Ayant d'ores et déjà acquis son droit d'asile, elle variait ses effets sur un présent impossible à atteindre. Sa mémoire passait quand son esprit s'enhardissait. Elle passait toujours. Car la chambre n'avait pas apprivoisé son pensionnaire. Elle réalisait avec lui une sorte de cohésion. Certes, cela n'allait pas tout le temps au mieux entre eux. Sans brouille ni incompatibilité d'humeur, chacun en somme vivait sa vie, ne demandant rien à l'autre, mais acceptant tout de lui. Colin se prétendait double. Il se croyait atteint d'insouciance et rebelle à l'inquiétude. Sa fragilité était ailleurs, dans un alliage dont il n'avait pas conscience. Ses désirs pressentaient que les fonds qu'il toucherait étaient de rocaille et les êtres qu'il y trouverait au comble d'une désarticulation morale. A cette agression, il répondait par personne interposée. Il se protégeait contre lui-même au moment où il s'apercevait qu'il n'avait d'autre compagnie. Cette personne n'ayant pas de chambre, il lui prêtait la sienne. Ainsi, alors que Colin ne s'était jamais senti aussi seul, se tenait leur dialogue. Pour s'ouvrir sur l'avenir et engendrer le souci d'être appelé, plus tard, à jouer un rôle dans la société, quelque chose manquait encore à cette solitude. Indifférent aux signes précurseurs, Colin s'amusait à ne plus s'en préoccuper.

Maintenant, il s'avavançait vers sa quintessence. C'était sa manière de prendre l'air et, toutes paroles évitées, de laisser en chemin une place à l'oubli. Sa chambre était enfin une transposition de tant de falaises à parcourir. Ayant renversé son vertige dans ce vaste précipice, il y cachait son heure de départ. Il était pris dans les mailles d'un filet qu'il couperait dans le sens de ses veines.

## LA MORT DU GRAND-PÈRE

Parmi les événements qui émaillèrent son enfance, Colin mettait à part la disparition de son grand-père. Des circonstances pittoresques de son décès découlait la crédulité de l'enfant pour les hasards de la vie. Circonstances naturelles ou ordres établis ? Le grand-père s'éteignit sur la banquette d'un train fantôme. Il ne s'était rendu à aucune fête foraine depuis qu'il y avait accompagné son petit-fils une année auparavant. Ce jour-là, il y était allé seul, fidèle à l'homme secret que ses proches connaissaient. Les employés du train avaient d'abord cru à un évanouissement, sinon à quelque assoupissement, ces inévitables incidents que produisent l'art d'effrayer et l'incertitude d'y parvenir. Autour du corps inerte, une voix s'était élevée. Elle avait ordonné au public de s'écarter et déclaré sitôt après, avec toute la solennité d'usage, qu'il était trop tard.

Reconduit à son domicile, le mort avait reçu les visites alarmées des personnes que Colin rencontrait avec ses parents. Mais il n'avait pas eu l'honneur de les retrouver dans la chambre du défunt. Toutefois, il les imaginait dans cette procession, chacun mimant à l'autre sa douleur et prenant sa peine pour plus profonde que celle de son voisin. Se doutant de sa réponse, personne n'avait proposé à Colin d'assister à cette cérémonie. Les démons ne lui tiraient pas les rideaux de ses soleils éteints. Non, il ne convoitait pas cette atmosphère macabre. Mais il était triste de ne pas avoir reçu la proposition. On avait fait preuve d'indifférence à son égard alors que son grand-père ne lui en avait jamais témoignée.

Le chapiteau de la mort se dressait dans sa tête. Son grand-père était la première personne qu'il voyait mourir. Son ignorance de la mort créait une béance en lui. Il se sentait exclu. En quelque sorte, il se reprochait d'avoir envoyé son grand-père à la mort. Sa culpabilité était engagée. Se cherchant

des excuses, il découvrait qu'un alibi habite l'esprit qui raisonne sans savoir. Sa connaissance du monde se déplaçait d'un être à un autre. Elle imposait sa loi du silence. Il s'empressait de s'en tenir à celle-ci. Ruminant l'image de son grand-père vivant, il ne supportait pas ce fossé entre des souvenirs vivaces et une soudaine rupture. Comme s'il en avait décidé l'heure, il avait déjà envisagé sa disparition. Ce rendez-vous avait été repoussé jusqu'au bout. Une trahison en avait adopté le chemin et l'en avait détourné avec une régulière tranquillité. Colin recueillait en lui fiévreusement cette délivrance. A ses dépens, il s'en trouvait investi et conduit à repousser l'assaut. Il était poings liés à l'existence de cet homme. En profondeur, sinon que c'était son grand-père, il n'en savait rien dire. Ils s'entendaient ensemble à merveille. Et Colin s'attachait aux détails et péripéties qui avaient fait la saveur de leur relation. Parmi ses trésors, il rescapait, avec un plaisir absolu, ceux qui n'appartenaient qu'à eux seuls et à lui seul désormais. Tous ces souvenirs surgissaient de son imparfaite mémoire. Ils s'y étaient réunis pour l'attendre et lui parler une langue inconnue qu'il comprenait instinctivement. Il n'était pas question de la partager avec les personnages d'un monde rétrospectif. Tout rapport à la réalité revêtait un paletot d'apparences. Entre celles-ci, coulait un ruisseau sur les fondations d'un édifice jamais achevé. Dans cette reconstitution, la mort du grand-père poursuivait Colin comme une proie. Elle le débusquait derrière sa conscience et ses plaintives résolutions. Se cacher ne déviait pas les peines. Sa souffrance venait de la prudence à trop facilement se sentir persécuté. Ne voulant pas rendre son grand-père responsable de son malheur, il se hâtait de rembarquer l'objet sacré que n'avait jamais été le vieil homme. Au contraire, à la fin de sa vie, il se targuait d'avoir atteint ce point où l'on passe, paraît-il, inaperçu. Il jouissait de la transparence de sa personne et pouvait être chacun des êtres à qui il parlait. En bien ni en mal, il ne dépassait personne. Selon lui, il ne servait à rien d'entrer en conflit avec quiconque. Sa générosité ne lui créait que des amis. Mais il en avait si peu qu'il se condamnait à ne rien leur demander et, au fil des jours, à ne plus les voir. Ignorant cela, Colin caractérisait pour son grand-père cette idée de fidélité qui maintenait en vie son corps et son esprit perdus pour toute force ou faiblesse. Comme il était loin d'imaginer que cette vie ne tenait

plus qu'à un fil ! Cette image les aurait séduits l'un et l'autre. Le grand-père pensait que les hommes tiennent à un fil. A l'inverse, Colin disait qu'il faut partir d'un fil pour joindre le cœur des choses.

L'enfant soulageait sa peine en y arrachant de mauvaises herbes. Sa volonté de justice s'en goinfrait avec des mots signifiant que chacun meurt un jour. On lui annonça alors qu'il suivrait l'enterrement. Curieux de participer à cet accompagnement ultime, il dissimulait mal son intention de se vieillir jusqu'à l'âge où l'avait abandonné son grand-père. Il commençait seulement à réaliser qu'il était vraiment mort. Il ne le reverrait jamais plus qu'en pensée, non pas tel qu'il était avant de mourir, mais tel qu'il lui apparaissait depuis sa mort. Cette métamorphose n'allait cesser de s'accroître. Il ne s'apercevait pas qu'il idéalisait et affublait son grand-père d'attraits incomparables à ceux de son vivant. Et dans l'unique dessein d'interrompre à jamais leur séparation, il continuait à lui tenir les mêmes paroles. Car son grand-père aurait toujours l'âge qu'il avait en mourant. Lui-même, dans cette relation, garderait son âge, si bien que chacun ne semblait plus bouger dans le temps. L'enfant était appelé à en prolonger la pérennité. A son tour, la rupture poursuivait l'œuvre du grand-père, sans ouverture sur autrui ni le monde extérieur. Il était difficile de s'y entraîner de plein gré et, une fois franchi le seuil, de se préserver d'un choc qui en réduirait l'effet. Un trou s'était formé dans la tête de Colin. Il pouvait vivre à l'ombre d'autres pensionnaires et tenir le carnet de bord d'une mise en liberté provisoire. Ce brouhaha lui convenait. Quant à sa raison, elle y reconnaissait les siens.

Colin se trompait. Il ne se doutait pas qu'aux souvenirs laissés par son grand-père viendraient s'ajouter les récits des personnes qui l'avaient connu. Ces témoignages se confondraient et remplaceraient peu à peu ceux qu'il avait sauvés. Bientôt, toutes ces personnes lui imposeraient l'image d'un homme méconnaissable. Il serait cet étranger qu'on distingue entre mille sans en avoir l'entière certitude. Et de même que Colin se laissait plus facilement fléchir que briser, cette disparition prématurée d'un être cher l'amenait à en perdre la trace. Des empreintes s'épandaient en lignes intemporelles dans sa mémoire. Ça et là, il y subsistait la marque froide du vieil homme. Les gens qui l'avaient connu de toujours y traçaient des

pointillés. A les entendre, ils le connaissaient mieux que lui. Ne répétait-il qu'il n'avait jamais été aussi loin de se connaître ? On lui rendait donc la politesse.

La mort était contagion. Elle rétablissait l'ordre des saisons par effraction dans le jeu de cartes des jours. La mort était ce qui venait pour la première fois au monde en empruntant la paroi de l'intelligence. Même la témérité ne s'y risquait pas seule. Quelle modestie rappelait-elle à Colin ses émois d'antan, son illusion de chercher partout des modèles ? Il se donnait à la parole d'un archipel inconnu et confus de sa perpétuelle surprise. Pour un peu, ouvert aux manigances des adultes déblatérant sur la vie des morts, il s'attendait à voir disparaître ses proches les uns après les autres. Mais on l'empêchait de penser à son grand-père tel qu'il l'avait connu. Ainsi, il lui arrivait encore de deviner les réponses qu'il lui aurait données sur des sujets qu'ils n'avaient pas abordés ensemble. Colin se mettait à craindre pour l'existence des autres et de lui-même. Il refusait l'acharnement des hommes à se disputer une mémoire. Au moindre souvenir, celle du grand-père renaissait de rien. Avec précipitation, l'enfant s'accaparaient de son bien. Et la vie repoussait sur la mort. De l'une à l'autre Colin oscillait, ne sachant plus où situer son avenir. Sa mémoire colmatait les brèches creusées par son affection. Son grand-père devenait une chaîne à enclencher le temps et à le maintenir attaché au passé. Il était un maillon de cette chaîne. La liberté perdue semblait ne plus exister. Il y était doté d'une grande capacité de déraisonnement. Il n'avait pas la force ni la présomption d'être comparé au vieil homme trépassé. Il était neutre. Sa vue donnait sur l'intérieur d'une mémoire dévastée. D'où qu'il regardait son grand-père, même sous les angles abrupts, il se voyait encore lui-même. Le seul hommage qu'il pouvait lui rendre était de lui restituer toute son entité et, par conséquent, de disparaître de son champ d'action.

Dans le convoi qui s'acheminait au cimetière, se morfondait un petit être reconnaissable à sa manière de se sortir d'un rêve pour aboutir, comme par hasard, à la réalité. Moineau quittant son nid, il lissait ses plumes sur le dur exercice d'un enterrement. Par tous les moyens, il cherchait à prodiguer son attention au défunt. Le monde pouvait brusquement s'embraser, Colin ne s'en serait pas aperçu. Il aurait cru que son grand-père lui adressait un

dernier adieu. Ce cauchemar n'eut pas lieu. Tandis que l'on ensevelissait le cercueil, il remarqua que son regard en accompagnait le mouvement. En chemin, il avait une ultime pensée pour le mort. Il passait au crible l'endroit de sa mémoire où le vieil homme, pour la première fois, était apparu. Dans cette cérémonie mortuaire, le passé donnait ainsi l'aspect d'un fruit pourri du dedans. Précédant sa prochaine germination, le passé renaîtrait sous des auspices transcendés. Un esprit nouveau allait éclore sur la fusion d'un objet disparu. Le poids du corps relevé par un hoquet, désemparé, Colin relevait le défi d'avoir toujours connu son grand-père.

Du plus loin de ses souvenirs, il tirait sur les rênes de leur ressemblance. Qui de lui ou de l'aïeul avait vu l'autre changer et se constituer une carapace ? S'il restait quelque chose d'inachevé ici-bas, plus personne n'en percevait les secrets. Et l'enfant, scrutant la foule attroupée autour du cercueil enfoncé en terre maintenant, traversait le désert des années et de tout ce qui se trouvait devant lui. Il était attentif à la moindre lueur de ressemblance prochaine avec son grand-père. Sa volonté de se substituer au cadavre heurtait son sens de la réalité. Là, en cet étroit passage vers des néants de plus en plus seuls, il préférait pourtant rester ce qu'il était ou croyait être. Un éclat d'espérance se levait. Les ombres du cortège remontaient un long couloir d'arbres. Colin lisait les inscriptions portées sur les tombes pour défier le temps. Dans une travée parallèle arrivait un autre enterrement. On n'avait pas encore choisi l'inscription qui broderait le manteau de marbre du grand-père. Colin aurait aimé se voir confier une épitaphe. Derrière ci-gît, il savait qu'il trouverait les mots justes. Avec ceux-ci, le vieillard tirait sa fierté et sa raison d'être le spectateur d'un monde ambulante. La scène y reculait sans cesse sous les assauts d'un sens toujours neuf. Dans son éloge, l'enfant abrogeait les barrières que la mort avait dressées entre lui et son grand-père. Un troisième larron intervenait. Il prenait sa forme aux deux à la fois et occuperait désormais la fonction d'aide-mémoire. Ce serait un mystificateur zélé. Et Colin laisserait plus tard de lui ce même semblant de survivance.

Le cimetière foisonnait de murailles de servitudes. Du moins était-ce ainsi qu'il découvrait la bonne éducation que les vivants tenaient des morts. Tant de couronnes tressées, de gerbes déposées, de regrets éternels, distillaient

dans sa tête une liqueur. En lui ordonnant de se reposer sur autrui et de toujours prévoir le pire, l'enivrement ne tardait pas à le perdre. Colin sanglotait sur le sort de ces légions de disparus. A leur commandement, en tenue de cérémonie, apparaissait son grand-père. En somme, tous les morts avaient délégué le dernier arrivé pour redistribuer, en lots sacrifiés, les plus récents événements terrestres. Il ne restait guère d'autre moyen de rétablir des liens entre ces deux mondes. En dépit de son âge, le grand-père s'était fort bien tiré de la situation. De la terre qu'il venait de quitter, il donna l'image d'une source et des terriens celle de sourciers en mouvement. Est-il la peine d'ajouter que le grand-père n'avait jamais idéalisé l'espèce humaine ? Maintenant qu'il n'était plus rien, il lui était bien égal de commémorer autrui et de décourager les vivants avant d'avoir vécu leurs propres expériences.

Colin regrettait de ne pas entendre son ancêtre s'enliser dans les sables de l'oubli. Au fond, il pensait bien que personne ne tiendrait compte de ses menaces. Ni les morts ni les vivants n'apprendraient avec lui comment baptiser un cercueil. Il fallait finir de rejeter sur son opposé la responsabilité du chaos. Heureusement qu'il restait les cimetières pour signifier cela ! En signe d'adieu, l'enfant amorçait un geste de la main en direction de la fosse du grand-père. Sa mémoire se propulsait dans le vide. Sans crier justice, sans appeler des forces insondables, il se retrouvait soudain en état de nudité mentale. Il acceptait l'injure d'être pris dans des glaces devenues son image propre. A ce jour, il ne se reconnaissait pas encore. L'espoir lui restait de fausser compagnie aux fantômes du passé et de l'avenir. Il appréhendait de s'habituer à son nouveau visage. Quelque lointain éblouissement atténuait sa lente tentative de séduction. Ce n'était pas le mot, mais il n'y avait d'autre rapport possible à l'imprévu. Colin avait souci de faire peau neuve et de se désirer à nouveau.

Le corbillard quitta le cimetière. Les voyageurs avaient épuisé leurs ressources d'amertume. La persistance du passé donnait le réemploi de la parole. Dans ce court laps de temps, chacun avait oublié d'où il était venu. Personne ne pensait plus au mort. Colin ne faisait pas exception. Quelque chose indiquait cependant qu'il s'arc-boutait à son rêve. Il voulait protéger sa mémoire d'un grand-père qu'il avait trop tôt laissé partir. Ce quelque

chose levait très haut l'œil au ciel. Mais il ne faisait encore aucun rapprochement. La mort avait peut-être repris et lâché son bien dans une nature dont aucun enfant n'avait idée. De toute manière, elle ne lui aurait pas ramené son grand-père. Il se répétait que son seul moyen d'échapper à la mort était de faire ses griffes sur la vertu. Le vieil homme n'était plus seul à le lui apprendre.

Au bout de quelques jours, l'enfant comprit que le grand-père le préviendrait de son départ définitif. La date fut ensuite reportée. Nul ne savait si Colin ne se cachait pas cette délivrance. Nul ne lui demandait. La nuit s'était installée, déplaçant les sentinelles de la crainte sur le damier des souffrances. Car les enfants se déguisent quand la mort s'en approche. J'ai longtemps observé Colin se tenir sur ses gardes avant de revenir sur ce qui lui était arrivé. Il ne savait plus quoi inventer pour se convaincre qu'il ne suivrait pas le chemin tracé par son grand-père. Les gens qui meurent ont notre âge. Les enfants leur tournent le dos. Ils déclinent l'invitation. En se réclamant d'eux-mêmes, ils forcent le respect. Leur inconscience les destine à éprouver trop de sensations à la fois, à engranger tant de méditations qu'ils n'en retiennent aucune digne de les éclairer sur l'éternité. Ils acceptent tous d'être venus sur terre pour rallier le gros œuvre avant la corniche. Avec le décès de son grand-père, Colin affirmait sa nature d'être content d'autrui. Il ajustait sa tristesse sur le principe qu'un être disparu serait un être remplacé. Un signe en donnait le passage. C'était sa liaison affective avec les individus qui peuplaient son monde. Elle relayait son grand-père jusqu'à le multiplier en eux. Cette mort l'avait enraciné à la dette qu'on a de ceux qui partent. Colin avait tourné la page d'un livre qui restait grand-ouvert. La mort lui semblait hélas plus déguisée qu'il ne le serait jamais. Fort de cette déconvenue, il avait hâte de rattraper tout ce qui viendrait à se perdre.

## LA VISITE DE MILÈNE

Tout le monde dissimule ou protège un de ces êtres qu'on appelle fous parce qu'ils le demeurent. Ils ne changent jamais d'allure. Leur monde va se rétrécissant comme l'esprit délibère à l'écart des tumultes. Leur avenir, si le temps en recèle, n'existe pas et ne se déplace pas sur une ligne ni vers un songe meilleur. Pourtant, ils rasent le sol. L'attendrissement d'un regard fugitif les y accueille. Ils se préservent de n'être rien d'autre que le cœur du mal et se retiennent aux choses auxquelles ils n'accéderont pas. Mais leur sagesse est de parler des autres.

On avait préparé Colin à passer quelque temps avec sa cousine Milène. Son arrivée à la maison était imminente. Soudain, il regrettait d'avoir accepté sa visite. Tellement il l'avait plainte, il avait oublié comment l'accueillir. Seul l'instinct de curiosité et de pitié avait coulé en lui. L'effroi le glaçait. On avait dit qu'elle était belle. Colin résistait à son envie de faire partager son attente. Celle-ci le tenaillait d'autant plus que personne alentour ne semblait apprécier l'événement à sa juste mesure.

A l'approche des présentations, Colin était tout décontenancé. Dans l'expectative, il misait sur n'importe quel contrordre imprévisible et regrettait sa fantaisie d'aller au-devant d'un univers inconnu. Cependant, on l'avait récompensé en lui faisant confiance. On l'avait tenu pour un être à part entière et, à vrai dire, il aurait pu refuser un rôle à sa hauteur. Son enfance abondait de ces scènes de genre où on lui confiait des missions d'infortune. Toutes étaient vouées à la perte des trésors d'origine. Aussi Colin ne les refusait-il jamais, remettant à plus tard ce trop pratique dédain. Son enfance embrassait tout. Elle créait sa propre forge et l'alimentait de hasards. La dimension de son univers s'y évanouissait. Aujourd'hui, le hasard lui venait par une cousine que la nature avait dépourvue

d'intelligence commune. Pourtant, la petite fille avait bel et bien toutes les caractéristiques d'une enfant normale. Mais sa tête s'appuyait sur des freins trop puissants. Colin n'en pouvait appréhender le fatal déséquilibre. D'ailleurs, il n'y avait rien à faire et ses nerfs étaient frappés à vif. Il s'était senti prisonnier de quelque chose qui existait, sans quoi l'on n'était rien ou si peu. La faille qu'il avait perçue était aussi celle des sens habituels. Il se rendait compte que ce qu'on lui avait dit de Milène aurait dû l'alerter davantage. Il était un enfant qui voyait partout des signes. Leur déniant le pouvoir de le supplanter, il convenait qu'il s'était peut-être laissé abuser par de trop prudentes recommandations d'adultes. Là, le volcan ne s'était point allumé. Il n'y avait pas eu l'ombre d'un soupçon. Seul prédominait un geste simplifié par un élan du cœur. Le signe apparaissait épaissi par un long sommeil. Colin se réveillait investi d'une mission qui le dépassait. C'était une petite fille retardée, mais elle n'en restait pas moins proche par les liens du sang. Il s'accusait de penser que l'arrivée de Milène correspondait à un événement maléfique.

Dans sa tête régnait un désordre comme une arme qu'il aurait retournée contre lui. Il n'avait pas idée du plaisir d'ouvrir sa porte, de s'habituer à un nouveau visage et à des intonations précipitées. Il remontait infiniment le cours d'un fleuve. Plus il se rapprochait de la source et plus se précisait la notion d'éloignement. Plus tard, il en comprendrait le sens en pensant à des êtres ou à des lieux qui s'étaient inscrits dans son monde, puis échappés sans qu'il en eût connaissance. Sa mémoire était un terrain fort glissant. Pour éviter d'y tomber, il se forçait à en éprouver le niveau plus que la profondeur. Sa mémoire le fracassait sur Milène. Ne la connaissant qu'à travers des paroles prudentes, il lui semblait qu'il la comprenait mieux que quiconque. Un souvenir ignoré était l'expression de sa souffrance. Il évitait de se rappeler l'image de la petite fille. Son infirmité évoquait une douceur qui se serait trompée de sens. Une fois, il avait ressenti une absence possible de communication, mais une soudaine souplesse d'esprit l'avait tiré de cette mauvaise passe. C'était le jour d'un déménagement. Au moment de boucler les dernières malles, il avait découvert, derrière des meubles dénudant d'insoupçonnés espaces, une foule d'objets hétéroclites. Et ces fragments du passé l'avaient mené dans son monde intérieur. Sa

mémoire également resterait derrière des meubles bousculés par le temps. Elle s'était enrayée. Colin s'apprêtait à l'emmener en un lieu inconnu, sans rapport avec celui qu'il abandonnait.

De même, il était sûr maintenant que Milène pouvait arriver. Sa présence annulerait tous les préjugés. Elle n'aura pas besoin de parler, prévoyait-il. Il espérait qu'elle trouverait en lui un complice fraternel. Il se réjouissait de l'illusion d'avoir joué avant son tour. La place de sa cousine était libre dans sa tête. Colin lui avait donné la sienne et n'en craignait pas la démesure. Il était prêt. La tension avait disparu, laissant sa confiance contenue regarder en avant. Car l'instant où surgirait Milène serait bref. Colin le prolongeait déjà, dans ses rêveries, par le brusque passage d'une idée nouvelle ou de paroles faciles empruntées au passé. Ce bourdonnement interne s'opposait encore à l'accès de Milène au monde réel.

Elle était sur le pas de la porte. Tout d'abord, il ne la reconnut pas. Son étonnement allait s'estomper quand il lui parlerait. Rien, dans l'apparence de l'enfant qui lui faisait face, ne signalait l'existence d'une crevasse. Ils se dévisagèrent avec une prudence égale. Milène le ressentait comme un mal qu'elle infligeait, malgré elle, et Colin comme un coup qu'il avait demandé. Ni l'un ni l'autre ne semblaient en souffrir. Leur dialogue s'éveillait séparément. Ils se trouvaient ensemble à une croisée de chemins. Leurs yeux remplaçaient leurs paroles pour se donner, tour à tour, une fonction de méandre et de pénombre. L'un voulait parler quand l'autre cherchait un regard. Ainsi apparaissait le cache-cache de la reconnaissance. L'intimidation ressemblait à une sauterelle. Elle bondissait dans les herbes d'un temps arrêté, puis s'enfouissait dans des taillis d'attendrissements. Colin et Milène se toisaient. Chacun fouillait en lui-même plus qu'en son impassible vis-à-vis. Au temps arrêté s'ajoutait une étincelle. Elle avalait les deux êtres. Elle exprimait le charme et l'inquiétude de leur rencontre. Colin pénétrait dans un monde en guerre et Milène cherchait une paix sans aucun repère. L'un et l'autre avaient le même regard, mais la lumière de leurs yeux n'avait plus de sens à leur opposer. Pourtant, ils accordaient cette trêve à tout ce qu'ils avaient à se montrer. Un léger souffle obligeait leur pensée à se tenir à distance et à balbutier un impossible écho. La lumière de leur pensée virait elle-même au monologue intérieur. Elle

flottait vers la frémissante balise du langage interdit. Leur esprit en supprimait les rivages. Colin et Milène se regardaient comme en apesanteur. Dans leur planète, tout s'organisait autour d'une attraction renversée.

Colin ne parvenait pas à mesurer l'écart qui le séparait encore de Milène. Leur alliance n'était pas même repoussée. Aucun des deux n'avait la chance de croire à l'épreuve du temps. Ils s'en arrangèrent en s'embrassant. A force de silence et de retenue, ils étaient tombés dans les bras l'un de l'autre. A peine accolés, ils se dégagèrent aussitôt. Cette fois, ce fut pour mieux s'embrasser de nouveau, chacun se cachant dans l'épaule de l'autre. Alors Colin ressentit une piqûre parcourir tout son corps. Il ferma les yeux. Sa cousine s'était accrochée à son cou, les mains appuyés sur sa nuque, le souffle haletant comme celui d'une enfant perdue qui venait de retrouver son chemin, et les muscles tendus par la crainte de tomber. Par ce mouvement, Milène tenait Colin en équilibre. Pour autant qu'il s'en souviendrait, le tangage ne s'arrêtait pas. De quels autres souvenirs se prévalait-il ? En aucun cas, il ne se risquait à desserrer l'étreinte. Milène lui paraissait contenir une force qui la dépassait elle-même et stimulait tout son être. De fait, Colin ne ressentait pas cette pression. Il la frôlait et, bien que n'y entrant pas, il s'en délivrait. Il ignorait s'ils avaient franchi un cap. Mais ils étaient tellement démunis qu'ils ne songeaient pas à s'échapper l'un de l'autre.

L'embrassade absorbait leur différence. Et toute la folie de Milène jaillissait en Colin. Leurs consciences s'unissaient. Le temps enlevait son immuabilité aux lois et aux preuves qui accablent les êtres miséricordieux. L'embrassade avait l'air d'une voyante. Sa roulotte s'éloignait dans la voie lactée du silence. Les paillettes de la robe de Milène s'illuminaient. Elle provenait d'un hymne au déclin du soleil. Lentement, leurs deux corps se séparèrent. Le regard de Colin partit à la renverse et prit place dans la tête de la petite fille, plus stupéfiante encore qu'au détour de ses rêves d'égalité.

Pendant qu'ils s'embrassaient, l'idéal avait rencontré l'irréel. C'en était fini, pour Colin, de la division des logiques qui le suppléaient ou le niaient complètement. Au baiser de la fragilité, une partie de lui-même s'était effacée et l'autre versant de sa raison s'était engourdi. Il comprenait qu'on

pût être au monde sans reconnaître ce qui pliait devant les mystères. Comme le vin quand il coule de l'amphore millénaire, il ressentait sur la joue l'esprit de Milène. Son désir de nouveauté lui ôtait toute parole et sa jeune frimousse avait retrouvé son sourire. Oh ! il voulait revenir sur terre ferme et se tenir à portée de sa cousine pour exorciser leur mutuel désespoir. Il lui saisit la main qu'elle tenait fermée sur sa hanche. En sursis, Milène bâillait. Ne prononçait-elle plutôt une parole ? Comme si elle avait accompli un effort prolongé, elle semblait s'endormir et rejoindre des profondeurs où personne ne décidait de son sort. Son corps fléchissait et renonçait à couvrir l'appel que le gouffre lui envoyait. L'ordre retombait dans de futilités précaires. Milène se résignait.

Alors, Colin lui fit signe qu'il était avec elle et qu'il ne fallait pas oublier le chemin accompli ensemble. Il lui pinça les lèvres et, se plantant au milieu de la chambre, il l'invita à se mettre en mouvement.

– Colin, lui dit simplement Milène.

Elle avait fait bien attention d'appeler quelque chose de vrai. Sa première parole l'entraîna vers Colin qui restait immobile. Pour l'aider à poursuivre son raisonnement, il hocha la tête. Milène se mit à tourner autour de lui. Elle pivota ainsi très longtemps, sans le surprendre, dans la mémoire qu'il n'exigeait pas de lui-même.

## LES RENCONTRES

Tous ceux qui parlaient en interprétant inquiétaient Colin. Pourtant, il était présent à leur rendez-vous. Sa peur s'alliait à une tendresse qui n'osait dire son nom. Ces personnages parlaient, à vitesse régulière, comme bon leur semblait. L'enfant se faisait leur douanier, mais il observait le temps mieux que leur contrebande. Ils vivaient dans leur monde. Hors de ce qui les y transportait, ils regardaient d'abord les distances. Seule celle qui les séparait d'eux-mêmes prédominait. Colin n'en brigait pas les honneurs. Son envie le retenait d'aller garder leur parole.

Ces personnages l'attiraient. Leur nature décelait les distances. Il leur reconnaissait l'avantage de tirer parti des autres sans imposer des normes. Selon leur volonté, personne n'avait servi de modèle. Les distances qu'ils limitaient à eux épiaient les petits enfants dans leur éveil à la vie. Fidèle, Colin appliquait à la lettre ce faux-semblant. Rêvant haut, il dormait bas. Il faisait coûte que coûte des rencontres qu'il prolongeait en lui très longtemps. Les personnages n'étaient jamais seuls. Il ne les rencontrait donc qu'accompagnés. Sinon, il leur aurait inventé sa solitude, tel un éclaireur revenant sans cesse sur ses pas pour ne pas laisser d'empreinte. Au demeurant, il aurait été incapable de dire à quoi s'apparentaient leurs vestiges. Qui étaient ces nomades accrochés aux rames de la galère ? Ils insistaient sur l'adversité qu'imposait leur fuite en avant. Persécutés, ils se suivaient les uns les autres sans réfléchir. L'adversité taillait le sens de leur voyage à grands coups de jeux de piste. Les imaginant, Colin croyait que plus il pensait, moins il pensait aux autres. Heureux de sa formule, il se réprimandait comme s'il avait prononcé une parole d'homme ivre. Son existence du moment dépendait de la prévision avec laquelle il les repérait dans leurs nuages de poussière. Par-delà l'envie d'être libres, ils avaient

tous les reflets que l'interdiction de plaire leur faisait miroiter. Et leurs livres, peut-être leurs chapelets, restaient ouverts sur leurs genoux. Ils s'étaient trop peu assis pour jaunir les pages où l'on parlait d'eux. Leur histoire se confondait avec celle de leurs aînés. Ceux-ci étaient en réalité moins mutants, n'ayant personne à suivre et ne pouvant se passer de compagnie. Était-ce la raison pour laquelle ils avisaient Colin de retirer sa vie de la leur ? Il minimisait l'étendue des désastres que chacune de ces rencontres annonçait. Car il sentait bien que répondre à ces personnages risquait de le pétrifier. En rêver tout doucement permettait de continuer à grandir.

De ces rencontres à la lisière du réel, il fallait bien tirer des armes. Colin en voyait partout. Les blanches étaient faites pour pénétrer leurs lames jusque dans ses rêves. Les autres dirigeaient leurs canons vers sa peur. Il ne se sentait pas en danger, mais un fil se déroulait sous ses pas. Il n'en connaissait pas la longueur. Simplement, il ne voulait pas se montrer. Ces choses n'avaient pas de prix, ou c'étaient des armes qu'on falsifiait. Et il accédait mieux à ses désirs. Il manquait encore le commencement. D'un coup de baguette, voilà qu'il était en passe de gravir les étages de ses innombrables rencontres. En réalité, il projetait sa vie dans les ténèbres à venir. Par les mensonges et les dédits, il allait droit à un purgatoire. Avec la délicatesse que supposait pareille descente aux enfers, il colmatait les brèches de son propre personnage. Les êtres avec lesquels il avait affaire n'employaient que des mots abstraits. Faim, amour, connaissance. C'était leur trinité pour se nourrir à même le sein des choses. L'enfant avait réfléchi sur la faim et s'était rendu à l'évidence qu'un besoin est plus facilement satisfait qu'un désir. Dans son esprit, l'amour était désir, mais de bien se conduire. L'amour se perdait dans ce geste qu'avait surpris Colin et qui consistait à passer l'anneau aux doigts des mariés. Après, radieuse, la connaissance arrivait. Elle accédait aux bords d'un paradis surmonté d'une grille d'or toujours rutilante et Colin écoutait mieux ainsi les semonces des personnages. Il ne regardait pas la finalité de chacun des trois éléments. Pour tout horizon, le désordre irriguait son esprit de rencontres.

Dans cette brume, il était temps de se reconnaître. Colin prêtait son nom à une personne choisie au hasard. Que de rencontres fortuites observait-il en

traversant son enfance ! Il s'y rendait seul, encore plus à son aise. Essayant de ne pas être vu, il servait d'appât. Aucune cause ne l'entraînait. Il allait au monde avec d'autant plus de cœur qu'on ne le lui demandait pas. Son flair le menait en des lieux innocents, histoire de supposer réel son regain d'attention. Il prisait ce plaisir de ne plus être lui-même personnifié qu'à travers des effleurements. Ce retour à la réalité lui rappelait qu'il ne vivait pas sans surestimer ses propres forces. Les user et les fausser par l'entremise de rencontres rapides l'incitaient à se livrer entièrement. Souvent son silence le mettait en situation attractive. Il s'en sortait en joignant ses souvenirs. Ils étaient de vraies nappes de chaleur et brouillaient l'air autant que son regard. Après bien des fissures, ses yeux le ramenaient à son oasis. Et les distances qui le séparaient d'autrui s'amenuisaient.

Recouvrant ses esprits, Colin tournait le dos à une forme de légalité. Par réaction contre un insensible train-train, les personnages qu'il rencontrait avaient digéré tous les systèmes d'oppression. Ils haïssaient une société en nid d'abeilles. Parce qu'ils ne se reprochaient rien, ils ne respectaient rien. Ils s'entouraient d'amis ramassés dans les débits de l'aventure. Pas un ne comptait sur l'autre. Chacun communiquait par des récits où d'infortunés baladins promettaient à leurs belles des éclipses pour les persuader qu'ils reviendraient un jour. Depuis longtemps, la part du rêve chahutait l'équilibre des rencontres. Colin donnait licence à tout ce qui venait à lui. Quand la rumeur lui parlait de l'insatiabilité des aventuriers, il se jurait, plus tard, de garder le silence sur les secrets du monde. Son tour de partir venu, il ne dévoilerait que l'imprévu, cette gare de triage des gens qui se sont connus en chemin. Déjà, il songeait à des expéditions aux quatre vents de la planète. Il en lisait la gageure dans les yeux des dames qui accompagnaient leurs enfants à l'école. Parfois, contemplant un chat, il remontait le cours du temps. L'orient lui plaisait plus que tout. A la lumière d'autres voyages, ce serait le point d'orgue de sa destinée de grand explorateur. Nul autre que lui ne la préparait en préparation d'intrigues débarrassées d'exotismes. Pour ce départ salutaire, une pensée le retenait encore de consentir à faire ses adieux à son monde. Fallait-il se retenir de partir pour être appelé par un autre monde ? Colin ne céderait qu'à un engagement définitif. Ne pas

céder le ramenait aux personnages qu'il côtoyait lors de ses rencontres avec les gens de passage. Depuis qu'on le croyait indifférent à leur égard, il n'essayait plus de les retenir.

Ce faux-départ l'affligeait. Il se palpait. Il consultait des oracles. Rien ne le rapprochait autant de lui-même que la gratitude de s'améliorer au fil des jours. Les personnages l'abreuyaient de considérations sur l'existence. Les grains de sable de leur mémoire bloquaient la mécanique du voyage. Pour ceux qui l'admonestaient, Colin était fautif de respirer le même air qu'eux. Il s'en moquait bien, conscient de jouer un tour que personne ne prévoyait. Son esprit, tout fragile qu'il était, ne se détraquerait pas. Une lueur en assainissait les fonds. Elle s'éteignait tandis que le courant lui cachait la mer. Jamais il ne se souviendrait de l'inondation de son esprit. Cette lueur s'agitait dans des ténèbres illuminées. Les personnages avaient beau le repousser, leurs moindres paroles mâchaient tous les pardons. Colin avalait leurs remontrances. Son tourment s'amplifiait, il se sentait quitte avec l'envie de leur parler un même langage. Mais ses erreurs s'accumulaient. Dans leurs expressions subsistaient quelques charmes. Il les détectait en espérant qu'ils ne dureraient pas. Les personnages, démunis, avides de retrouvailles, rouaient de coups les blés qui avaient mûri en leur absence. Comme ils ne s'étaient pas enrichis, ils réclamaient leur part. Trouvant justice où ils se fiaient à leur instinct, ils se montraient fermes sur des principes dont personne ne se souvenait.

Colin s'effrayait de leur mélancolie tardive. Au cours des rencontres, il ne devenait leur ami qu'en se défaisant de leur emprise. Dans son repli, il s'estimait comblé. Les personnages avaient étendu sa générosité. A le bien construire et couvrir son toit, ils étaient parvenus à laver son cerveau. Le tourbillon des ruines à venir l'inquiétait moins, comme une façon de penser que chacun, toujours, aurait raison d'être seul à assouvir ses désirs. Il fallait suivre son idée à distance et accomplir son devoir avant de le comprendre seulement. Cette leçon atténuait le flot des étrangers. Dans les parages, Colin s'était épris d'un lieu pour des voyageurs relatant des aventures qu'ils n'avaient pas vécues. Les épreuves de la parole et les troubles de la pensée montraient des seuils à ne jamais atteindre. Par-dessus tout, l'enfant ne cédait pas à la tentation de savoir si ses aînés avaient été entraînés dans

leurs aventures ou, au contraire, s'ils avaient suivi leur instinct. Il se voyait les précéder dans des périple qu'ils n'avaient plus le temps d'accomplir ni même d'imaginer. Sans son intervention et la hâte d'en découdre, ces voyages n'auraient existé que pour lui. La connaissance viendrait après, lui disaient les personnages pour mieux garder le secret sur la valeur de leurs découvertes. Ils avaient ainsi le sentiment de ne pas être tenus à l'écart d'un cycle qu'ils avaient créé. C'était la connaissance de Colin. Comme un élastique tendu sur les formes qu'il épousait, sa dépendance remplissait des cases abstraites. Il s'ensuivait l'impossibilité de recoller les morceaux de son corps. A moins de s'en arranger avec ses forces vitales, le voyage était repoussé.

La réalité s'enfonçait en lui dans une terre arable. Les rencontres qu'il attendait passaient devant lui sans se démasquer. Elles revenaient sur leurs pas en ayant l'air de battre en retraite. Puis, elles baguenaudaient autour des pièges ou mâts de totem qu'il avait érigés pour se défendre contre l'ennui. Remplacées par toutes sortes de points de repère, elles s'estompaient. Colin voyait affluer des sédiments et leur faisait tenir des discours d'apparats. Gogo, il se ruait sur les objets à l'incertaine destinée pour les gens de l'art. En espérant trouver un début de réponse aux questions de l'esprit sur les formes rencontrées, il pensait que le monde n'était pas encore vieux.

## LE PHILOSOPHE EN CRAVATE

Le philosophe s'était installé en face de Colin et, visiblement, il n'avait pas plus envie de parler que de prendre le temps de dévisager ses hôtes d'un soir. Tout entier à ses pensées, il cherchait à se parler avant de s'adresser à des inconnus. Le regard en l'air, il semblait suivre un raisonnement. Colin sentait que sa peine devait être immense. Sinon de franchir le temps présent, le philosophe n'en connaissait aucune. Aussi évitait-il de s'en dispenser. Chaque fois qu'il se surprenait à regarder quelqu'un, sa peine allait toute seule à lui. Cette tristesse gagnait l'assemblée venue écouter l'illustre orateur. Aux premiers rangs de la salle, entre ses parents, les coudes appuyés sur les genoux, Colin était en quête d'allégresse. Il observait avec curiosité l'homme qu'on lui avait présenté comme un modèle d'intelligence. Le philosophe n'avait rien, dans son aspect extérieur, de particulier. Seul, il détenait la clé des mots qu'il ne tarderait plus à prononcer. Il laissait les derniers arrivants prendre place. Plissant le front, Colin croyait perdre patience. Mais le philosophe tripotait ses papiers. Sûr de sa mémoire, il s'en étonnait toujours. Elle lui sauvait la face et pouvait même lui apporter des arguments qu'il n'avait pas trouvés en préparant son discours. Il en connaissait par cœur les premiers mots. Là, il fallait être concis et persuasif pour s'adresser à un public dépourvu de répondant. Le style importait peu. Les intonations de la voix guidaient la pensée des auditeurs, jusqu'au moment où il jugeait avoir rempli son rôle d'intermédiaire. Avant de parler, il songeait que la salle resterait toujours en deçà de ses capacités d'analyse et d'abstraction.

L'enfant scrutait le philosophe avec la crainte de montrer à l'avance son incompréhension. Il compensait sa jeunesse en prisant quelque point de détail de l'orateur. Se sachant regardé par une assistance de plus en plus

dense, celui-ci s'impatientait à montrer son dénuement. Pour le moment, Colin se contentait d'un maigre butin d'images. Sur le visage du philosophe, il en voyait défiler à portée lointaine de son intelligence. Dans son émotion, toutes ces images dressaient un tableau de l'illustre sommité. Tout ce que cachait le philosophe formait une boucle, ses cheveux frisés comme ses lunettes rondes et ses pommettes lisses comme ses doigts entrelacés. Colin était happé par cette boucle dérisoire qui venait lui éclairer l'esprit. Pour quelques instants, il rayonnait d'intelligence et s'élevait à la hauteur de l'éminent penseur. La boucle ne créait pas le moindre lien entre les deux êtres. Elle les accusait l'un et l'autre de ne pouvoir se comprendre. Devant l'insigne honneur d'entendre l'orateur rêver de moderniser la philosophie, Colin s'aveuglait. Son regard n'avait peut-être pas de fond.

La salle était maintenant bondée. Les ouvreuses, réunies au bas d'une loge, guettaient le signal de départ de la conférence. Elles chuchotaient sur la grande variété des spectateurs. Elles avaient remarqué leur religiosité par leur promptitude à gagner leurs sièges. Le silence s'était établi, volant au secours d'une soirée exceptionnelle. Rien ne manquait que l'amorce du discours. De partout on s'était déplacé pour s'arracher des places à prix d'or. Elles étaient autant de laissez-passer au cénacle de la pensée. Sauf Colin sans doute, tout le monde savait qu'un pareil événement ne se reproduirait pas. Les témoins avaient choisi, en venant, de ne pas relater les faits mais de les graver dans leur mémoire. Aucun d'entre eux ne regrettait d'avoir pris la place d'un ignorant ou profane qui, en toute innocence, aurait témoigné pour l'avenir. Sans le vouloir, Colin occupait cette place.

Si les paroles d'un être ont une force, c'est bien celle de le perdre. Le philosophe avait cette force. Les mots se développaient dans sa tête. Sa langue énonçait des paroles limpides. Un des disciples du philosophe avait comparé son maître à un papillon. Plus on l'approchait, plus il paraissait fragile. Sa nature faisait penser aux ailes des papillons. Il partait en poudre au moindre contact et prenait des empreintes en perdant ses couleurs. Devant Colin, il accordait son discours au repentir. En ces circonstances, il jetait l'anathème sur les passerelles de sa vie. Curieuses réjouissances que les repentirs, trouvait Colin ! Le philosophe lui donnait l'impression de se retenir à un fil. Point de repentir au-delà. Mais il vivait dans un état

d'abandon si pur qu'il n'avait cure des douleurs nées de sa seule pensée. A ce moment précis, il venait de distinguer la présence de l'enfant. Stupéfait, il se taisait. La crainte d'avoir articulé son sujet autour du repentir le saisissait. Son trouble lui ordonnait d'improviser une nouvelle diatribe. Sa vue se brouillait en composant une ode au voyage. Les philosophes ne partagent pas leur chance de rebâtir du nouveau avec de l'ancien sans rien oublier du temps qui passe. Le philosophe acceptait mieux encore la frontière entre l'ancien et le nouveau. Colin représentait pour lui cette frontière. Il reparlait pour la franchir. Son esprit projetait l'intention louable de croire en lui-même. Sa philosophie ne s'abritait plus derrière lui, mais le rappelait à sa propre existence. Il se mettait alors à recourir à des artifices. Il peinait à démêler de son ancienne figure toutes sortes de fourberies. Peut-être de plaisir, sa perplexité se creusait. Son sol se dérobaît sous ce qui se rapprochait le plus, dans sa tête, d'une botte de foin. A Colin, elle aurait suffi pour dormir et finir les rêves que le philosophe avait commencés pour lui, et il n'en était donc plus à une signification ni à une tentation près. Il s'étonnait même de la persistance que maintenait le philosophe en le regardant.

Colin crut entendre une corne de brume. En laissant de côté ses papiers, le philosophe discourait sur le thème de l'abolition. Un à un, il passait en revue tous les cas d'abolition. Il appuyait son jugement en ironisant sur des faits réels. « L'exemple le plus probant d'abolition serait encore de demander au jeune homme ici présent de nous donner son avis. » Le philosophe montrait Colin du doigt. La salle elle-même se tournait dans sa direction. L'enfant était devenu une cible. Pour comprendre, il se plia sur son siège. Il ne quittait pas des yeux l'orateur. Il n'en attendait rien. Par sa tristesse, il feignait de pouvoir se tirer de cette situation. Accusé, perdu par les sens, Colin s'était levé de manière à bien se montrer. Rien ne le retenait mais il ne fuyait pas. Ses parents l'encourageaient à dire des sornettes. Il ne leur répondait pas. Ses forces auraient lâché s'il n'avait braqué son regard vers le philosophe. Autour, des gens riaient et jappaient. D'autres cherchaient à surprendre le défi que Colin incarnait pour la raison. De même que personne ne supposait complices les deux protagonistes, personne ne condamnait la pratique de cette vexation. Pourtant, en

procédant de la sorte, le philosophe se repentait d'avoir outrepassé le fond de sa pensée. Sa phrase était tombée dans un désert. Il détectait l'œuvre de l'abolition.

Colin percevait un tunnel sous les mots qu'il avait entendus depuis le début de la séance. Il arrivait ainsi à la gorge du philosophe. Il en regardait obstinément la cravate. Elle effaçait d'un trait jaune le procès qu'on lui intentait. N'étant pas bien grand, Colin avait déployé tout son corps. Ne pensant plus qu'à la cravate, il s'était hissé sans préserver sa face des atteintes d'un nouvel assaut. Il maugréa en lui-même la phrase qu'il prononcerait. Sa voix articula chaque mot avec une égale pesanteur. Pointant à son tour sa main vers le philosophe, il lui dit que sa cravate avait un défaut. En précisant que la cravate n'était pas adaptée à son costume, il abolissait une promesse mensongère. La couleur de la cravate était celle des feuilles mortes et celle aussi des êtres involontaires. Le philosophe acquiesçait. La réplique de Colin le frappait par son bon sens. Mais il s'égarait déjà dans son indécision. N'ayant rien à répondre, le philosophe semblait vouloir ignorer qu'on s'était adressé à lui. Cette stupide cravate poussait l'absurdité de son être. Il rejetait la faute. Il s'était laissé aller à l'insouciance en chargeant un gamin de devancer sa pensée. Par nonchalance, il reprenait la sienne au vol.

De nouveau Colin s'apprêtait à étoffer sa démonstration. Il se ravisa. Tout ce qu'il énoncerait maintenant l'entraînerait à davantage de critique. En outre, il ne tarderait pas, dans les jours suivants, à raisonner à l'envers en contrant les questions imprévues. Il s'était piqué au jeu de l'esprit de vengeance qui, de tout temps, pousse les hommes les uns contre les autres. Il était tombé dans un talus où chacun révisait ses jugements en portant des coups d'autant plus sordides qu'ils ne dureraient pas. Colin souffrirait de ne rien se reprocher de sa conduite. Et l'occasion qu'il avait rencontrée de s'allier à un degré supérieur de la pensée ne se représenterait pas de sitôt. Quant au philosophe, ayant retiré sa cravate, il ramena ses papiers à lui. Sans s'interrompre, il termina son discours sur le repentir. Au profit d'applaudissements, il s'esquiva de la vue de Colin.

## LES VIEILLES MACHINES

A l'aube de la vie, quand l'air pénètre encore par défi, on recommence sans cesse ce qu'on tient de soi. En réalité, on s'attend à quelque pire événement et on redresse les pièces des vieilles machines. On veut obtenir des étincelles de vieilles carlingues, mais on fait comme l'oiseau qui se perche sur de frêles branches. Rien ne casse. Tôt ou tard, les risques d'accident apparaîtront.

L'œil s'est habitué à la machine depuis la création du monde. A la main de veiller à sa bonne marche, à l'air du temps de revêtir l'uniforme de sa remise en état. De son corps ou du moteur, on ne sait plus qui parle. Pourvu qu'il y ait une hélice ! Tu sais, Colin, une hélice te rasait la tête. Elle te coiffait les cheveux que tu laissais en bataille ou dirigeais contre elle. A ce moment, tu courbais l'échine. Tu te cambrais aux assourdissements des moteurs, des vannes et des ventilateurs qui soufflaient et brimaient leurs poumons. En ascension, ta vie se remplissait de vieilles machines comme si s'était penchée sur ton berceau une bonne fée. Tu cédaï à leurs charmes. Ton entendement ne rendait pas aux cimes tes piolets. Les lumières se posaient déjà en arbitres des longs crissements. Dedans, le fer avalait la rouille à pleine bouche.

Comme beaucoup d'enfants, Colin s'entourait de ribambelles de clous, de chaînes cassées et de bouts de tôle. Il s'en servait pour ses inventions. Souvent, il s'acharnait à recréer les parties invisibles des carrosseries du monde. Jamais il ne s'affairait à reproduire les instruments tels qu'il les avait inscrits dans sa mémoire. N'importe ! Ce n'était pas la connaissance qui lui apprenait comment utiliser des outils. Il n'avait pour outil que d'autres pièces de ferraille, juste assez pour servir d'épouvantail à la mécanique. Il ne voulait imiter personne, ou plutôt il envisageait de

reconstituer les vitrines de sa civilisation. Pour lui tenir de complice, il courait après une autre décrépitude. Du reste, avant de réussir une expérience, sa précipitation remportait son secret. Un profond soulagement s'ensuivait. Chaque échantillon acceptait de fausses rencontres. Les objets ne devaient pas se réunir, constatait-il, s'empressant aussitôt de souder les ressorts qui les reliaient. Pourtant, la menace n'était pas réelle de voir s'effondrer la carapace d'une enceinte. Les toits de la ville ne gêtaient pas le sommeil de Colin. Là-bas, derrière des miradors, se levait enfin le soleil. S'inquiétant de son sort, l'enfant n'abdiquait plus en rêves. Il traversait son existence en pierrot lunaire. Il la rafistolait avec des fils ou des lames de manière de manière à être moins compréhensible. Il se retournait dans son lit. Afin de se protéger des machines, il entrecoupait sa respiration des versets du saltimbanque avaleurs de lames de rasoirs.

Il y avait plus de machines que de façons de se jeter par la fenêtre. L'univers de l'enfant hésitait entre cette dernière solution et la mélodie des épaves. Tout y était arrangé pour lui en donner la nausée. Mais en s'approchant du bord, il s'apercevait qu'il était perché sur un piédestal. Son modèle savait parler le langage des amoureux. Le regard qu'il leur portait rappelait l'effort d'un être qui demandait à être aimé. Il fallait un corps à Colin pour désœuvrer les apparences. Son corps n'existait pas. Par l'avantage du surplomb, il se consacrait à son anatomie. Elle lui semblait un ustensile. Il ne détenait pas sans raison la clé de ses paroles. Quand ses mains se rejoignaient en serrant fort l'objet qu'elles venaient de créer, une histoire parallèle à la sienne naissait dans son esprit inventeur. Cette histoire exhibait toute sa désinvolture à tort et à travers. Colin caracolait, creusant des mines de fer. On aurait dit un bateleur de fin de bal.

Sans parler des troubles de la tête qu'elles provoquaient, le pouvoir des machines était immense. Il suffisait de laisser faire la nature. Par-delà cette contrainte, Colin attendait que les choses finissent d'exister. Aussi les degrés de la réalité montaient-ils ou descendaient-ils à coups de battements de cœur. Les vieilles machines les conduisaient ainsi qu'une infirmière cherchant le pouls d'un malade. Être de son temps, se répétait-il, ne convient pas aux enfants qui se destinent à un brillant avenir. Chacun

livre une course à l'ignorance, lui répondait péremptoirement le fondement de son éducation. Il ricanait. Non, rien ne s'apparentait aux vieilles machines pour dialoguer avec elles sans revenir, à tout bout de champ, en arrière. Malgré cela, Colin manquait de psychologie pour faire pencher la balance du destin vers lui et ses semblables vers les vieilles machines. Il les préférait de beaucoup aux neuves. Il simulait qu'elles étaient nées dans le même état et sans l'intervention humaine. Leur dépérissement leur conférait des vertus pour être de son temps. Avec elles, au moins, il était seul à tel point qu'il ne s'en apercevait pas ni ne laissait à quiconque le loisir de s'en étonner. Au moment où il se désintéressait d'elles enfin, il s'était imprégné de l'idée qu'elles signifiaient. Entre les machines et lui-même, se créait une relation de corps à esprit. Si elles avaient abouti jusqu'à lui, il concluait qu'il jouait un rôle intermédiaire, tout en cherchant ce qui était de l'autre côté de la chaîne. Soit les machines étaient la mémoire, soit elles en avaient trop. Par contre, il allait d'où elles venaient. Il était convenu que leur cœur avait cessé de battre par pur artifice et de transmettre une vie qui leur avait toujours été étrangère. Colin y tissait la toile de son sommeil. Les malformations des machines le traversaient sans le réveiller. En dépit de son bredouillage envers les choses du monde, un léger tremblement lui faisait balbutier son avenir et l'imprimait en lettres gothiques.

Colin s'enrichissait des machines ramassées au hasard. A ce propos, il était attiré par des fossoyeurs en tous genres. Il avait remarqué qu'ils enterraient les humains plus que les machines, peut-être parce qu'ils faisaient mieux l'éloge des morts qu'ils ne ressuscitaient les machines. A vrai dire, celles qu'ils ensevelissaient étaient les coffrets à bijoux ou les penderies à parures. C'étaient autant d'objets inopportuns au troc. En avant, en avant, s'écriait-il. Clamée haut, cette parole lui disait qu'il voulait être son fossoyeur. Car vous mesuriez le temps, vieilles machines ! Dans l'univers d'un enfant, vous insuffliez un bel équilibre afin de le résigner, plus tard, à penser sans raisonner en prenant exemple sur les moteurs à explosion ou les dérapages contrôlés. Vos accords établissaient l'éternelle constance des niveaux. Vous vous tourniez dans tous les sens. Vous agrafiez votre redingote des grandes occasions et la fripiez sur des cintres. Le sacrifice de votre personne était votre seul habit de rechange. Roues de secours, vous

remplissiez les garages. Vous ne replaciez jamais les toiles dans leurs cadres. Pourquoi faisiez-vous des préférences pour Colin ? Lui non plus n'avait pas peur des ravages intérieurs. Aucune machine ne s'effrayait de rouiller ni de se morceler. N'ayant pas encore choisi son camp, Colin se laissait ballotter des êtres aux machines. Il leur obéissait pour mieux les neutraliser.

Et tout viendrait à disparaître ! Les marais de ses rêves rivaliseraient avec les mines de fer. Leurs galeries étaient elles-mêmes creusées par des machines. Les sources d'énergie semblaient des visions d'apocalypse. L'enfant se croyait devant une troupe de théâtre. Sauf un acteur qu'il parvenait mal à comprendre, car c'était lui le manipulateur et le maquilleur de la pièce, Colin reconnaissait les automates. Il exultait. Cette fois, il se tenait en retrait, prêt à ralentir le ronflement de son esprit. Devenu spectateur, il se protégeait derrière la représentation. Elle se déroulait sans savoir à qui elle s'adressait. Parfois, il en perdait le fil. L'effort de rattraper le récit lui procurait autant de plaisir que s'il n'en avait rien perdu. Les automates ne s'inquiétaient nullement de sa distraction. Ils étaient déjà passés par ce versant de la pleine insouciance où s'exposaient les limites de leurs pensées. Celle de Colin déployait enfin sa magie. Et les squelettes articulés avaient revêtu des habits d'un ordre machinal. Dans la pénombre, l'enfant gobait leurs articulations. Il n'avait plus prise sur leur histoire. Tellement il se passionnait pour le spectacle qu'il le croyait destiné à lui seul. Mais les automates lui étaient étrangers. Leur répertoire cachait la supercherie d'une mystérieuse mécanique. Tout entier, il voulait recouvrir les automates de ses rideaux de chambre. Quelqu'un quittait l'assistance en maugréant. Dans son rêve sans fin, Colin s'irritait de perdre le sens du temps et de ses aiguilles.

Vieilles machines, vies brèves, leur soufflait-il. Il sautait dans leur utopie. Aussitôt après, il retombait dans des phénomènes de grossissements. La désintégration des machines arrivait. Les automates s'enfuyaient par des escaliers en colimaçon. Une trappe s'ouvrait. Colin s'immisçait dans le monde des grandes personnes. En guise de salut aux machines, il relevait le défi de secourir sa conscience si elle lâchait prise.

Les vieilles machines s'acharnaient à revivre entre elles un passé différent du leur. Elles se frayaient une route à travers l'immensité des genres. Elles ne parvenaient plus à repousser. Colin se frottait les yeux pour ne pas avoir l'air d'élever son imagination à la hauteur de ses passions. Il y avait longtemps, pour son malheur, qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même. Tout un alphabet de mesures faisait surgir les caprices des machines. Se prosternant devant elles et leur concédant un brin de sa singularité, il songeait à se débarrasser des élucidations qu'on lui promettait trop facilement. Il voulait surtout mieux faire face aux gribouillis de ses ennemis imaginaires. Lui, Colin, était encore en paix. Il ne s'encombrait d'aucune subtilité pour renoncer aux efforts de son esprit. Ses espérances, jadis entrevues, de reconstruire des forteresses sans consulter les plans de bataille, étaient à présent anéanties. Seuls, les instruments répétaient. Ils s'accompagnaient de pauvres bougres d'inventeurs qui se fichaient que le monde gaspillerait leurs éclairs de génie.

Enfin, il faisait plaisir de passer en fraude des machines. Le besoin de vivre éclatait ses lancinantes déductions. Colin s'asseyait à la même table et grappillait tous les assortiments de la nature humaine. Sans prévenir personne, il partait à la recherche d'une trouvaille. Son plaisir de réaliser des rêves finissait en déboires. Toujours revenait la même image de n'importe quelle réparation en bien ou en mal. Il se sentait brisé, en son for intérieur, d'avoir raisonné avec son innocence. De vieilles machines le suppliaient de se défendre. Leurs modèles étaient inoffensifs. Quand donc retentiraient les sirènes de l'existence, avec le même souci d'exactitude des pelles qui ramassent les débris de l'accident ?

## LE MONDE EN FUITE

Des tourments planaient sur la tête de Colin de voir ses proches et, plus encore, le monde l'abandonner. Ils le poussaient à la sauvette dans ce qu'il croyait être une contrée sans prison. Chacune de ses joies et de ses vellétés d'indépendance s'en ressentait. Cette faillite à vivre pleinement au grand jour restait un mystère. Elle dissimulait une énergie qui le formait plus, dans son opiniâtreté, au bien qu'au mal. Ainsi passait la jeunesse de Colin. Son plaisir de vivre semait sa mémoire derrière lui. Il bataillait d'insouciance dans un champ de manœuvres où l'histoire ne retenait pas sa leçon. Ses inquiétudes changeaient de visage. Au service des autres, sa grande bonté déplorait toutes les pauvretés. Il s'éprenait de tout ce qu'il attirait à lui. En laissant s'échapper quelque providence des mailles du filet, ses penchants le guidaient à travers bien des pièges. Et, pour son plaisir, Colin attendait la récolte.

Tout arrivait par exploration dans sa vie. Il pensait qu'elle était faite pour tout le monde. Comme personne ne le détrompait, les moments où il se retenait à lui étaient rares. Son être propre n'avait aucun reflet. Colin ne se savait doué pour aucun fond ni pour aucune mise en scène. Apprendre un rôle ne lui convenait pas. Sans ronger de remords, il usait d'impatience ses semelles avant de poser ses talons. Par inadvertance, il se remettait dans le droit chemin. Son regard s'enfonçait dans les vagues des jours. Il en remontait agilement pour y flotter en surface. Celle de ses pensées buvait bon nombre de poncifs. A la traîne d'un monde en fuite, sa forme de raisonnement vacillait de lenteur. Sous peine de revenir sur ses pas, il ne s'écartait jamais du chemin qui lui avait été tracé. N'escamotant point de question, il jetait son dévolu sur les emblèmes et était tout acquis aux causes diluviennes. Il raclait son gosier avant d'entrer dans un monde qui

ne tenait plus en place. Pour ne pas se prendre la tête dans les mains, il avançait aux sons d'un corso fleuri. Et, se réservant pour d'autres folies, il lisait, déguisé en fifre, son destin avec un penchant pour les mauvaises compagnies.

Ce n'était pas faute d'essayer ni cœur en fête que, par avance, il se rendait inutile. Toute tentative d'évasion échouait. Résolu à lâcher prise, il ne goûtait que mieux la saveur de préparer ses bagages. Le monde était en fuite après une tranche de réalité. Personne ne se doutait que Colin aurait tout sacrifié pour être ce monde. Il l'arrêtait même en comprenant sa fuite. Plus tard, il se souviendrait que c'était à l'approche des beaux jours. Les nuits claires le retenaient de dormir. Il se plaisait à s'introduire subrepticement dans ce mouvement de fugue. Se retrouvant seul, il modifiait son caractère en repérant les êtres et les choses qui étaient vraiment à lui. De quoi se séparerait-il en éliminant le superflu de sa vie ? Le monde tournait une face vers l'inconnu et une autre vers quelque impulsion passagère. Oui, comment se séparer, tout en laissant chaque être et chaque chose à sa place ? Le monde prenait l'allure d'une fin de non-recevoir. Son monde n'était rien de tout cela. Qui a jamais dit que les enfants se coupent de ce qui les a remis dans la bonne direction ? Colin se calfeutrait. Se séparer d'un seul élément le mettait dans un état qu'il n'acceptait pas. Il se gardait d'être en passe de devenir quelqu'un d'autre. Bientôt, il s'apercevait qu'il était aussi difficile de quitter les objets qui ne lui évoquaient rien que de se passer des visages dont son univers était habité. Il trouvait un juste milieu en divisant les parties à prendre et à laisser. Dans la distribution des rôles, son esprit se peuplait de miroirs.

Le monde en fuite ne s'arrêtait pas là. La raison de Colin partait à son tour. Elle allait au-devant des horizons et les recouvrait à mesure que son champ d'action rétrécissait. Il avait envie de passer de la porte à la rue et de la rue à tous les toits de la ville. Sa nature le propulsait en avant. Son chemin sinueux le guiderait de travers. Colin n'avait pas franchi le seuil de son gîte qu'il se trouvait au bord d'un défilé. Tout au loin s'agitait l'éventail des vallées de verdure. Il s'y dirigeait comme si ce qui allait se passer alentour le tenait déjà à l'écart de cette nature tant convoitée. Sans pour autant se confondre, les espaces étaient transposés. Seuls, ils suivaient le monde en

fuite. Colin cherchait son chemin et la nature montrait qu'elle ne le laisserait pas là en souffrance.

Autrefois, le monde s'arrêtait net pour laisser un manant regarder filer les étoiles. A présent, le monde tardait à se remettre en équilibre. Colin se contentait d'être le passager du monde en fuite. Hier, pensait-il, hier c'était si facile ! Les mots venaient à lui et s'écoulaient dans le sens qui lui plaisait. Tout allait si vite que chaque instant assombrissait sa vue. Pour multiplier les images, il aurait voulu survoler la terre au risque de la percuter ou de graviter autour d'un point immensément petit. Puis il se ravisait, ne craignait pas d'appeler à sa rescousse le monde, quand bien même il était en fuite. La plus forte raison était celle qui captait des points de repère. Les yeux vrillés vers des édens, il remontait des rades abritées. Fidèle à ses pensées de commandement, il s'isolait davantage. Dans ce concert de sensations, il écoutait un à un, et non pas simultanément, les instruments du monde. Était-ce la faute du monde en fuite s'il se barrait son propre passage ? Il se plongeait dans un livre où des bagnards hirsutes échafaudaient de mystérieuses disparitions et s'échangeaient leurs évasions. Personne n'était à côté de Colin. Mais il aurait fallu lui rappeler que l'histoire d'un enfant immobile bute sur une porte et celle du même enfant en mouvement l'ouvre aussitôt. La précipitation aurait aggravé son état. Il ne le voulait pas. Personne ne devait suivre le moindre de ses balbutiements. Pour naissante ou nerveuse qu'elle paraissait, sa faiblesse n'ajoutait rien. On ne pouvait que lui recommander de s'enfuir de ce monde et de ne pas lutter, à peine perdue, contre des nuits passées à chasser les mauvais esprits de sa vie. A ses trousses, il en sentait maintenant les ardentes conséquences. Les paysages avaient reçu l'ordre, croyait-il, de rallier une autre vie et de souffler une forge dans des reliefs idylliques. Ici, des lignes coupaient les bourrasques de sa mémoire. Elle était un paysage de ronces. Par-delà le chant des sirènes, il entendait l'appel de l'infini. Son désir allait en se recroquevillant. Son désir alternait l'idée de perfection avec l'impossibilité d'enfiler sa doublure. Le loquet de son imagination patinait sur les angles du monde en fuite. Le temps pressait Colin de bifurquer vers des errances plus matérielles. Un matin, il se harnachait au soleil, un soir, il racontait à la lune ses escapades. Et pendant

qu'il laissait s'éloigner les traces de son rêve, sa marche retrouvait par endroits son rythme normal. Le monde en fuite n'entraînait pas dans ses confidences. Il lui en coûtait de lever l'état de siège. De hautes barrières dressaient la carte de toutes les insurrections. Colin ne scrutait plus les êtres sans leur poser deux fois les mêmes questions. Un froid accueillait ce mauvais procédé. Plus précisément, l'enfant jouait un double jeu. Le temps s'écoulait, sans en faire davantage, et posait sa main sur son front tout fiévreux.

Il n'arrivait rien tant que les rivages n'étaient pas abordés. La fuite retenait les flots. Colin convoitait tout. Ce répit le menait à l'étrangeté des hommes. Au passage, il se protégeait contre leurs facéties. Il préférait joindre le large que de colporter ce qu'il verrait disparaître. Au loin, les rivages montraient leurs failles. Un frisson posait ses lèvres sur les siennes. Les courants l'entraînaient. Cherchant les preuves de son existence, il trouvait des sources. Il aurait encore renoncé à tant de promesses et de principes qu'il ne se voyait plus aboutir nulle part. Autour de lui, des embarcations émergeaient. Il les admirait parce qu'elles se passaient de gouvernail. Sur la crête des vagues, elles plantaient des bouquets pour la peur qu'elles ne dissimulaient pas. Pressentant qu'elles chavireraient, elles se détournaient de Colin.

Le monde en fuite étreignait les malices de l'enfant. Il était loin le temps où il arrivait à être meilleur et plus sage qu'il ne le serait jamais. Les événements du monde extérieur le concernaient tellement peu qu'il en oubliait son propre portrait. Il s'accrochait de préférence aux êtres qui s'étaient pris déjà les membres dans l'engrenage. Ce qu'il croyait une imposture et une conséquence de la rancune humaine éclairait sa route. Il ne demandait plus sa direction. Pourtant, on lui avait inculqué de se prémunir contre l'adversité. Quelque souvenir qu'il n'arrivait pas à se remettre à l'esprit le ramenait à ses promenades.

Colin glissait sur une vaste réalité. Elle l'entraînait vers des mariages célestes. Tant qu'il chuterait, rien ne le détournerait du monde en fuite. Quand il se rappellerait qu'elle ne pouvait être parfaite, il lui restituerait sa mémoire. La peur de reprendre de l'altitude le décomposait. Maître de sa voltige, il n'avait personne à sauver.

**MADAME DE HANTEUIL**

Avant d'habiter l'immeuble de Colin, Mme de Hanteuil passait pour descendre d'une grande lignée et avoir eu, tour à tour, des gouvernantes pour mener sa maison et des amants pour écourter les saisons languissantes. A peine installée dans l'appartement qu'elle avait hérité d'un oncle du faubourg, elle avait suscité des commentaires par ses expressions et ses toilettes excentriques. Elle en avait gagné des sobriquets dont elle se moquait bien.

A l'ombre de sa dame, son second mari était un petit bonhomme chétif et sans âge. Quand il mourut emporté par un cancer du larynx, personne ne sut quelle attitude adopter envers Mme de Hanteuil. Elle s'était montrée très attentive pour son mari. Le veillant jusqu'au bout, elle avait raconté les souffrances qu'il avait endurées sans jamais se plaindre. Sitôt veuve, elle avait tenu ce propos : « Parfois je reste seule à ne plus m'apercevoir de la disparition de mon mari. »

Cette pensée confuse avait surpris Colin et remué en lui des images de vie et de mort. Il s'était demandé comment parler de ceux qui partent en d'autres termes que de disparition. Il voyait encore indistinctement les liens qui unissent les morts aux vivants ou le plus proche au plus lointain passé. Selon lui, le souvenir des morts semblait être le noyau de la mémoire. Trop d'éclairs fusaient pour repérer ceux qui arrivaient parmi ceux qui disparaissaient. Colin n'avait pas atteint l'âge de sa mémoire. Feuille après feuille, les souvenirs poussaient aux branches de l'arbre qu'il avait planté sur son chemin. C'était un printemps perpétuel. Les feuilles les plus neuves allaient au ciel avec le plaisir d'entraîner celles qui se collaient au tronc ou étaient si près du sol qu'elles ne se doraien jamais plus au soleil. L'être qui venait de laisser Mme de Hanteuil à sa mémoire ou à sa conscience était

une feuille désormais dépourvue de lumière et ne portait pas conséquence à l'ombre transperçante. Par son inquiétude, Colin avait fait tomber la feuille de l'arbre. L'erreur de croire que l'arbre conservait les stigmates de cette disparition le mettait plus encore en émoi. Il s'efforçait de croire les gens aussi malheureux qu'ils l'étaient au comble de leur souffrance. Tout passait par l'idée de sacrifice qui tardait à vérifier que la mort existait pour tout le monde et sans parti pris. Si l'enfant attendait une qualité, il aurait bâti son univers avec un fondement de justice préliminaire. Certes, chacun devait naître bon, pensait-il. Mais il en comprenait le sens en ajoutant un accord et en fondant sur cette bonté des attaches très anciennes. Colin était né bon et meilleur pour autrui que tout ce qui empêcherait cette fatale issue.

Personne n'avait remarqué, de son vivant, le mari de Mme de Hanteuil. Personne, en dehors de la parole équivoque qu'avait entendue Colin, ne s'occupa de sa mort. Depuis ce décès, Mme de Hanteuil s'était mise à saluer davantage Colin et à lui demander des nouvelles de sa famille. Elle redoublait même d'attention sur la manière dont il s'habillait ou sur ses résultats scolaires. Elle introduisait comme des sortilèges en parlant du présent par rapport à l'avenir et en se retirant d'emblée de chaque conversation. Mettant un point d'honneur à se situer dans le passé, elle déjouait toutes les réalités. Absente en apparence, elle harcelait Colin sur ses jours futurs. Elle lui prédisait un avenir tantôt brillant tantôt sombre, car elle voulait lui apprendre comment se diriger et quelles brèches ouvrir sur le temps.

Le lien qui s'était créé entre eux faisait penser que chacun jouait à ne pas croire l'autre. Revenant un jour de l'école, Colin saignait du nez. Se trouvant sur son chemin, Mme de Hanteuil s' alarma aussitôt de la blessure provoquée par une bousculade à la sortie des classes. Sans peine, il s'était relevé le nez sanguinolent et il s'inclinait, la tête en arrière, pour ne pas se servir de son mouchoir en marchant. La dame lui avait saisi la tête. Ne relâchant pas son trophée des mains, elle l'avait exhibé dans la première pharmacie venue où elle s'était précipitée. Elle cria tout d'abord que l'enfant perdait tout son sang. Puis, d'une voix éteinte, elle supplia de le faire chercher sur le champ. Ayant accompli sa mission, la dame prit congé

de l'assistance, ravie de laisser l'enfant entre des mains averties. Elle le pria même de se montrer courageux à l'avenir, la porte de l'officine se refermant toute seule derrière elle.

C'était un aspect inconnu pour Colin. Quelle fuite Mme de Hanteuil lui annonçait-elle et comment levait-elle sans cesse des secrets de polichinelle ? Plus tard, mais il n'en savait rien, il se passionnerait pour des personnages aux idées comme des mots entre les lèvres, changeant de direction pour une pensée inassouvie et de parole pour un proverbe mal compris. Il existait une résistance aux emportements de sa raison. Colin ne s'en ressentait pas pour s'opposer aux tempéraments échevelés. Pourtant, il affirmait sa volonté de suivre ses pensées. Il n'était point question de saute d'humeur. Il laissait les formes se dissoudre et les liens s'observer. Il ne renonçait jamais avant d'en être dissuadé par quelque force. Et il était solitaire jusqu'à multiplier son image par ce qu'elle présentait à ses yeux de plus durable. Des serments défilaient dans cette nébuleuse. D'une certaine manière, il ne faisait pas de différence entre les rapaces et lui-même. Bien sûr, il acceptait l'idée d'autres espèces de rapaces que les vautours par exemple, mais il ne comprenait pas l'utilité d'un ensemble. Un individu devait être entièrement tourné vers l'extérieur. Colin offrait de lui une image qui ne laissait pas plus de place à son dégingandement qu'à une quelconque ascèse. Tout était bon pour lui. Tout le désabusait, hormis l'affront qui le poussait contre ce qu'il avait été.

Mme de Hanteuil n'obéissait pas à ce portrait rebelle aux idées de la rapacité. Elle gardait du rapace la griffe qui l'avait rencontrée à l'apogée de son passé. Ne voyant pas ainsi l'avenir des choses, elle perdait peu à peu contact avec la réalité. Elle vivait hors du temps dans un périmètre qui la rendait responsable de sa déchirure. Tout ce qui était normal en elle finissait par surprendre. L'usage qu'elle en faisait l'avait insensibilisée aux étrangetés du sol. Quand enfin elle parlait après un silence de plusieurs semaines, sa spontanéité devenait distinction. Elle se retrempait dans le temps. Elle se mettait en quête des menus faits de l'existence produits en son absence. Sa pénitence achevée, de nouveau elle éprouvait le besoin de devancer ou distancer ceux vers lesquels son réconfort la guidait en priorité. Quiconque lui coupait le chemin la retrouvait en train d'abreuver

les passants de paroles qu'elle inventait de toutes pièces. Depuis qu'elle s'était enfermée plus longtemps que de coutume, elle se remettait à rivaliser avec le temps. Tel recommencement lui faisait même très peur. Elle craignait d'être folle pour ne plus être que le sacrifice de sa propre pureté. Son unité volait en éclats. Charme évanoui, le sort la prenait à part. Il la décortiquait et lui empruntait ses appareils afin de lui éviter de pourfendre l'univers. Signalant la démesure, elle ne voulait pas se singulariser ni être si banale qu'on l'aurait, de toute manière, reconnue allant à sa perte. Ce qu'elle désirait se nommait bien la parole. Il lui fallait parler des domaines où elle n'avait pas accès. Elle croyait que sa parole se ferait source vive. Voulant tout connaître, elle parlait pour les autres. Voulant tout prendre de ce qui se tramait par le monde, elle retenait seulement ce qui ne pouvait toucher à sa personne. Pour l'avenir, elle montrait de la complaisance comme si elle devait à l'avance lui pardonner toutes ses fautes. Au bout d'un certain temps, quand elle s'était habituée à l'avenir, pour se punir sans doute, elle se reprochait de trop bien le connaître. Du moins, c'était le sentiment de Colin en la voyant interpréter ou interroger l'avenir. Par beaucoup d'endroits, il songeait à le rattraper avec elle. Il ne concevait pas que quelqu'un d'autre que lui eût l'audace d'en reconnaître les clés.

Alors, l'enfant se retirait dans un coin. Il campait sur ses positions. Il s'y regardait à travers des exemples de vie gâchée par l'avenir et ne se souvenait pas d'avoir jamais eu aussi peur de repartir du présent. Tout le reste se diluait dans le peu de matière que lui procurait son imagination. Il cherchait le postulat qui lui aurait seulement permis d'approcher l'avenir comme la solution d'un problème qu'il avait inventé. Il s'agissait aussi de savoir s'arrêter et de laisser venir s'approcher le temps. Si, par mégarde, une ombre voilait l'horizon, il suffisait de dire : « Ce que je ne comprends pas vaut d'être mieux expliqué. » Colin se posait en juge de son propre étonnement. Voir n'était pas un mal, pourvu qu'il ne rencontrât pas son miroir. Ce n'était qu'une épreuve. En écarter l'affaire supposait qu'il fallait accélérer l'imposture. Or Colin ne pouvait mentir qu'à lui-même. Il se reposait sur des immoralités. Il les éliminait à tour de rôle et, toujours, pour la même raison d'absence suffisante de protection. Le tort n'était plus de

croire en l'avenir, mais de combiner les temps entre deux intervalles. Dans le passage de sa vie, l'enfant donnait la sienne à une infirmité et aux résidus de biffure sur l'avenir. La sincérité viendrait naturellement, soignant ce qui était possible encore de sauver. Elle traitait les rêves de politesse et les équipages de chance rare. Peu importait la partie de son être qui enflerait si elle montait cette garde tardive là où le sens de la parole éclatait. Par la sincérité, un vide se créait au fond de Colin qui n'avait rien en commun avec le début d'insouciance qu'on lui reprochait.

S'étant arrangée avec le temps, Mme de Hanteuil n'était pas un être original facile à condamner. Du commencement à la fin d'une histoire, elle donnait toujours le meilleur d'elle-même. Elle sacrifiait son histoire pour s'ériger en despote que personne ne redoutait et introduire le temps qui l'avait ainsi endommagée. Bientôt les enfants lui reconnurent le pouvoir de sonder leur futur. Mais les divergences permanentes de Colin n'offraient de prise aux conjectures d'aucune sorte. Il ne se trouvait pas davantage de futur en lui que d'anfractuosités. Le monde s'étant ravisé à le mettre tôt en scène, les risques de prédiction diminuaient à mesure qu'on formait à son égard la pirouette des âges. Colin savait que ce périlleux exercice requérait des qualités et, à l'instant où son corps frôlait l'air, était le principal enjeu de la gangrène des jours. Jamais, lançait-il à la cantonade, je ne retomberai sur mes jambes sans avoir doublé de volume ni pris part à mon émiettement.

Il ne pensait plus à la minceur de son esprit. Une vibration intérieure procurait au temps la jouissance de la vie à la mort. L'espace était si ténu que l'enfant y nouait tout son fil et y raturait des adresses sur des enveloppes qui n'iraient guère plus loin. Mme de Hanteuil s'apercevait que Colin tendait à être seul pour retarder son entrée dans le monde des adultes. Elle avait établi que si, de tous les enfants dont elle convoitait les secrets, il était son préféré, en échange elle devait bien s'occuper de son éducation. Ce qu'elle ne connaissait pas de lui devenait l'objet d'une quête, d'une obsession et d'une idée fautive. Elle allait des principes définitifs à des concessions ou à des procédures plus floues encore. On aurait dit qu'elle se coupait elle-même du reste du monde. En réalité, elle n'était pas loin de s'apparenter à Colin et à tout ce qu'elle imaginait qu'il fomentait contre

l'humanité. Comme l'or dans la rivière, il avait sa préférence par le courant qu'elle remontait jusqu'à la limite de ses diableries. Alors qu'il devenait possible de suivre une autre route que ses pensées, le chemin de chacun s'ouvrait sur une rafale de sentiments. Pour qui ne vivait pas la situation, cette préférence passait par une faille quelconque. Elle se cantonnait dans l'expression d'un ordre arbitraire donné par défaut.

Lui, Colin, n'éprouvait pas la sensation d'avoir conquis ni augmenté la préférence de Mme de Hanteuil. Il considérait qu'il fallait être candide à tous les points de rencontre, là où l'on hésitait entre laisser faire la nature et se laisser faire soi-même. Qu'elle s'estompât ou se propageât, la sincérité trouvait toujours mieux que d'être accompagnée à sa dernière demeure. Sinon en s'agitant et en s'efforçant de croire qu'il en tirerait quelque bénéfice, Colin ne savait comment négocier cette préférence. En tout domaine, il aimait d'abord le temps des artifices et des mystères sur les boussoles des points de rencontre. Il aimait visiter des lieux où il feignait de s'être rendu seul. A l'idée de penser qu'on lui apprendrait une autre voie, il s'ingéniait à tout mettre en place pour s'assurer que personne ne l'avait suivi.

Les rapports entre les deux êtres atteignaient un pouvoir semblable à celui d'un auteur. Les conséquences n'échappaient pas à la manipulation. D'un détail, en y ajoutant de la psychologie, elles restituaient ce pouvoir à qui s'en saisissait le premier. Chacun soignait son personnage. La réalité débordait pour remettre la clé de son royaume et se confondait en généralités provenant des mensonges de l'un et de l'autre. Aussi ce pouvoir d'auteur les formait-il à de rudes épreuves. L'extravagance de Mme de Hanteuil s'occupait de moins sanctionner ce pouvoir. L'attention de Colin baissait au contraire quand il lui fallait convenir du danger de mal se comporter envers certains êtres.

Il se sentait revenir en arrière. Entière restait la question : à quel renversement le temps se référait-il ? Et il visitait les arcanes que lui avait présentés sa raison. Certains reproduisaient tous les rêves sur le plateau d'une balance, d'autres cherchaient à la détraquer. A tort, Colin parlait d'une contrariété ou d'un fond de vérité dont personne n'explorait les richesses. Mme de Hanteuil n'avait plus qu'à fouiller les poches du garçon.

Le contraignant à des promesses de courage, elle transigeait dans le vague. Alors le cœur de Colin se détachait du reste de son corps.

Comme avant, il arrivait dans ses yeux un nuage solitaire. Il trompait la monotonie du bleu du ciel. Ce nuage allait tranquille. De sa poche, Colin laissait tomber des colliers de perles. Le nuage s'étirait. Pour accéder au désir, il fallait laisser faire le nuage. Mais les poches sonnaient vides. Elles donnaient toute latitude au nuage pour s'instruire, partout au monde, de l'état de profonde vacuité. En un temps plus ancien, les éléments n'auraient fait qu'une bouchée de ce pauvre nuage égaré dans le ciel. Aujourd'hui irréversible, le retard ne tendait à aucune vérité. Sans crainte du ciel, Colin cherchait en vain une relation aux équilibres moraux. Debout, les bras ballants contre les hanches pour dissimuler les poches retournées de son pantalon, il se joignait au nuage dans ses pensées. Il lui masquait l'étoile qu'avait dessinée son collier de perles.

Se penchant pour ramasser son trésor, Colin crut entendre Mme de Hanteuil lui souffler quelque parole secrète. C'était un de ses grands défauts de ne jamais se faire expliquer les choses. Mais le défaut le plus grave était de comprendre à l'envers et de tout noircir, même une simple déduction. La voix entendue gagnait en clarté, répétant les paroles prononcées. L'intonation semblait identique. Colin décelait quelques mots qui avaient changé la phrase et donné tout leur sens aux premières obscurités. Il s'apercevait qu'il n'avait rien compris. Il est vrai que Mme de Hanteuil n'aurait pu s'exprimer à voix plus basse. Que n'avait-elle parlé avec éloquence ? S'il n'y avait que ce seul nuage ou un seul message à transmettre, il n'y aurait pas tant d'orages ni de messagers. Colin songeait qu'il était incapable d'écouter. Il ne croyait pas que cela produisît un pareil malaise.

Ici-même, il éprouvait la sensation d'avoir déjà répondu aux silences qu'il avait engrangés. Il se savait apte à parler de n'importe quel sujet, excepté celui-ci. Il pressentait que cette faculté était une marque de différence et qu'elle s'affirmerait à mesure qu'il grandirait. Au regard des rencontres d'idées informulées, il s'en arrangeait. Quelle joie de se dire qu'il pensait avec un temps de retard sur autrui et que seule la liaison entre les idées résoudrait ce tracassé, sans que personne s'en aperçût ! Eh bien, il préférerait

attendre son tour. Puisque rien ne l'y obligeait, pas même le consentement obligé de sa voisine, il laissait se terminer les dialogues. De bonne grâce, il se privait d'intervenir, hors d'atteinte des camarades auxquels il ne ressemblait pas, d'autant plus qu'il lui était rarement possible de deviner ce qu'il n'avait pas compris. Comme une bague tourne sur elle-même au doigt, son désarroi se fixait à l'endroit où il s'y attendait le moins. Au lieu de laisser échapper sa part de rêve, il exhibait son intempérance. Voilà une faille dans le bonheur. Son désir lui parlait ainsi. Autour de lui, peut-être parce qu'il n'y faisait pas encore jour, le cercle s'était refermé. Une force l'étreignait et passait de l'obscurité à la lumière. Elle avait la fécondité propice aux étoiles dans la nuit. Bardée de son originalité, Mme de Hanteuil s'imposait à cette voûte céleste. Pour s'en repentir, l'enfant aurait bien versé tout le sang de son nez. Même s'il entraînait dans un moule analogue, comment devait-il dire qu'il ne comprenait pas cette dame ? Aucun des deux ne se sentait imprégné par une puissance orangeuse ni par ce qui déferlerait sur les vestiges si les fondations ne tenaient plus en place. L'histoire a regorgé de fleuves sortis de leur lit pour débusquer leurs propres traces. Et Colin mutilait de la sorte ses armes sur sa langue. Son visage ne se comblait d'aucune tare.

Vint le jour où sa voisine lui ouvrit sa porte. Un rai de lumière lui fit cligner les yeux. La porte donnait sur la réprobation du passé. Il regardait la dame, croyant qu'elle ne changerait jamais. Elle représentait le temps trouvé par les chemins et accompagné d'un fond de vérité. Depuis qu'il essayait de raisonner, Colin avait chassé l'indifférence des gens qui trouvaient toujours l'origine du mal. Il cherchait moins à se faire comprendre qu'à comprendre lui-même. Sans doute se réservait-il pour d'autres alternatives. Auparavant, une idée neuve l'appelait à se hisser à la hauteur des êtres qu'il découvrait et au rang desquels il prétendait être. Son appréhension se dissipait. Ne pouvant plus revenir sur ses pas, n'étant pas préparé en outre à faire de l'ombre, il lui restait à formuler l'idée fautive du passé. Or il était projeté à présent dans un capharnaüm d'objets et de cassures. Sa surprise était immense d'apprendre que Mme de Hanteuil vivait en complet désaccord avec l'image qu'il s'en faisait. Il ne lui fallait même pas chercher sa trace parce qu'il n'existait aucun moyen de se reposer sur le moindre indice de

reconnaissance. Celle qui vibrait, devant l'enfant, de toute son expressivité avait renié la sienne pour finir ses jours à l'abri des sautes d'humeur. Là, elle se reléguait dans les à-côtés de l'existence. Plus Colin pénétrait dans l'appartement et moins persistait son intention de se comparer à son hôte. Sa pensée butait sur un vif refus. Son étonnement allait vers tout ce qui était ici à sa place. Mme de Hanteuil ne se conduirait plus jamais qu'en termes de réapparition.

Il était dit à l'étranger qui franchissait le pas de sa porte : c'est ainsi qu'on se passe de sortir. Très sombre, la première pièce donnait sur un salon de lecture où quelques livres restaient ouverts au hasard des pages. Avec un volet ouvert et l'autre clos, un carreau propre et l'autre terne, une gravure à personnages par-ci et une aquarelle à paysage par-là, la pièce suivante était le lieu de la dualité. Un lien unissait tout ce charivari. Chaque objet portait en effet une date griffonnée sur une étiquette de mercerie. Ce lien temporel était un testament. Le sens de la personne était remplacé par celui de la mesure. Il n'en fallait pas tant pour que Colin se mît à l'aise. Personne ne le dirigeait ni ne surgirait entre lui et cette fine mesure. Certaines dates étaient devenues illisibles. La dualité proposait de s'habituer à l'obscurité comme à l'usure du temps. Non, il n'y aurait pas à craindre que la mémoire fût passagère. Le terrain était libre pour laisser à l'enfant les fastes de son désarmement. Une pensée protectrice l'éloignait aussitôt de tous ces chiffres qu'il ne parvenait pas à transposer dans sa rêverie. Ne voulant pas se résoudre à corriger ses illusions, Colin tournait, de cadre en cadre, autour des souvenirs de Mme de Hanteuil. Qu'il était facile de se contenter des jours en miettes ! Le passé s'affublait de ce que personne n'avait encore pensé. Le passé avait chevauché les traquenards. Il était allé du plus loin au plus tard et n'avait pas encore atteint son objectif. Ayant musardé pendant tout ce trajet, Colin et la dame se dirigeaient ensemble vers une troisième pièce. L'enfant ne bougeait plus. Dans sa mémoire éveillée, c'était pire que si sa voix ou sa pensée s'étaient brusquement arrêtées ou avaient annoncé une terrible nouvelle. Un étau s'était resserré et donnait lieu à une complicité, ou plutôt, mais en moins grave, à ce que nos aïeux appelaient un transport au cerveau. Seule restait l'issue de préméditer son acte. Sur les joues écarlates du garçon se

renouvelait la tentation de céder à une pompe solennelle. Par instants, l'extravagante voisine se résignait à ne pas le durcir aux épreuves de la vie. Pour autant, elle ne lui communiquait aucune recette sur les batailles qu'elle savait perdues à l'avance. Son attitude, dans ce douillet intérieur d'un temps dénaturé, tendait pourtant à effacer les moindres signes. Sa raison partait d'un pur émerveillement.

Elle ne sentait pas la pesanteur des objets auprès d'elle. Ils ne transpiraient pas dans le message qu'elle cherchait à diffuser vers Colin qu'elle regardait encore fouiner à tort et à travers. Il faut le laisser se tromper espérait-elle, sans trop savoir comment s'y prendre pour ne pas avoir l'air de forcer la chance. Elle voulait le mener dans les gisements de la découverte, car celui qui s'émerveille pour ce qu'il n'a jamais vu revient sans cesse à son point de départ. Il n'y plus d'écoulement du temps quand on se laisse partir vers une autre image et un autre temps que soi-même. Le changement suit une pente douce que la raison attire indûment à elle. C'est la vie qui renaît.

Telle apparaissait Mme de Hanteuil. Elle ne se rétractait pas et précédait sa liberté de quelque insigne captivité. La vie rejoignait les deux pôles d'une nouvelle vie. Un sourire éclairait le visage de l'enfant. Toute la peur de l'étrangeté jusque-là contenue redressait l'échine. Pour s'être trouvé une alliée en ayant évité de se confier à elle, Colin s'accommodait des fols excès de sa noble voisine. Mais ils partageaient ce qui correspondait pour eux à une fin de non-recevoir. Ainsi Colin faisait son apprentissage des certificats de bonne conduite à ne point appliquer aux temps présents.

## LES RÉVÉLATIONS

Il n'est jamais facile de résister aux gens qui vous veulent du bien. Tel était un aspect de l'existence dont Colin se préoccupait le moins. Il s'attendait surtout à de grands bouleversements. Chaque jour, on lui racontait que le monde serait encore plus transformé à l'avenir. Dans l'application tardive des découvertes du passé, en vain il cherchait les nouveautés du présent. Sans vouloir y remédier, chacun déduisait selon lui que l'équilibre de l'avenir se rétablissait aux branches de l'énormité. Depuis qu'il commençait à voir les choses différemment de ce qu'elles étaient au prime abord, Colin s'effrayait de ce penchant naturel qui poussait les gens à se rendre plus savants qu'ils ne l'étaient. A la limite, son esprit supportait mal de mettre en accord des actes et une pensée.

Son enfance abondait de crevasses. Pourtant, il n'en existait aucune qui ne trahissait celle où s'étaient jetées pêle-mêle les révélations d'autrui et de soi-même. L'urgence commandait tout. Il ne lui venait pas à l'idée de s'approprier ce qui provenait ou non de sa seule interprétation des faits. Là où il croyait reconnaître son inutilité, c'était l'usure des environs qui lui apparaissait. Il était tenu par des engagements, de sorte que tout ce qui passait par sa mémoire réveillait une ancienne douleur.

Son cœur battait la cadence des révélations. A moins d'un malheur imprévu, la douleur irait en s'atténuant. Colin aimait les probabilités. Un jour, il avait eu la révélation des êtres qui donnent une image précaire de leur désœuvrement. Une parole amie l'avait prévenu qu'un monde existait où, de halte en halte, on était entraîné par l'absence de retour et par le portrait de quelconques rançonneurs. Un alibi manquait même pour faire partie égale avec le temps. Là-bas, les peurs se montraient leurs offices. Il arrivait à Colin de se travestir de visions transposées. Après une rare

discorde, l'entaille était révélée. Résistant mal aux divagations qui l'assaillaient, c'était pour lui le moment idéal. Les blâmes ne se répétaient pas. Aux visions, l'ordre s'était opposé. Quand le regard s'en prenait aux autres, Colin tanguait sous les auspices de la parole donnée.

Aussi ne serait-ce bientôt qu'une parole comme une autre. Chaque révélation reposait sur l'ambiguïté d'un dénouement tardif. Drôle de prophétie, pensait Colin, en touchant du doigt ce simple remède d'observateur ! Il était l'objet d'apparitions et lui-même y restait en suspens. C'était presque par malchance s'il s'apercevait qu'une révélation se réalisait dans le temps qui lui avait été attribué, bien qu'il n'eût aucun moyen de savoir ce qui surviendrait au-delà. Par excès de prudence, il faisait mine de longtemps suivre les instants de sa vie où il avait senti, pour une futile révélation, qu'il était devenu meilleur. Il vivait dans la hantise de mutiler son caractère en se mettant à la traîne de n'importe quelle pensée qu'il ne comprenait pas. Par-dessus tout, il estimait ne plus pouvoir changer qu'en mal. Laisser la vie le pénétrer valait pour les forces appelées, de toute façon, à accroître son champ d'investigations. Ses forces arrivaient aussi à rendre la vérité. Tant de mobilités l'obnubilaient qu'il regrettait parfois de renverser les rôles et de devenir un passager sans abri. Et de chercher refuge, de ne pas vérifier la source du mal, il avait obtenu des comètes de faire entendre sa voix.

Oh la révélation des comètes ! Il n'y avait pas un instant où, prévenu d'un danger, Colin ne se reprochait d'être passé à côté d'une parole docile. Toute son enfance durant, son occupation principale, pour le temps qui lui restait à vivre, était de se réconcilier avec l'inconnu. Il trouvait peu de mots dignes d'accueillir de nouveaux visages. Le besoin de ne vouloir se fâcher avec personne le traînait dans des situations de quiproquos justifiant qu'il avait des préférences. Et c'était un moyen de ne pas se convaincre d'être rejeté. Derrière les apeurements, quand il ne lui apparaissait pas opportun de se sentir agressé et imaginaire, de produire un quelconque magnétisme, son être se rendait à la précision de l'instant même. Pour peu, l'heure aurait passé sans que le repli sur soi fût suivi d'une scène de séparation.

Colin regardait derrière lui et comprenait qu'il ne ferait rien de ces apparitions et révélations. Le réflexe qu'il s'infligeait était de remédier à

l'absence de suite qu'aucune existence ne leur donnerait jamais. Il ferait en sorte de n'avoir pas su coordonner ses propres mouvements. De plus, cela donnait lieu à la dissimulation des douleurs. L'enfant demeurait maître de ses réactions et se lançait peu à peu dans d'intrépides états d'âme. Il ne se tenait prêt qu'à reprendre inlassablement le sens de la réalité. Surtout, il ne voyait rien terminer. Par moments, son sang montait tellement dans sa tête qu'il ne voulait pas, par un élan rétrospectif, se reconnaître dans les fautes qu'il avait commises et les emportements auxquels son demi-courage l'avait élevé. Un à un, il éliminait les alibis qui auraient nui à sa connaissance des faits réels. Bientôt, il y aurait de nouveau une mise en condition, un choix à faire entre des forces et des désirs. Tout autour des révélations planait le doute que le monde retarderait sa dépendance. Comme par anticipation, ce qui lui était destiné ne l'atteignait qu'à travers d'autres personnes. Les messages lui parvenaient, mais déformés et remaniés par des intermédiaires qui s'étaient initiés, avant de passer outre, à des travaux de faussaires.

Alors il masquait son incompréhension de l'univers en recommençant par s'approprier toutes les découvertes et en se gardant de ne jamais donner l'impression qu'elles finiraient par meubler les silences qui les avaient précédées. Il restait à laisser se creuser le fossé entre le monde qui se créait et celui qu'il s'inventait. Les révélations étaient des fleuves en crue pour se hisser au niveau des consciences. Leurs degrés de flottaison variables donnaient naissance à un nouveau fond. Et Colin redoutait ces fards de la réalité sous lesquels rien n'était plus comme avant. Il ne tenait au passé que dans la mesure où il atténuait ce qui s'imposait à lui. Il voyait qu'il n'en était pas le vrai ou, du moins, le seul destinataire. Sa pensée se plaçait vers quelque point de fuite. Son mutisme et sa passivité ordinaires le poussaient à s'entendre avec l'extérieur de son cadre de vie. Cette pensée ne courait aucun danger. Or, n'étant pas encore en pleine sécurité ni ne voulant raisonner pour s'en délivrer précipitamment, l'enfant assimilait la pensée aux haltes ardentes qu'il avait endurées. Le fait de se révéler sa patience lui semblait digne de figurer dans l'avenir. Il pardonnait à tous d'être montés contre les relations de son sujet avec de telles avanies. Ces révélations lui redonnaient l'usage de la pratique. En la matière, il discernait en lui une

grande réserve de convalescence. Plutôt que d'attraper les maladies, il cultivait ce penchant secret qui lui permettait d'accéder sans détour à ce second et non moins pur accomplissement. Le ton était donné. Colin devait s'assurer maintenant qu'il était, avant de s'en séparer, le seul maître de ses révélations.

Pour le change, l'attente non plus n'allait pas seule. De tout voir de travers, elle renouait avec d'antiques prévenances. Un horizon limpide se dressait devant elle. A peine remis de cette fausse planche de salut, agité par quelque dette d'émotion, Colin grattait la couche qui l'aidait à rallier les mondes côte à côte. La pensée qui germait était aussitôt engloutie dans les remords. Possible issue de ce bouillonnement, il suffisait de distinguer ce que l'attente choisissait entre les choses perçues bonnes par nature et celles instruites des goûts de chaque individu. Mais l'attente ne tranchait pas. Elle ne demandait pas son reste à qui avait senti le trouble. Celui-ci anéantissait tout ce qui s'accordait aux révélations. Dans cet équipage, Colin osait à peine, au gré du courant, se tourner vers des rêves sans réponse.

La partie qui s'engageait le mettait hors d'état de comprendre. Elle poussait à revenir sans arrêt en arrière. Avant de s'entourer d'esprits rapides, il fallait moudre sa personne. Et des moulins fouettaient de leurs ailes des paillassons contre sa porte. C'étaient les premières tiges de son innocence. Elles n'avaient pas filtré la lumière qu'il leur fallait déjà se marier. Colin n'avait pas idée que cette union évoquait d'innombrables indécisions. Il appréciait plutôt un ensevelissement perpétuel dissociant les corps des esprits et les enfants de leurs mères. Les attaches charnelles semblaient venir des révélations et les invitaient à se reproduire. La place occupée par ce trouble se régénèrerait aussi. Vivre, c'était d'abord être soi-même. Pour ne pas se résigner, Colin arrivait à se retirer du monde et à prendre part à ses escapades. Ensuite, une longue marche en avant le morcelait. Il était même si dénué qu'il se faisait expliquer la nature humaine par le truchement d'une fable. Elle enseignait que si l'on donnait tout ce que l'on possédait, on avait peut-être une chance de recueillir une révélation.

C'était rarement le jour de l'enfant. Il se cherchait dans cette chance et lui restait attaché pour quelques instants de doutes supplémentaires. Bien sûr,

les êtres qu'il aimait ne livraient rien de ce qu'il attendait d'eux. Le spectacle qu'il leur offrait n'avait pas commencé, comme n'avait pas pris ses aises l'hôte de la dernière heure. Colin était toujours comblé par ce qui lui arrivait. Mais il ne se sentait pas nécessairement d'aplomb pour reproduire vers d'autres directions les gestes et les égards qu'on lui témoignait. Aucun doute ne lui laissait le plaisir de se rendre maître de ses actes. Le monde n'avait d'autre regard à lui jeter en pâture que les signes les plus naturels de reconnaissance. Dans ces face à face muets, il s'en tirait, croyait-il, à son avantage. La révélation du don de contenir des assauts, mais aussi de renvoyer une image différente de ce qu'il était, avait reverdi le pré de ses jeunes années. Il dirigeait contre celui-ci de joyeux moutonnements. Le principe de maintenir par-dessus un soleil artificiel poussait encore entre ses frêles racines. Déjà, il ne savait plus à quelle échelle de grandeur se vouer. Et ces atteintes à son bien-être éteignaient au contraire les feux qu'il venait supplier de couper son chemin. A son penchant pour les révélations, à son goût de l'effort récompensé, à la raison dont lui échappaient parfois les festins élémentaires, il faisait une cour incessante. Ses moindres défauts s'y repliaient également. Il incriminait les espérances qui ne se transformeraient jamais qu'en promesses non tenues. Dans ce tréfonds, son aisance le gratifiait du péché de se surprendre en faute.

Pour cette raison, il n'y aurait jamais en lui de fin connaisseur. Aucune matière ne s'y prêtait. Seules les révélations lui permettaient d'accomplir la moitié de la tâche en se reposant, pour le reste, sur des aveux de complicité. Il n'était pas possible de s'édifier une histoire parallèle ni de défaillir au tout venant. Pressons, pressons, lui soufflait son désir d'enfiler une parure. Sa tendresse vagabondait d'un bord à l'autre de tous les écrins qui l'empêchaient d'extraire les richesses de son esprit. Et il se chargeait d'accroître son bonheur sans savoir si la parure dévisageait les songes auxquels elle livrait ses meilleurs tours.

Colin ne donnait jamais tout de lui-même. S'il lui restait une partie de cet insigne système qu'est l'individualité, il finirait bien par être accepté tel qu'il serait. Il en rejeterait sur les autres les méfaits en cultivant ce mince intervalle entre l'envie de ne plus répondre de lui et le besoin de se faire

rappeler à l'ordre. Voici comment il excellait dans l'art de la révélation. L'heure tournait un temps à contre-sens de celle-ci et ralliait un point qui inventait sa propre histoire. D'instinct, Colin s'y ruait au comble d'un dernier carillon sonnait la plainte de quelque fée. Une éraflure subsistait et lui ravissait cette ondulation qui dérivait vers l'infiniment rare. Elle remontait à la surface de sa bouche bée. Avant de l'adoucir, elle recelait encore toute une mine de révélations ébouriffées.

## LES HOMMES HISTORIQUES EN RÊVE

Il y avait, dans le cœur même de Colin, un jeu enfantin. Passant sans cesse entre les formes et les usages, il y avait aussi des êtres qui s'adonnaient innocemment à leurs penchants. Sombre était leur avenir, comme une roulette ayant participé au jeu. A eux seuls, ces êtres représentaient l'endroit et l'envers du néant. Chacun reflétait les affres de la nature humaine mais préfigurait des altercations plus brutales encore. Colin rêvait d'un bivouac où auraient été réunis, dans une inaccessible retraite, tous les fuyards qui avaient fait serment de se singulariser. Ce rêve se répétait souvent dans son sommeil. Il voyait même de furieuses étreintes qui se poursuivaient par-delà le déclin des armes et la reddition des chefs des deux camps. La vaillance alternait le vif avec l'éclair, et le désastre qu'à perte de vue il contemplait lui rendait son rêve si agité qu'il n'osait s'en plaindre. Tout, bien sûr, lui paraissait enfantin dès lors qu'il était confronté aux premières annonces du combat. Un moindre mal reculait, sans s'y associer, le début des hostilités. A une distance toute proche de l'apparence, le désir s'envolait de se croire menacé. Ce qui se rattachait encore aux sens rentrait dans le droit fil des coups. Voilà, songeait-il, une romance fredonnée par un soldat tout pimpant en son nouvel uniforme. Loin de se livrer à une studieuse vocation, Colin goûtait aux hommes historiques. Leur vie lui semblait en perpétuelle coupure avec l'empire qu'ils avaient érigé sur la simple présomption de leur toute-puissance. C'était un goût teinté d'idées noires. Celle du sacrifice retenait mal les sanglots qu'une saine griserie leur accordait. Pour parvenir à des fins que n'engendrait pas la raison, le temps comptait sur de tels hommes pour effacer ses traces. De là, la réalité montrait une image de secours permanent. Elle se pâmail d'aise pour une apothéose. N'ayant pas quitté

son terroir, quelque conscrit répugnait à faire ses adieux. Dans la peau d'un reître, il serait épargné de choisir puis deviendrait voltigeur ou bien l'un de ces hommes historiques auxquels l'humilité fait de l'ombre. Le paysage tenait lieu de garniture, diminuant l'éclairage porté sur les moribonds.

Dans son rêve, la confusion hâtait les mécréances de Colin. Il ne se sentait bien qu'en assimilant les difficultés. Elles supprimaient des relais dans son intelligence. Ainsi un simple soldat pouvait, sans coup férir, atteindre au grade de maréchal. Ainsi un mendiant lançait en l'air une canne qui ne lui rapportait que des clopinettes. Mais l'assurance de manier les petits et les grands événements attisait toute présence d'esprit. Par le goût de n'en savoir pas plus qu'il ne le craignait, Colin mettait un sceptre dans toutes les mains. Et il se réveillait en sursaut. Tout juste rendormi, il déchiffrait une déclaration de guerre. En une nuit, elle avait couvert la citadelle cachée où il s'était réfugié et enrôlé au mépris de tout héroïsme. Pour qui avait été tenu à l'écart de ces tournures de style, le langage dominait encore, contre vents et marées, un honneur bafoué. Dans cette déclaration, Colin avait remarqué que tout était bien plus concis qu'à l'habitude, comme si l'auteur des lignes avait été touché, en l'écrivant, par le calme d'un enfant qui la lirait. En vérité, aucune réflexion n'était demandée au lecteur. Sans le pousser au-delà du civisme, la déclaration le rendait responsable de son avenir. Surtout, elle l'engageait à agir.

Les officiers recruteurs avaient fait montre d'une indulgence extrême. La consigne leur était donnée de n'accepter que des volontaires pourvus de qualités physiques et morales. Un jeune garçon comme Colin ne les possédait certes pas, mais son œil était assez rusé pour être soupçonné de pouvoir livrer bataille. En l'installant dans sa troupe, de vieux militaires marquaient, en les désignant dans le lointain, leur attachement aux hommes historiques qu'ils avaient approchés. Pour autant, ils ne dédaignaient pas les gamins chargés de la collecte des vivres. Certains trouvaient même grâce à leurs yeux parce qu'ils gardaient leur bravoure pour les répliques ennemies. Et il restait la catégorie intermédiaire des adolescents engagés sur un coup de tête. Couchés sur le flanc, devant les campements, ils attendaient la fêlure du front. Tous avaient laissé leur clairon en bandoulière au cas où il aurait fallu rassembler les brigades

devant ouvrir le feu. Colin ne se sentait pas de taille à beugler dans cet instrument. Il éprouvait beaucoup de compassion pour les jeunes gens. Mais il s'enorgueillissait en lui-même de vouloir se mêler à leurs sinistres langueurs.

Poursuivant son rêve, il brassait tout l'horizon du regard. Des herbes luisaient jusqu'aux abords des collines ennemies. Son esprit avait été sollicité si fort qu'il n'en restait que pour ses yeux. Leur éclat divaguait à perte de vue pour éviter aux paupières l'ivresse de l'offensive. Il songeait à l'âpreté des corps-à-corps et à la durée des affrontements qui reprendraient, sous n'importe quel prétexte, d'un moment à l'autre. Plus loin, le relief s'écoulait jusqu'au ciel. Ses larmes gonflaient ses yeux comme des mines. Peu doué pour les prémonitions, Colin conduisait les plus brefs instants de son existence sur ce rêve. Il y apparaissait en retrait, à l'affût des moindres reflets. A son gré, il ne fallait pas attacher de valeur aux éclairs qui ramenaient la pensée vers son point de chute. Car l'attente nouvelle faisait déjà figure de pâle doublure. L'une après l'autre, les bastides de l'arrière-plan sautaient, bientôt mises en pièces par des troupes fraîches. Les mains jointes dans le dos, refoulaient sur Colin tous les prisonniers de la terre.

De temps en temps, de cette longue procession s'extirpaient des hommes historiques. On leur avait facilité la tâche en leur faisant croire qu'ils auraient un traitement de faveur. Jamais l'enfant n'en avait autant dénombré. Il en venait de partout. La défaite leur avait servi de gage et engendrait de moins communes moralités. L'armée des hommes historiques s'était levée, développée, embourbée en proie à de pénibles ravages. Leurs afflictions avaient tout confondu. En se repliant, Colin les regardait se chamailler pour un ordre ou même un mot de travers. Rien de ce qui évitait la perte du bon langage n'était oublié. Rares étaient ceux que la défaite avait retenu de satisfaire et qui en approuvaient les tributs. Leur besoin de reprendre la bataille leur bloquait les mâchoires. Aussi Colin entendait-il ces mots qu'on ne fait dire qu'aux autres. Il n'était plus possible de parler en son nom. A vrai dire, ces transes lui avaient passé l'envie d'en découdre avec les larrons qui l'avaient monté en première ligne.

Des victimes, des cortèges d'éclopés aux visages immaculés, il en tombait maintenant de toute part. De leurs têtes nues, ces colonnes lançaient au

soleil rasant de perfides messages. A la lisière du plateau refluaient, avec les riverains sinistrés, quelques retardataires qui avaient voulu couper à travers les éboulis. Sur une paroi, Colin gravait des entailles. Arc-bouté, ayant ramassé un bouclier pour compter un à un les hommes historiques, il épiait sa peur et il la dominait. Son courage l'entraînait vers le bas. Bientôt, il se retrouverait seul face aux troupes déferlantes lancées à l'assaut des châtiments. Or, sans raison, l'issue du combat changeait de camp. L'arbre de la liberté avait été foudroyé. En plein rêve, le sol se déroba sous Colin qui en perdait même le sens du complot. Et le mal se jumelait à l'embuscade. Un effet de miroir frisait l'herbe arrachée. Ne pouvant aller au-delà, chaque combattant s'était démuné de son arme vitale. Toutes les pièces étaient jetées dans les mares. Colin s'écartait de l'horreur. Des regards hallucinés tombaient sur lui. Il se cramponnait de plus belle. Il pensait que personne n'attendait plus après lui.

Par principe, il s'enfermait dans des présomptions. Même en surnombre, les hommes historiques ramenaient les sociétés à un immense avatar. On demanderait aux survivants de témoigner avec humilité. Ils relateraient les événements avec circonspection et sans faire de la réclame. Une fois à la barre, ils lèveraient les hypothèques qui les disculperaient. Comme ils n'arrivaient plus à être écoutés, Colin se tenait en retrait. Les hommes historiques commettaient ensemble leurs fautes de goût. Mais aucune ne rebutait autant l'enfant que le refus de leur vieillissement. Leur indécence allait jusqu'à ne point se retrouver au même état de conservation.

Être farouche était en fin de compte un manquement au devoir de réserve. S'ils avaient épousé une cause, le filet était toujours là pour recueillir l'obole de l'acrobatie. En fin de compte, ils n'étaient pas libres parce qu'ils se ressemblaient trop. Chacun usurpait le style et la conduite d'existence de son compagnon d'illusion. Leur entente durait le temps nécessaire à l'instauration d'un cessez-le-feu et à son abandon immédiat. Les traîtres auraient le cou tranché et leurs reliques seraient ensevelies dans des étables. Colin rejetait cette injustice. Il sentait que le dénouement de son rêve dépendait de la manière dont la cruauté aurait raison des hommes historiques.

Dans le courant de la nuit, le rêve s'écourtait. Instantanément, la plaie se rouvrait. La douleur se laissait caresser. Un rescapé semblait même reconnaître en Colin un ami qu'il avait vu mourir à ses côtés au plus fort du combat. Leurs pensées se quittèrent. Le réveil rôdait. Des soldats attribuaient encore leur apaisement à la toute-puissance des cimes. Malgré cette aide, la taille des apparitions enveloppait le volume des choses. Pour Colin, le hasard se révélait un acte de courage. Des ruines donnaient signe de vie, mais il n'avait pas la force de se frotter à ce nouveau genre. Ce n'était plus en rêve que Colin voulait franchir le pont des hommes historiques, armé d'une pioche, écoulant son or et prêtant serment de toujours servir en second.

Avec ce massacre, il n'y avait nul prolongement du moindre fil de la personne humaine. Tout rapport au corps pliait la mèche de la lampe d'Aladin que Colin avait eu l'intuition d'allumer. Elle s'était imposée sur sa route pour cesser ses fascinations et l'astreindre à se comprendre. Mais son corps avançait sur un mur lézardé. Il trouvait du plaisir à se courber au moment où il était investi d'une charge. D'ailleurs, il s'y soumettait pour soulager un point de côté dont il souffrait. Sa sottise savait à quoi s'en tenir quant à ses relations avec l'extérieur. Car être reconnu pour ses capacités ne changeait rien. L'attrait de la pudeur consistait justement à sauter la génération des hommes historiques. Parmi eux, il avait trop vite noué des liens de simple et bon sens. Et de l'aveu même de ses mésaventures, ce n'était qu'hypocrisie. Ses pensées bouillonnaient et grappillaient les restes de la connaissance. Comme des instruments de bord, elles s'ouvraient, en longues colonnes, à toute allure vers les élixirs promis par les grands hommes. Elles montraient l'étendue possible d'un même être dans l'aversion, la méchanceté et les accointances troubles. La réussite de la fuite dépendait donc d'une longue attente.

A ceux qui avaient chassé les oracles, le courage rappelait que la réalité n'avait pu essayer tous les modèles. Leur sort s'était joué en renversant les règles. Mais Colin ne gardait pour raison que sa peine. A force de le tourmenter, son rêve l'avait précipité vers sa fin. Il fonçait dans le brouillard des hommes historiques. Il ressentait plutôt comme un ravissement le fond des vraisemblances qui se dérobaient sous ses yeux. S'il avait cherché à se

dégager, sa connaissance du passé serait restée ébahie de voir que tout avait disparu. L'avance que son destin avait sur lui le rapprochait, à cet instant, davantage d'autrui que de sa propre nostalgie. Son intrépidité n'avait pas fendu la pierre qui le projetterait contre terre.

Cette nuit-là, Colin remontait une rivière. La guerre y versait du sang noir. Il avait envie de se laisser entraîner par le courant. Amorçant un mouvement de marée en lui-même, les souvenirs se réveillaient. Pareille aventure l'assurait de ne plus passer son temps à retrouver son chemin. Par moments, ses forces l'abandonnaient. Il redoutait de sauter sur une mine et de se couvrir de honte. La guerre était une réalité terminée depuis longtemps. Les hommes historiques avaient fait prendre la peur au charme du jeu enfantin. Il n'y avait plus lieu de regretter le déroulement des faits ni de retenir du présent une histoire bien ancienne. Ceux qui étaient morts dans le conflit avaient de moins en moins hanté les parages où les avait conduits leur pitoyable néant. Sans doute la vie n'avait-elle pas repoussé de la même façon en vertu du passé dont elle se rendait responsable. Mais elle avait tellement eu soif de rédemption que la rivière et le rêve réunis avaient trouvé quelquefois des couloirs de traverse. Il n'était pas dans l'intention de l'enfant d'y gambader, sauf par imprudence et pour subir l'attrait d'un remous. Les hommes historiques le dissuadaient de s'y engager. Il n'en appréciait que moins ce pillage de la raison qui n'en avait pas l'air. Le front hors de l'eau, il se sauvait de cette malédiction.

Encore que le monde pût se débarrasser de lui, il quittait son rêve en toute quiétude. Il n'était plus tenu par une étincelle. Les harangues des hommes historiques se perdaient dans les vents. Il était grand temps de quitter le ruisseau et de se sécher les mollets. Colin recevait au réveil un sauf-conduit pour circuler dans la vie dans le sens qui le faisait rire. Il n'entendait rien au mal. Il gardait pour lui les excès de quelques monstres. L'humanité, dans sa perpétuelle erreur de jugement, était en quête d'autres excès. Sa majesté Colin se blottissait dans les buissons de ses rêves.

## LES TEMPS D'ARRÊT

Le vent faisait craquer les portes. En toute hâte, Colin portait son offrande aux jours qu'il n'avait point conduits à bon port. Au tremblement de ses mains répondait le crissement d'un temps d'arrêt. Au-devant des chemins, il filait aux pas d'un être dont les pensées s'abîmaient en elles-mêmes et suggéraient de lever d'autres voiles. C'était assez de craindre le sommeil. Partout, il se renversait au bord des origines. Il se retenait aux regards qui ne savaient pas qu'il s'y reflétait. Voilà que les temps s'arrêtaient et se donnaient à sa séparation.

On lui demandait pourquoi il se laissait ainsi traîner. Sans se soucier, il répondait que des vies heureuses abandonnaient tout aussi éperdument leurs traces derrière elles. Peut-être la folie prolongeait-elle son horizon et sonnait-elle sa farandole de ce côté-là du ciel. Colin n'irait pas y voir, persuadé que sa fragilité se servirait aux agapes des innocents.

Pour chaque tâche qu'il entreprenait, il laissait planer l'incertitude de ne jamais pouvoir l'achever. Il s'ingéniait à marquer des temps d'arrêt, à hésiter, à se distraire et, considérant l'ampleur du trajet à accomplir, à regretter de s'être avancé aussi loin. Sa solitude ne lui apparaissait qu'alors, transfigurée dans le miroir déformant des avertissements sans frais. A peine regardait-il derrière lui qu'il lui fallait déjà rattraper les instants perdus. Ses pensées étaient tout entières tournées vers l'image fortuite qui lui permettrait de recommencer son travail. En aucune manière il n'abdiquerait, mais il ne se sentait pas capable de définir les raisons qui l'incitaient à s'entêter et réfléchir dans le vide.

Les forces qui lui restaient étaient intactes. Pas plus que du fond des messages qu'il devait transcrire, il n'en ferait usage présentement. Il gardait l'essentiel pour une période comprise entre les oui et les non, et surtout

pour meilleur que lui-même. Autrement dit, il ne se contentait pas de la seule philosophie des choses. Ce n'était plus de son domaine. En réalité, il ne dominait pas son sujet. L'instigation l'en éloignait, car sa personne obéissait à des critères d'activité plus apaisants. Il lui fallait pour cela ne pas se précipiter ni se dédire. Et il soignait son style. Sa pensée n'était sienne que s'il la repérait de loin. Elle se profilait dans la verrière de son langage, engourdie, simple à qui en demandait l'absolution et la rançon.

Inutile attente, balbutiait Colin. Face à lui, il avait deux fois plus de solutions que ne lui inspirait la menace de devoir se rendre compte de ses maladresses. Il en résultait beaucoup d'immobilité. La glace s'était rompue au moment où les apparences semblaient s'apprêter à révéler leurs secrets. Nul regret ne s'attachait à cette rêverie ou à l'ivresse fraternelle qu'elle composait aux humains. Pour l'enfant, ces derniers avaient revêtu des parures de bouc émissaire. Leur beauté s'évanouissait dans des avantages dépourvus de passé.

Sous les voûtes de cette constellation, Colin ressentait le bourdonnement de l'émeute universelle. Par le regard, des sources s'infiltraient, des liens se tissaient. En leur étroitesse, naissait son amour de l'invraisemblance qu'il mettait en vie d'ores et déjà. Personne ne s'exposait à lui en tracer une ligne. Le temps d'arrêt avait poussé sur le sable de la séduction. Des émigrants avaient fondé l'acropole de leurs rêves. La dune n'était pas étrangère au recoupement que faisaient certains habitants avec leur propre existence. Parfois, un individu prenait pour toujours la clé des champs. C'était une clé qui tournait sur elle-même et prenait le sens de la veine. Puis la dune s'était installée comme promontoire pour les riverains. Il rôdait là beaucoup de pensionnaires d'un sanatorium que Colin avait promis de ne pas approcher. Que lui importait d'avoir conscience de sa raison d'être ! Maintenant, sa nature se corrigeait. Elle palliait son manque de sauvagerie et de correspondance avec les visages qu'il remerciait de défiler devant lui incognito. Il ne lui venait pas même l'envie de les suivre ni de les entendre raconter leur histoire. La sienne élevait ses pensées en signe de girouette. Si le sort des étrangers avait occupé son esprit, tout le poussait à prolonger ce qui le retenait dans son ébahissement. Prêt à détalier à la moindre remontrance, le temps s'était dressé sur son séant.

Rares, parmi ces hommes, étaient ceux qui voulaient tenir un vrai langage, égal au moins à ce que chacun feignait de ne vouloir apprendre. On avait presque remplacé tout acte temporel par une ribambelle de verbes agiles ou de phrases démantelées, sans trace à mettre autour ni retard à endurer. Colin n'entendait qu'une seule parole. Tombé en désuétude, levant la tête pour distraire sa fatigue, enclin à ne jamais se rendre et s'opposant aux immensités, le temps lui disait d'une voix neutre :

« Suis-je venu te croire ou perdre la mémoire ? A ta porte grande ouverte, le temps a tout son temps. Un sort glisse dans ton sommeil. Mais on croirait que je t'endors car la lumière crée la lumière. Les masques me démasquent et le temps se plaint du temps. Bienvenu aux rôles de la tempête. Tous tes amis me parlent de vérité. Tous mes désirs m'abandonnent. Trèfle dans la prairie, peut-être maison en ruine, c'est le temps qui tue ton temps. Sans y penser, je t'ai conduit au temps. Les vents s'envolent dedans, s'enroulent autour. Le temps n'invite que le temps. Au fil des jours tu me sépares. Mon murmure sème ta poussière. Le monde souffle. On tremble que le temps découvre son temps. »

Colin savait mal que sa sensibilité se découvrirait au passage du temps. Il lui semblait se souvenir d'enseignements parus futiles quand ils avaient éclaté dans sa mémoire et dont rien ne présageait qu'ils lui seraient d'un grand recours. Mais c'étaient des temps d'arrêt comme des points de repère. Il n'y avait pas plus de contours que de raisons d'espérer trouver un chaînon manquant ou d'essayer de plaire à tout le monde. Les fabuleux récits d'aventures ne comblaient pas la joie qui émanait de cet éphémère rétablissement du temps sur la crête des pensées. Colin se construisait sa solidité avec un peu de recul psychologique. Sa vue lui redressait la barre qu'il tirait sans cesse vers ses appréhensions d'une vie plus corrosive. Il tenait en place par l'infime segment qui liait sa nature ordinaire à une éclosion de fortune. Pour se défendre contre l'intempérie des sociétés, un haussement d'épaules suffisait. De l'art de trancher le temps, des poltrons avaient nourri de dépit les inventeurs d'autres planètes et ramené à la raison leurs apprentis sorciers. Les poltrons clamaient haut leur haine des temps d'arrêt. Jusqu'où Colin se serait-il retranché ? En tout cas, il s'habitua à reporter la monotonie du monde sur son individualité et à

remuer, dans le cœur des choses, la source de ses inquiétudes. Auparavant, il faisait corps avec ces forces invisibles qui l'assaillaient. Il en était, en un sens, le bonimenteur. Alors, il rejetait l'idée d'encerclement. Les temps d'arrêt lui avaient désigné des circonstances comme phénomènes d'atténuation de l'emprise ambiante. Avec les boniments de l'air, Colin appuyait sur les traits qu'on n'arrivait plus à lui décrire. Il menait pourtant seul la vie dure à son for intérieur. A un moindre degré, il ne se croyait plus capable de rien, sinon de table sur l'avenir. Mais il y avait déjà plusieurs tiraillements devant lesquels il refermait sa coquille pour disposer simplement de son temps. Au lieu de se fracasser sur les murs qui l'entouraient, sa patience orchestrait leur délivrance. Chemin faisant, les murs se renvoyaient son image. Et pour rien au monde, il n'éclairait, au passage des jours, sa patience en s'accordant les caprices d'une telle partenaire.

Ce n'était pas qu'un simple attribut du temps qu'il préservait contre les déboires de ses idées fausses. Avec un peu de marge, il passait outre. D'ailleurs, tout le monde passait outre à grands renforts de soulagements. Cette consolation était de nature à promettre et ne pas tenir. Soit le temps forçait à l'arrêter, soit il appelait à une consultation d'ordre médical. Colin ne pouvait croire qu'en vieillissant l'on conjugât sa destinée au passé de rechange. Il s'enflammait trop vite pour n'importe quoi pour se maintenir à l'écart de ce qui lui paraissait provenir d'une sorte d'état de choc. Il ne suffisait pas d'être pleinement soi-même, mais de contrefaire, jusqu'à un mode plus vrai que nature, sa propre orientation.

Les temps d'arrêt se prolongeaient. Il arrivait même à l'enfant de ne plus en guetter l'accalmie et de les laisser se succéder au fil de sa mémoire et de ses rêveries. De là venait peut-être le sentiment d'échapper, pour quelque morcellement, aux privations d'une existence luxueuse et accordée sur l'instrument de la passion. Lentement, Colin se voyait renaître, pousser en dehors de sa raison, réapparaître au détour d'une erreur, la modifier, la remplacer par une autre, avec de se plaire à renoncer à tout mouvement. A cette condition seulement, la somme de ses légères connaissances l'attirait vers l'objet d'une morale tant et tant ressassée. C'était la morale de l'équipage. Toute forme de salut procurait un commencement de vocation,

de sorte que chacun préparait un héritage qui ne conviendrait à personne. Quand bien même les temps repartiraient, voguant en rangs serrés entre les récifs de l'amertume, la flotte des menus souvenirs se tortillerait jusqu'à la rade qu'elle franchirait sans le savoir. Le regard d'autrui supposerait encore que la rêverie endiguât les temps d'arrêt.

**CROISSANTS DE LUNE**

A mesure qu'il comprenait de la vie ce qu'il en voyait, Colin demandait aux idées une assistance modérée. La méfiance lui en savait gré et le laissait faire son apprentissage à sa guise. Les points sur lesquels il ne parvenait pas à se mettre en accord avec sa conscience restaient à définir. Était-ce la réparation d'une faute ou l'insignifiance de la résignation ?

Il y avait beaucoup de lune en lui. Au bout de ses quelques années d'existence, il considérait que la plus sage précaution tendait vers un point fixe, non pas tout à fait immobile mais rempli de rétention et bravant les siècles. Son époque préférée était encore la sienne, malgré le goût de la tradition comme l'aile du soleil sur le duvet de la lune. L'inégalité de la lutte se montrait la première. Attaché à un piquet contre lequel il imaginait que des radeaux avaient fait naufrage, l'enfant se hâtait de croître et de fuir, cherchant à écouter son cœur quand plus rien ne l'entendait. Avec une relative absence d'acharnement, il se défaussait déjà de ses mauvaises cartes. Il lui importait davantage de servir de repère que d'exhiber sa solitude. A le croire, il était dépourvu de toute qualité. Rien ne pousserait jamais sur son sol et personne ne viendrait à sa rencontre. Sa discrétion l'entraînait à errer dans les parages d'un palais où une jeune princesse éprise de romans de chevalerie égrenait ses rêves à contre-courant des jours. Elle se levait la nuit et confiait ses remords à des secrets d'emmurement. C'était, leur promettait-elle, la réponse au présent et la contribution aux feux qui s'allumaient.

Les regarder crépiter ramenait l'esprit à un noir encombrement. La lune brillait au loin. Que de fleurs à couper pour cette fantaisie de maquiller sa face ! On pouvait toujours sonder la profondeur de son œil et en soutenir la tension. Une malfaçon en vérifiait les fêlures. D'espaces vides en espaces

torves, la nature avait parfait son toit lunaire. Encore engourdi par l'étendue de la distance, Colin lançait parfois un voile qui le mettait hors de portée du palais qu'il convoitait tant. Et en s'instruisant, il remplaçait l'idée d'être une pièce ajoutée à l'édifice humain par celle d'avoir toujours appartenu à la mémoire collective. Il aimait être là sans devoir manifester sa présence d'une manière ou d'une autre. Sa part de connaissance s'avouait volontiers imbue de l'image qu'il révélait aux autres. Ce court moment rappelait la vie à une double attirance et assimilait son seuil à l'ombre de la lune.

La ressemblance de Colin avec elle ne s'arrêtait pas à l'enjolivement. Dans la position en retrait de la lune, l'âpreté initiale faisait place à la gaieté, le plus souvent au réveil. Sur le bol était peint son prénom en lettres noires. Ses doigts se posaient dessus pour de longues gorgées de chocolat. A son contact, les lèvres refoulaient sur la langue un frisson d'amertume. Le regard déviait de la fenêtre où la lune se noyait dans la clarté du matin. Plus tard, le bol serait ébréché et on le changerait. Pour ne pas avaler de travers, Colin baissait la tête. Quand il la relevait, la lune avait disparu. L'étroitesse de ce passage ne permettait d'autre conquête que le va-et-vient des jours. Partout où perçait cette lumière, Colin remettait son ouvrage au lendemain. Il lui était bien incommode de croire que la révélation de la réalité le stupéfierait. Il brodait son présent avec les fruits de quelque aumône méditative. En acceptant cet affront, il pensait que les distances de la lune se rapprocheraient de lui et ne serviraient plus de prétextes à des morales pleines de sens. Un retournement allait présider à la rencontre des êtres soumis aux paroles enchaînées les unes avec les autres. La lune était leur marraine, un rien maquillé de taches de rousseur. Son croissant cachait tous les mystères à découvrir.

Il n'était guère plus possible de se diriger que d'emprunter des points de repère. Autour d'une barrière, la lune éclairait les réseaux d'évasion. Colin retenait son souffle. Il était fier et se lançait des chandelles. Rien ne le contrariait. Où son instinct le portait, tôt ou tard la chance tournerait et lui donnerait une légère avance sur ses semblables. Et que cela ne durerait pas restait du domaine de la lune. Seule sa coquetterie l'accompagnait jusqu'au

lever du soleil. Les yeux de l'enfant ne pleuraient pas. Ils s'ouvraient comme la lune pour tous ceux qui s'évertuaient à y lire un quelconque avenir.

L'influence de l'avenir sur les comportements ne semblait primordiale à Colin que pour une succession de lignes au loin. C'était aller à l'encontre de ses principes et méfiances. La lune gardait l'esprit rôdeur. Elle avait une faiblesse pour les signaux qu'elle captait. Colin se contentait de cette distance comme si le poids du corps se replaçait, dans l'escalier de la vie, du côté de la rampe que beaucoup de mains avaient déjà polie. L'apprentissage des choses remplissait, en ne les compromettant pas trop, les promesses d'une union perpétuelle. Il n'y avait aucune raison d'espérer se porter au-devant de la lune non sans avoir acquitté ses propres résistances. Là était le point sensible, mais ce rapprochement n'en rendait pas moins sa précision passée. Même s'il avait appelé la soudure, le corps de l'enfant se serait laissé entraîner dans les grisailles lunaires tant désirées. Colin mesurait avec stupéfaction la distance que son avenir étendait devant lui. Pour œuvre de finalité, la lune y posait dessus son ombre. Le terme d'union n'avait pas encore fait irruption sur ses lèvres. De la jonction des vastitudes provenait une autre euphorie. Ce que l'on convenait d'appeler une marque d'intelligence trouvait que les autres vertus sortaient d'un labyrinthe. Tout assimiler déterminait au plus un choix de couleurs, mais ne remplaçait pas le génie qui fait défaut aux enfants. La lune l'encombrait et le disséminait aux quatre coins de la terre.

En un monde favorable au commerce des adultes, seuls les enfants se passaient les uns des autres en toute confiance. Colin se débarbouillait le visage de buée. Son univers était avide de remparts pour briser les assauts des rédempteurs. Voilà le type de personnage ne ressemblant à rien de connu dont il percevait les forfanteries d'un autre âge. S'en débarrasser ébranlait le fondement des choses. Il fallait donc accepter son sort, écarter les hypothèses comme on défriche les mauvaises herbes, se divertir du réconfort et aligner son croissant de lune à la devanture du réel. Après, si elle le décidait, viendrait la connaissance. A ses devants, aguichante, se pressait la passivité. Et ainsi Colin ne savait plus s'il grandissait ou, au contraire, rapetissait dans le temps.

La réponse que donnait la lune suffisait à son bonheur d'enfant déjà remis de ses déboires avec les passagers faisant toujours partie du voyage. Il était en mesure d'évaluer ce qu'il devait puiser en lui pour affirmer l'ardeur qui lui manquait. Forte de cette trêve à la nuit, la lune allumait le feu des docilités. Pourquoi ne s'était-elle pas annoncée plus tôt ? Aucune aisance ne parlait d'apaisement. Rassasiés, attrapés par leur indolence, les convives fermaient leurs volets. Colin était loin de manquer de tout à la fois. Dans la rumeur universelle, les mues lunaires lui faisaient regretter d'avoir accordé quelque crédit aux soudains embrasements de sa pâle destinée et d'avoir supposé enchanteresses les multiples formes de la préférence. Il ne suffisait plus de penser qu'ailleurs l'horizon se dégagerait enfin. La lune ne restait qu'une sorte d'épreuve pour éviter de décerner des préférences. Avec elle, on donnait un peu de vérité aux rapporteurs du déclin. Ramenée à cet artifice, la distance n'augmentait ni ne diminuait. Elle saisissait à quel point l'enjeu travaillait Colin de se revoir à l'étude d'une pensée qu'il aurait partagée avec des amateurs éclairés.

Pris d'un malaise, il s'était immobilisé. S'il avait continué d'observer, il n'y aurait eu plus aucun obstacle entre lui et la lune. Mais tout ce qui ouvrait cette voie s'opposait à la rencontre des ravissements plus ou moins vraisemblables. En un regard, le monde se réduisait à un fil tendu avec tellement de dureté que plus rien ne retentissait au dehors. Dans les bulles d'une eau de roche, le regard de l'enfant puisait une lumière nécessaire aux épreuves de la vie qu'on lui promettait. Quand il craignait de ne pas atteindre son but, des croissants de lune venaient se refléter au détour des pensées qu'à défaut de comprendre et connaître il faisait siennes.

## LA PETITE IDÉE

Il y avait des noms de plantes qui retenaient la respiration de ceux qui les prononçaient. Le jaune, affirmait-on, y était la couleur dominante pour connaître, sans doute, le sort des mélanges voués aux tréfonds de la mémoire. C'était, pour les uns, la venue d'un bel été quand se posait le sommeil sur les cils du dormeur. Pour les autres, l'instant s'était déjà prolongé entre les griffes du plus noir souvenir. A la vérité, cela mettait les plantes au niveau où Colin les attrapait par sa petite taille. Il ne quitterait jamais les yeux du sol, sauf pour se mêler lui aussi aux teintes d'un jour déclinant. De toute façon, il franchissait la barrière naturelle depuis laquelle il s'attardait dans le firmament. Tant le mariage des lumières répandait sa délicatesse, son amour-propre freinait tout autre élan qui ne venait du cœur. La magie apportait les emblèmes des idées aux êtres dont les fantômes s'étaient coupés du monde. Il se trouvait bien quelqu'un pour l'héberger sur les bords de cette route, quelqu'un qui aurait une vague ressemblance avec le sentiment d'avoir échappé à un drame. Toute sa vie, il lui faudrait ménager cette rencontre en même temps que lui laisser faire ses quatre cents coups. Colin s'estimait alors capable de réduire la chaîne humaine à la pénitence des choses utiles.

Il en prenait son parti, lié à son entourage comme si ses mains, au retour d'une longue migration, s'étaient posées sur sa taille. Seules de semblables ailes suspendues aux finalités d'un envol les en auraient délivrées. Ses mains ne bougeaient de cette position qu'autour des lancinantes rêveries qu'à tort et à travers il se façonnait. Il lui arrivait bien souvent de perdre l'esprit vers la lumière du jour dont étaient friandes ces rêveries et qu'elles attisaient pour en recevoir l'énergie. Encore que les finalités étaient hors d'atteinte de l'enfant, une force intérieure l'inclinait à se dépenser en

chaque domaine. Son intelligence développait le principe des accompagnements. Pour ce qui était de connaître, Colin se heurtait sur sa perméabilité aux prétendues évidences. Quand il serait adulte, non qu'il en atténuerait les formes, il abolirait tout scrupule. Pour l'heure, son procédé était de suivre les idées de chacun et d'en déduire ou installer les siennes propres qui étaient de la classe des petites idées.

En somme, il n'était rien sur quoi Colin n'eût sa petite idée. Il corrigeait les tournolements des heures qui précédaient sa bonne réponse. En attendant de satisfaire son appétit de connaissances, il colmatait les brèches d'où s'écoulait la maudite réalité. De tous les rouages, la petite idée le ramenait à une plus prudente vision de sa modestie. Il apprenait en outre la forte consommation de petites idées par les aventures de l'humanité, avalées faute de courage plus que de raison. Petites idées ! Vous élaboriez des stratagèmes en vrac et ciseliez la bonne conscience d'avoir osé tomber dans le piège de la sincérité. Vous indiquiez le bon chemin mais oubliiez de reconduire votre hôte. Lui-même ne vous en tenait pas rigueur, s'étant livré aux voies les plus impénétrables, là-bas, tout au bout des empires dont le seul désir semblait, à distance, de se laisser conquérir. Colin aussi aurait l'appétit de la frénésie. A sa manière, il passerait son temps à participer à la mise à sac des idées noires. La nuit ferait le reste à grand renfort de petites idées.

Maintenant, la dimension du bonheur de vivre lui était nécessaire. Les jours avaient obtenu de lui une fermeture. D'un tremplin vers l'absolu, ou déjà même du passé, il se contentait de croire qu'ils ne donneraient pas lieu à la règle des franchissements. Quelquefois, il poussait une herbe sauvage entre les marches de cette retraite. Aussi n'existait-il aucune raison de chercher l'origine de son arrivée au monde, d'autant qu'il était si facile d'entretenir le mystère et de se comparer à ce brin d'herbe folle pour mieux contempler la floraison du jardin. Colin redoutait de se protéger des avances de la nature à laquelle il demandait de dépasser sa mesure d'enfant sans lui venir en aide. Il partait de cette petite idée que l'on n'obtenait rien de ce que l'on attirait vers soi contre son gré. Peu importait de se laisser tenir le langage des savants. Leur clémence recommandait de remplacer le bien que l'on se faisait par celui que l'on retrouvait chez les autres.

**DANS L'ATELIER**

Sur son chemin d'école, à la limite d'un jardin au bout d'un vieux cimetière, Colin avait découvert une maison cachée derrière un mur. De la rue, on n'en apercevait que le toit descendant sous les arbres. Secrètement protégé, ce toit avait fière allure, non pas rassurante au regard mais très indépendante. Était-ce l'accord entre un degré de pente et l'harmonie de ses hôtes ? En tout cas, il s'avérait impossible de mettre la rue en rapport avec la maison. L'œil convenait de cette contrariété et se faisait, comme toujours, l'interprète d'une réalité inconnue. Par habitude, la grille s'ouvrait pour se refermer aussitôt.

Une inquiétude saisissait pourtant le quidam qui se serait fixé cette maison comme point de repère ou comme but de promenade. Le mur tiendrait-il quand il fallait laisser passer son ombre devant soi et se sauver de vains efforts d'observation ? Colin avait mis beaucoup de temps à remarquer cette maison. La voyait-il au début qu'il n'y prêtait qu'une attention fugitive de manière à poursuivre sa marche. Au terme d'une longue période, la demeure avait enfin pris place dans son champ de vision, emmurée sous son toit en épouvantail et derrière sa grille où ne se reflétait aucune silhouette. De prime abord, elle semblait inhabitée ou plutôt livrée à elle-même. Rien ne la différençait vraiment des autres maisons. En découlait un étonnement devant sa forme ordinaire qu'on ne parvenait pas à regarder de loin. Au mieux, de l'étroitesse du trottoir d'en face, on confortait le premier coup d'œil succédant aux jours passés dans l'aveuglement. Non, la maison ne procurait aucune impression particulière. Les murs étaient comme vieillis par le peu de perspective offert au spectateur. Les touchant de la paume d'une main, Colin se donnait des airs d'amateur. Il supposait

que les pierres provenaient de carrières de régions éloignées. Elles avaient déjà servi pour d'autres constructions et seraient à leur tour démolies puis récupérées sur les bords d'un chemin. C'étaient surtout des pierres qui suscitaient l'envie d'aller voir derrière. Le tour arrivait pour Colin de les contourner. Elles résisteraient à son passage, se mentait-il en s'efforçant de comprendre les causes qui poussent la plupart des gens à ne pas poursuivre leurs recherches au-delà du seuil nommé renoncement.

Ce jour-là, Colin n'avait rien organisé. Sa marche l'avait amené du côté de la maison. Sa raison en route avait butiné, mais au sujet de ses attachements à la vie. Soudain, il s'était arrêté machinalement, coupé par la disparition d'un rêve et le retour à de sages pensées. La maison avait eu la chance de se trouver là à ce moment précis et, plus soucieuse sans doute de réalité que lui, l'avait confondu dans son trouble. Sans hésiter, sans réfléchir, il avait enjambé le mur et s'était retrouvé de l'autre côté de la rue, tout ébahi. Son cartable posé à ses pieds, il se tenait à l'affût du moindre bruit, à la manière de ces insectes dont les couleurs s'unissent aux herbes qui les camouflent. Il reprenait ses forces. Car ce besoin de rester cloué au sol dominait sa nature pour l'empêcher de perdre la face. Son apeurement avait ensuite cédé la place à un léger tremblement du corps que son petit cœur laissait faire et rendait supportable. Colin avait établi un dialogue avec les sens qui embellissaient et agrandissaient chaque chose. Même la difformité, avec sa bienveillance, venait lâcher prise. Il avait plus à craindre de lui que de la bouche d'air qui commençait à le saisir. Toute l'attraction que la maison avait exercée se dispersait comme une pelote de laine entre les pattes d'un chat. La maison avait forcé la main du sort. Une barrière imaginaire s'élevait jusqu'aux sottes démesures. D'ici, Colin se fondait mieux encore dans la vie qu'il croyait apercevoir par une transposition du monde vers lui-même. Aucune mémoire n'en dépendait. Et c'était déjà assez fou de se prendre à son propre jeu et de s'extraire de l'incohérence du bon sens par des obstacles à perte de vue. Rarement, malgré le temps comme source de réconfort possible, il observait ces moments de réflexion qui retiennent de commettre l'irréparable. Sa nature était trop tempérée pour s'emporter dans les miroitements d'une interprétation. Il se gardait bien de mesurer la difficulté de faire se rencontrer les désirs qu'il souhaitait

réaliser et ceux qu'il préférait tenir en réserve. Une part lui revenait de ces désirs confondus qu'il affrontait, les uns pour la première fois, les autres pour toutes les fois où il avait reculé. La flamme qui l'animait s'étirait dans ce dialogue avec la providence et s'agitait quand le moindre élément passé jusque-là inaperçu venait à manquer au décor. Bientôt l'équilibre se romprait d'avoir attendu si longtemps en ayant été tout près de toucher et tenir l'objet tant désiré, même si ce n'était pas tout à fait l'objet en cause, du moins pas celui qu'il aurait été au moment d'arriver entre les mains de l'enfant. En outre, il fallait remercier la réalité d'avoir bien voulu aider à réviser des jugements portés hâtivement sur l'inconsistance des choses trop mal vues. A ce titre, le monde appartenait aux gens qui s'excusaient de familiariser leur époque avec les pistes de la vie future. Colin savait à l'avance se faire pardonner d'être parvenu à ses fins par un meilleur moyen que la prédisposition. Rien n'empêchait certaines personnes de comprendre et surtout d'agir plus vite que d'autres. Leur souci de brasser l'air leur évitait de malencontreuses affaires dont elles ne se seraient pas sorties. Et Colin agissait de même. S'il n'avait pas toutes les qualités pour trancher un dilemme en faveur de telle ou telle situation, il avait conscience de l'existence d'un précipice dans la pensée. Les circonvolutions du langage permettaient de résoudre les plus délicats dilemmes. Elles n'avaient pas d'équivalent pour ce qui était de faire peau neuve. A force d'interpréter ou de mal comprendre, il apprenait à se surpasser, à s'apprêter à changer de cap. Ainsi la mémoire se rendait coupable d'avertir que rien n'était plus comme avant.

Colin savait qu'il n'aurait pas dû franchir le mur. Mais il ignorait que toute sa vie se passerait de cette manière et qu'en aucune sorte il ne la calquerait sur celle de ses semblables. Même en l'absence de danger, il était normal de se sentir menacé en son for intérieur, tout en restant maître de ses impulsions et sûr de choisir une adversité à sa mesure. Sous peine de tourner en rond pour obtenir réparation d'un mal qu'il n'avait pas vraiment reçu, Colin continuerait à éprouver le besoin d'absorber coûte que coûte ces douleurs que l'on s'inflige à soi-même. Son désespoir ne viendrait toujours pas, repoussé sans cesse à une date que son insouciance découvrait au gré du temps. Sa destinée avait creusé un sillon à distance

duquel il se tenait de crainte de se détacher de la réalité. C'était pourtant elle qui faisait élever des murs. Colin n'était pas encore un homme à se laisser prendre à parti ni à se tenir constamment sur ses gardes. Son époque ne se prêtait guère à ce type d'évidence.

Un personnage, qui était d'abord apparu derrière une fenêtre et se tenait maintenant face à lui, l'avait tiré de sa rêverie. Colin devança la parole de l'inconnu en lui disant qu'un camarade de classe avait jeté son cartable par-dessus le mur. Tout en se demandant s'il semblait sincère, il ajouta qu'il avait frappé à la porte, puis appelé de vive voix et, faute de réponse, s'était résolu, après avoir encore hésité, à récupérer le cartable par ses propres moyens. Pendant qu'il parlait, Colin avait peu à peu quitté les yeux du sol, vilaine manie qu'il conservait de dévisager un interlocuteur seulement une fois le dialogue amorcé. Rien encore ne transpirait du sentiment que chacun ressentait pour l'autre. Le garçon chassait l'inquiétude qu'il avait prise pour une soudaine envie de s'enfuir. Le trouble de son esprit était tel qu'il brossait plusieurs idées et que l'occasion était arrivée de se ressaisir. Il appréciait à moitié le temps passé à découvrir la brièveté des apparences. Souvent même, il évitait d'aller à la rencontre de personnes de son entourage qu'il apercevait de loin pour ne pas à avoir à parler de lui et aborder, sur le moment, un sujet qui lui brûlait les lèvres. Dans un sens, toute rencontre commençait par un devoir de dissimulation qui lui commandait de bien se conduire envers les êtres qu'il ne connaissait pas. Une bonne tenue impliquait un minimum de façons. En revanche, une excellente tenue demandait de s'avancer, sans crier gare, en direction de son interlocuteur. La conversation était assez engagée pour couper court aux rituelles présentations, toutes de désinvolture et d'attirance. Autant il s'était hissé par-dessus le mur, autant il se lancerait maintenant dans une aventure qu'il ne maîtrisait pas ou feignait de maintenir dans le cadre de son esprit. Et pourtant, il ne s'épanouissait qu'en dehors de ce cadre. La tête haute, envahie d'émotion, il voulait relever le défi qui le rendait différent du petit diable qu'il savait ne pas toujours être.

A son jeune visiteur impatient d'en apprendre davantage, le peintre réservait un accueil chaleureux marqué, comme malgré lui, de prévenance. Sa première pensée avait été de reconduire l'enfant. Mais, préoccupé par le

tableau qu'il peignait quelques instants plus tôt, il n'avait pu s'opposer à l'irruption de Colin dans son atelier. Au lieu de le suivre, il s'était attardé sur le perron de sa maison, contemplant dieu sait quoi, méditant peut-être sur l'art de dissimuler son mal de vivre. Il lui était bien égal de passer de la peinture à toute autre activité et se tenait pour dit que le seul moyen de se retirer d'une œuvre était encore de la protéger du monde extérieur. Il y songeait quand il surprit Colin qui rebroussait chemin, honteux d'avoir obéi à sa curiosité. Le peintre s'amusait maintenant de l'étrangeté de la situation. Il s'en félicitait comme si l'enfant, devenu son modèle, s'était échappé de cette toile qu'il ne parvenait pas à achever, trouvant toujours de la couleur à y apporter.

Colin retournait la question à sa façon. Selon lui, le peintre était atteint d'une passion qui laissait s'enfuir des trésors accumulés. Avant l'âge, il sentait les méfaits du talent contaminé. L'artiste le mettait mal à l'aise parce qu'il avait monté la garde devant ses œuvres. Son atelier le possédait et toute sa passion s'y consumait par à-coups. Dévisageant Colin, il regrettait le temps où il vivait une vie ordinaire et s'empressait de terminer un tableau pour ne pas manquer un rendez-vous en ville. A présent, plus rien n'endigait la crue de ses longues pensées, tandis qu'hier une sorte d'allégresse le menait au monde et rendait éclatants les lendemains. L'enfermement avait succédé à cette futile bohème. Le peintre avait tracé des limites à sa vie. La lumière ne venait plus que de l'intérieur, rythmée par le mouvement de la main sur une palette inerte. Il avait acheté une maison désuète dans un quartier où il ne se passait jamais rien et il l'avait aménagée dans le sens d'un éloignement progressif des objets et des êtres aimés. La vie s'étendait encore devant lui. A pleins poumons, il avait inspiré son art. D'étranges formes s'étaient ruées dans son atelier pour l'avertir de cribler l'art de temps morts. Il avait investi sa maison par un accès sur la mémoire qu'il ne pouvait plus perdre désormais. La liberté avait balayé les détritrus de la pensée. Sa fougue s'en était allée avec la pesanteur des idées qu'il triturait de peur, en s'en protégeant, d'en être la victime. Il avait engagé quelques tentatives de retour vers le monde qu'il avait quitté, mais jamais celui-ci ne lui était apparu plus insignifiant. Alors, il avait donné plus de clarté et de limpidité à son art. L'écartement ne portait pas ombrage au

refus de vivre parmi ses semblables. Cette clarté gardait son éclat primitif. L'absence d'enthousiasme et la solennité de son existence le préservait de toute réflexion sur l'attente. Ne savourant que l'imminence d'une situation nouvelle, Colin ne pouvait comprendre ni supposer les sentiments du peintre vis-à-vis de son passé et de sa recherche d'un art supérieur. Comment, ne le sachant pas lui-même, le peintre aurait-il expliqué toute l'in vraisemblance entre un art parfait et une vision subjective de sa propre réalité ? Il proposa plutôt à Colin de le guider dans son atelier pour lui montrer ses tableaux et l'inviter à goûter les plaisirs de l'art. Mais il n'existait aucune raison pour attirer le regard de l'enfant. Son âge ne mesurait pas l'art à un chemin parcouru et réduit à sa plus simple expression. Son âge était celui des bruits et non des silences. Qui apprécie les dessins d'enfants voit bien ce que l'art signifie pour eux. Il prolonge la nature qui pousse, il affirme l'innocence pure et non un renoncement à quoi que ce soit. Le peintre ressentait cette différence avec une telle force et impuissance d'y remédier qu'il s'inquiétait de surprendre Colin lui tendre même une oreille distraite.

En réalité, il n'écoutait pas le peintre lui raconter l'histoire de tel ou tel tableau. Il ne regardait pas plus une œuvre qu'une autre tant il était à mille lieues de l'art. Cependant, ce qu'il regardait l'éblouissait. Il se sentait happé par une passion. Son hôte se défendait de peindre la réalité. Un ordre atteint une fois pour toutes devenait ici un trouble auquel Colin répondait par une dérobade. Le peintre lui-même demandait de fixer des détails. Seul le mariage des couleurs fournissait l'effort qui donnait un sens à l'ensemble d'un tableau. Les yeux obéissants de Colin se mirent peu à peu à briller. Il s'aventurait dans l'art et pénétrait dans les dédales des couleurs à travers des attirails de pinceaux, de carnets, d'esquisses, de chevalets disposés face à une source de lumière. Il voyait tout comme une promesse de bonheur.

Plusieurs tableaux avaient été couverts d'une pièce de tissu blanc. Colin s'en étonna, mais le peintre rétorqua, sans lui fournir une réponse précise, que c'était une pratique courante dans les écoles d'art ou les ateliers. L'enfant pensait que les tableaux cachés déterraient des vertus inavouées aux règles indépendantes de la peinture. Pour les apprécier pleinement, il fallait les déshabiller et leur restituer leur appareil d'origine. Était-ce

l'abstraction que Colin ressentait comme un rafistolage de la pensée ? A sa surprise, tout acte de création n'était donc qu'un passage vers la domination intérieure qu'un être exerçait sur sa vie. Jamais il ne s'était autant rendu compte de l'exiguïté du chemin qui porte un être vers un autre. Il savourait l'idée que les plus grands chefs-d'œuvre étaient nés dans les recoins d'un atelier semblable à celui qu'il découvrait. Peut-être eux aussi avaient-ils été protégés de l'empreinte du temps ou des regards d'autrui par de mêmes draps mystérieux.

Sur l'insistance de l'enfant, le peintre ôta le voile d'un petit tableau. Aussitôt, Colin s'en approcha avec ferveur. Il reconnaissait la maison de son hôte. C'était un paysage peint de peu de couleurs. Il en émanait le sentiment d'une force libérée et d'un souffle retenu. La maison était représentée sous un angle fermé par un ciel bas, mais sa perspective correspondait absolument au champ visuel de Colin.

A cet instant, il ignorait que le tableau tiendrait une place originale dans sa mémoire, à la frontière des choses à ne pas faire et de celles à saisir aussitôt. Sa mémoire aurait l'aspect de ce petit tableau qui essayait de se retenir à une réalité pour le moins fugitive. Elle aurait son reflet nuageux pour laisser le temps passé se rétablir et renoncer lui-même à découvrir la vérité. Ce tableau deviendrait l'image des purs émerveillements. Colin s'y rattacherait comme aux choses inaccomplies. Quand arriverait une peine, pour l'effacer il se rappellerait d'instinct le tableau. Il dévierait alors sa rancœur vers un assortiment de petits sentiers parallèles aux douleurs. Et la peinture qu'il regardait lui apprenait à distinguer la réalité de l'apparence.

S'il ressentait le danger de trop voir la réalité du dedans, Colin ne nourrissait pas moins à son égard une confiance naturelle. L'atelier lui semblait éclairé par la lumière du tableau que le peintre tenait à présent entre ses mains. Cette sensation toute subjective le dispensait de manifester son enthousiasme. Oui, plus tard, la mémoire enseignerait la leçon à retenir du tableau et elle oscillerait sur le fil des jours anéantis. Grincement de dents ou crise de nerfs, chaque distorsion serait superflue et repérée par les pourtours du petit tableau. En un sens, c'était l'heure pour Colin d'affiner ses jugements sur ses difficultés de compréhension ou, encore, sur l'art et la manière d'en tirer profit. Pour cela, il importait de se

tenir en retrait de la lumière qui inondait le tableau. Ainsi le tâtonnement des pensées palliait l'aveu d'une absence d'intelligence. Et plus il observait le tableau, plus il était heureux de ne saisir qu'une infime partie de la réalité. Et plus cette impression s'éloignait de lui, plus lui appartenait entièrement cette apparence de réalité.

Aucun des deux êtres n'était tenu de parler ni de détourner les yeux du tableau. Chère aux étrangers lorsqu'ils rencontrent et comparent leur mémoire, la timidité assaillait Colin de couleurs neuves. Au-delà du tableau, il voyait la maison se tordre et vaincre toute tragédie. Il avait peur d'être nettoyé de ses prétentions enfantines et de se laisser envoûter par un monde qui le dominait au mieux de sa chair. Les forces du rêve et de l'éveil s'agitaient en lui. Il sentait la fin toute proche. Quelle fin ? Là n'était pas la question. Pourtant, chaque objet dans l'atelier semblait à sa place et tentait, dans la limite de ses moyens, d'apaiser l'émoi de Colin. Quant au peintre, il n'était plus qu'un automate parmi d'autres objets. La fin était proche de trouver une direction incertaine vers un but de connaissance de soi. En dehors de cette fin, il n'existait aucun lien entre le tableau et l'enfant ni entre le peintre et le monde extérieur. Quelque chose disait à l'enfant qu'à ce prix seulement on atteignait la plénitude de son existence. La sienne perdait pied dans l'illusion que les jours passaient en le délivrant des jours précédents et en l'entraînant, d'une façon irréversible, vers ce qu'il croyait être une immense étendue au large de son destin. Mais le moment n'était pas encore arrivé de remonter l'ancre ni même de supposer que certains hommes en faisaient usage à des fins contraires et si différentes de ce qu'on pouvait penser. Non, Colin préférait créer ce lien qui le soumettait déjà aux autres êtres en vertu de la plus constante égalité possible, espérant être ainsi à l'abri des revers de sa sensibilité.

A moins d'être un surhomme, la vie consistait à passer d'un rang d'homme à un autre, sans vaincre une résistance, et à ne rien sauver qui ne ramenât à son point de départ. Le tout était encore question de parages. Faire attention à ne pas demander son chemin ne signifiait pas qu'il était toujours donné de revenir en arrière. Colin n'était vraiment heureux qu'en maintenant son allure sur les charnières du temps. Elles n'offraient aucune prise à un sens étale ou à une pensée stagnante. Il n'existait pas de solution

universelle aux instruments avariés de la mémoire, hormis d'avoir ressenti que rien ne serait plus comme avant. L'espace se transformait selon un rythme d'où la mémoire sortait indemne. Un fil pendait au bout de cette course, fidèle portrait de ce que Colin avait voulu devenir et laissé à son pauvre sort. Il ne s'en relèverait pas tant il était vain de mesurer l'étendue du chemin à parcourir. Peut-être le petit tableau n'était-il après tout qu'une juste appréciation du décalage entre le temps passé et présent. Le regard que Colin y jetait était la rançon d'une vision immédiate appelée à se transformer ou transcender sans cesse. Mais il ne pouvait comprendre qu'une réalité étrangement ressemblante à celle qu'il imaginait surgirait d'un atelier de peintre. Et quand, plus tard, il se consolait du passé en se reflétant dessus, il se prendrait à croire qu'il ne s'y trouvait pas en amateur. Il contemplait une dernière fois le paysage. De part et d'autre il le traversait, mieux que s'il en avait étudié chaque détail. Un ordre s'instaurait. Devant lui, pour donner cours à sa fantaisie, les couches de peinture s'écartaient. Soudain il sursauta. Tel un émigrant, il scrutait déjà le bout du monde où semblait le conduire le petit tableau. Il ressentait qu'il ne le méritait pas maintenant et qu'il faudrait donner tout son sens à sa vie en retardant le plus possible son échéance. Dans le demi-jour de l'atelier, en proie à une vague certitude de paix prochaine, les pensées menant leur propre inertie, loin encore de l'orageuse convergence de l'enfance et de la maturité, il respirait un air que ravalait aussitôt son perpétuel souci de fuir. La sortie du tableau coïncidait avec l'envie de se remplir les poumons d'une histoire nouvelle. Chaque instant à venir serait un prétexte à trouver en toute chose une issue. N'était-ce pas la base de l'art de vivre ? Le peintre lui-même sentait que ce n'était plus son tableau que regardait l'enfant, mais un autre tableau, mais un autre enfant.

Où se fermait le cercle ? Ainsi l'on ne trouvait son chemin qu'après s'être perdu. La voix de Colin retombait pesamment sur les toiles de l'atelier. Des formes oppressantes de ce qu'il ne parvenait pas à exprimer s'installaient en lui. Il comprenait bien que le peintre était perdu et il aurait voulu savoir s'il en était de même pour lui. Leur dialogue n'abordait pas ce sujet car Colin savait rester enfant. Son visage rayonnait comme le vieillissement que le temps avait posé sur le paysage du petit tableau. C'était une façon de

penser que le monde s'arrêterait devant cette image. Toutes sortes de mariages émergeaient de l'obscurité. Des touches de peinture en célébraient les lunes de miel enchantées. En un éclair, Colin affrontait des visions qu'il engrangeait pour l'avenir. Il ne sentait plus aucune menace devoir l'atteindre un jour prochain. Son oubli ne regretterait jamais d'avoir eu à guetter ce répit.

Au moment de quitter l'atelier, Colin demanda au peintre comment déjouer et différer son destin. L'homme lui répondit, en d'autres termes, qu'il ne fallait forcer la nature qu'à condition de lui trouver une meilleure compagnie ou de l'occuper à un désœuvrement définitif. A peu près rassuré, Colin jura qu'il s'y emploierait, le seuil de l'atelier franchi.

## UN VENT DE RÉVOLTE

Il n'était pas dans le caractère de Colin de se lamenter et de se raccrocher aux branches de sa condition enfantine. Néanmoins, évoluait en lui l'atavisme de la révolte quand il prenait connaissance d'une injustice. La première, à ses yeux, était exercée par les adultes sur les enfants. Leurs paroles toujours nostalgiques sur le temps révolu correspondaient mal avec leur comportement autoritaire et jamais soucieux de la pensée ni du désir d'être immatures considérés trop perméables pour disposer d'une intelligence propre. Colin avait connu cette injustice sournoise dès son plus jeune âge. Il se trouvait dedans comme quelqu'un à qui l'on aurait dit qu'il supporterait ce mal toute sa vie, bien au-delà de son adolescence, jusqu'à son dernier soupir. Il se sentait surtout capable de subir cette infirmité sans broncher. Et il s'affligeait moralement de s'endurcir et de s'affûter chaque jour sur le biseau des coups reçus sans pouvoir les redistribuer. L'enjeu méritait de succomber à la tentation. N'était-ce pas dans l'adversité que les humains prouvaient qu'ils étaient le contraire de ce qu'ils supposaient et se révoltaient contre cela même qu'ils avaient mis tant d'acharnement à mettre en place ? Colin croyait davantage en une rémission générale qu'en une guérison définitive de ce mal invisible. La nuit s'était abattue et se succédait à elle-même. Il ne fallait attendre de miracle de nulle part et se dire que la végétation finirait par repousser. Un jour, ayant cessé de confronter leurs malheurs et réduit au silence leurs anciennes conditions d'existence, les humains lâcheraient les rênes de l'oppression.

L'enfant ne s'en inquiétait guère. Il suivait son cours en rencontrant des affluents avec lesquels il se mélangeait sans croire à sa supériorité ni à la providence d'aucune sorte. Quand il était en âge de penser à la souffrance avant de la subir, Colin ne s'était pas enlisé dans la hargne et

l'asservissement. Fondant son espérance d'apaisement sur de multiples motifs d'égarement, il laissait germer en lui comme une rancœur universelle. Il se plaignait de vivre et de renouveler le triste sort de ses prédécesseurs sur terre. L'emprise des immenses facultés de l'esprit lui paraissait un leurre de puérité et de repentir. Si elle gardait une forme de sursis, la vie supporterait tous les vices. Elle lui lancerait un défi de justice ou le mettrait en position d'accusé. C'était une grâce de pouvoir se défendre en accordant à autrui le privilège de l'erreur. La grandeur d'âme ne rendait pas les gens plus heureux. Pour se condamner à bien faire, il suffisait d'avancer sans revenir en arrière. Jamais personne de toute façon ne comprendrait rien à l'ouverture d'esprit, à la sienne comme à celle de son voisin. Tant qu'il se déroberait devant l'injustice, Colin n'en trouverait pas les failles.

Elle était pourtant bien réelle la tentation de briser toutes les chaînes et de s'imaginer détenir, pour n'en rien faire d'ailleurs, le trousseau de clés de la délivrance et de la liberté. Cette double condition avait vite détourné Colin du chemin de ses semblables. Et comme il se sentait seul, il n'appréhendait pas ce genre de mission. Pour autant qu'elle devait exister, la liberté était au contraire une caisse de résonance, un moyen comme un autre de mesurer la distance qui sépare les vivants de leurs rêves les meilleurs. Colin était né pour se dominer. Plus il y arrivait et plus il cherchait chez les autres une source de réconfort. Au-delà de ce désir, le sens de sa révolte prenait toute son envergure. Même son histoire ne se répétait pas et gommait celle, miraculée, de ses plus lointains malheurs.

Sous le vent de la révolte, son esprit donnait libre cours aux nombreuses phases de confusion par lesquelles, sans prendre garde, il passait. Quand bien même il fût la risée du monde entier, il puisait de gaieté de cœur dans un grenier de révolte. Il s'y dirigeait toujours comme s'il y entraît pour la première fois. Image de la mélancolie, une toupie tournait derrière la porte et l'empêchait de s'ouvrir aux autres visiteurs. La parfaite incompréhension des choses montrait qu'il restait lui-même tout en progressant vers quelque intelligence inconnue. Soudain, le soleil se levait sur les moindres gestes qu'il esquissait avec hésitation. Se tourmentant au gré de noires pensées, son corps ne portait-il pas lui-même l'enseigne de la révolte ? Quel monde

serait assez vide pour se remplir de la sorte ? Dans l'amas de futilités que l'enfant regardait sur le sol du grenier, la révolte se dissimulait, toute penaude, entre les plis de son sourire. Bien sûr, au rythme où s'écoulait le temps, une vie ne suffirait pas à colmater les brèches de la révolte. Elle couronnait tous les précipices où les plus graves erreurs s'enfouissaient dans un même élan d'impatience.

Dans son grenier, Colin prenait son temps à se pardonner les fautes qu'il avait commises. Il estimait avec beaucoup de précaution les personnes qu'il ne connaissait pas. Décidément, la confiance ne résistait à rien. Le pardon restait sa plus sûre compagnie. Encore fallait-il oser contenir les assauts des rêves de vengeance. Ce n'était pas une raison pour se découvrir des ennemis imaginaires. Le désordre supportait mieux qu'on lui avait fait croire la plaie béante provoquée par ces troubles de l'esprit. Du moins, en aucun point de rencontre, il n'y avait pas de raison de se réjouir des violences. Il réfléchissait à toutes ces scènes atroces et se cachait les yeux de crainte d'en réinventer d'autres. Que les hommes s'entredéchirent était encore acceptable, mais qu'ils cherchent et trouvent maintes raisons à leurs barbaries le glaçait d'effroi. Il attendait l'instant propice où sa colère renverserait le monde entier. Il s'aventurait alors dans des régions de l'âme qu'il n'avait pas eu loisir d'explorer. Elles lui paraissaient destinées à autant de guérisons qu'il existait de malaises incurables. Comme un étouffement croissant, une ivresse l'entraînait à de larges pressentiments de malheurs et de métamorphoses. Sauf en prenant part aux souffrances d'autrui, la vie se rétrécirait dans ces méchantes contrées. La nuit n'était pas descendue que tout brillait des teintes de l'innocence.

Des paroles apaisantes et lumineuses effleuraient les lèvres des passagers du paquebot que Colin dirigeait sur le plan d'eau de ses rêves. Il fallait lire leurs pensées, deviner ce qu'ils essayaient de se transmettre et passer ainsi du stade de la parole à celui de la connaissance, avec le sentiment de laisser subsister un doute sur les intentions de chacun. Quelque faveur annonçait une preuve de fatalité. Pour Colin, tous les hommes avaient contre eux de devoir épuiser leurs dissimulations. Il arrivait parmi eux en regrettant déjà de ne pas avoir les siennes propres ou, plus simplement, de ne pas s'être

fait expliquer les règles du jeu. Son sort irait entre les mains d'ennemis détachés des choses et couperait à travers les champs de la délivrance.

Le vent de révolte soufflait sur de gigantesques trous de mémoire. Des esprits graves et délurés, doués pourtant d'intelligence, ayant mesuré leurs faiblesses, avaient rallié les dévastateurs. Plus désemparé que jamais, Colin se laissait séduire et consentait à brider sa révolte. Tout concourait hélas à rédiger un testament. Plus on l'empressait d'y coucher tous ses biens, plus il appréhendait l'avenir. L'empoisonnement des jours le mettait hors de portée de ces malfaiteurs. Il voulait être un enfant sans futur, une source ruisselant vers les fleuves et jetant un regard étourdi vers les abris de sa prime jeunesse. N'étant animé d'aucune hostilité, il joindrait des méandres à son sentiment de désunion. Il ne ferait rien comme sa mémoire l'exhortait déjà à s'y préparer. C'était une révolte d'un autre genre qui l'attendait. L'espace ne se réduisait pas entre Colin et son passé. Pour se révolter contre soi-même, il n'existait que le faux-semblant de ce passé. Rien n'en venait à bout. De là naissait encore une nouvelle révolte.

Sur le compte d'une réjouissance infinie ou à l'aube d'un éphémère amour pour l'humanité, personne ne franchissait la vérité sans passer d'une révolte à une autre. Colin se demandait s'il dirait un jour la vérité. Son esprit ne se remplissait pas au-delà d'un point où disparaissait la révolte. Si besoin, il en simulait l'échéance. Longtemps, il perdait la révolte en chemin et l'étendait loin devant lui jusqu'à n'en plus soupçonner l'existence. Jamais à personne il ne sollicitait la manière de se dévoiler sa propre vérité et de la confondre avec la révolte qui l'accompagnait comme son ombre. Le sens du devoir était tout ce qu'on trouvait à lui dire. Il fallait d'abord accéder au savoir pour ne plus être le gibier de sa paresse. L'être le plus simple au monde pensait que la vie retarderait sans cesse l'ouverture de la chasse... Incertain de trouver pareil être, versant ainsi dans un optimisme mesuré, Colin exauçait pour lui seul le vœu de la planète entière. Il pardonnait à ses semblables de s'être trompés de crête. Son esprit s'activait à creuser les montagnes dressées entre les humains et par eux-mêmes. C'était le seul moyen de ne pas se couper du monde, tout en poursuivant sa route au-devant de l'ultime révolte.

Aux enchères des éloges, il venait ensuite retirer son lot de consolation. Comme un masque, son désenchantement tombait. La révolte faisait volte-face. La nature, par instinct de conservation, s'enveloppait dans une seule dimension. Cette saison-là avait toujours l'aspect d'un printemps. Les prairies, dans les vallées frissonnantes, assaillaient toutes les festivités de la nature. Les larmes du bon sens retrouvé coulaient des yeux de l'enfant rivés au crépuscule. Son pacte avec la défaite était terminé. Maintenant, il voulait être maître de son destin. A tout jamais, l'éruption restait du domaine du passé. Ne lui disait-on pas que l'eau qui dort préside aux récoltes. Le printemps s'y reflétait. Il n'y avait plus à croire qu'en une malencontreuse adversité sur laquelle il ne misait pas. Pour s'y être rendu avant l'heure, il connaissait l'avenir dans sa plus noire solitude. Tout individu ayant eu raison de son enfance n'en parlait qu'en termes de révolte. Sensiblement d'un âge égal au renoncement de vivre, la révolte semait encore ses graines dans la mémoire du petit Colin.

## LE CANOT DE SAUVETAGE

L'image de la vie comme un canot de sauvetage et lui-même dedans plaisait à Colin. L'esprit libre, il était en vacances. L'esprit libre, voilà en effet tout ce qui sur terre le guidait dans ses efforts et ses tâtonnements vers une existence plus sereine. Il n'avait pas la prétention d'en proposer ni d'en recevoir un modèle. Il se méfiait des gens qui érigeaient en théorie des pratiques individuelles, parce qu'elles ne valaient que pour eux. Il en allait de même de la vie. N'essayons pas, pensait-il, de demander à autrui si ce que nous avons fait est bien ou mal. A condition cependant de ne faire obstacle à quiconque, la seule exigence à attendre de nos prochains serait de toujours apprendre et approfondir sans se soucier de la direction prise. Ne dresser personne contre personne. Telle était peut-être la morale. Mais Colin sentait bien qu'en voulant y parvenir, on créait nécessairement des contraintes. On jugeait davantage qu'on ne s'efforçait de comprendre et on condamnait comme si on disposait du droit. Moment idéal, les vacances apportaient une paix inconnue tant désirée. Colin y découvrait le monde sous son vrai angle, celui de la discrétion et du soleil à l'horizon prêt à éclairer d'autres régions de la planète et de l'esprit. L'esprit libre, tel un canot de sauvetage, se retenait à son mouillage.

En cet après-midi, Colin s'était mêlé à une foule bigarrée sur les berges d'un petit port. N'en cherchant pas une vue d'ensemble, il scrutait chaque bateau avec minutie. Il ne décelait pas des ressemblances entre les diverses embarcations pas plus qu'il ne se penchait sur l'harmonie des choses. Il laissait cet exercice à l'homme qu'il ne manquerait pas de devenir. Son attention se portait sur les marins. Aucun n'avait son âge. La plupart se parlaient d'un bateau à l'autre. Il était question de la vie à bord et de sa rudesse. Les pêcheurs s'affairaient à des activités de raccommodage ou de

remise en ordre. Un observateur averti aurait observé quel bateau rentrait au port ou sortait en mer. Colin voyait surtout une succession de cordages et de filets entrelacés. Mais la maladresse apparente des marins l'étonnait autrement. Ils gesticulaient comme s'il leur avait fallu une forte mer pour poursuivre leur travail sans gêne et avec la même obstination. Colin s'imaginait que la nature de l'homme était telle qu'il ne réussissait bien que ce qu'il entreprenait dans les pires conditions. Il s'imaginait aussi qu'un oiseau de mauvais augure volait au-dessus des marins qui n'affrontaient pas sans souffrir les éléments déchaînés. Pour lui, la connaissance de la haute mer se réduisait aux remous que traçaient les sillages des vaisseaux. La hantise du naufrage n'était qu'une faute de jeunesse. Une fois passées les premières sorties en mer, ces hommes avaient su qu'ils étaient marins pour le reste de leurs jours. Point n'était besoin de changer sans cesse de bateau. Chaque matelot se dirigeait ainsi de son mieux vers la source de tous ses maux. Et celui qui résistait à la tentation ne s'en portait pas moins bien. On n'était pas seul maître du destin qui ramenait sain et sauf sur la terre ferme. Parfois, il restait l'écho des jours écoulés dans l'incapacité de venir à bout de toute chose, malgré le canot de sauvetage.

Tour à tour, le port évoquait à Colin un repli dans l'isolement et un seuil dans l'existence. Il ne voulait pas se produire sur la scène de ce drame. Le reflet d'une coque déplaçait les pôles des images que chacun ramenait de son voyage. De là se dégageait le sentiment de mieux valoir qu'un miracle. Qui donc, du mélange des couleurs de la mer et du ciel, l'emportait sur les rêveries de Colin ? Il avait beau se croire hors de danger, se répéter que les marins passaient à côté de l'abîme et devancer par la pensée ce qu'ils devinaient par instinct, rien n'égalait le froissement naissant des souvenirs. L'enfant se souvenait. Il revoyait un port surgir de son imagination. Beaucoup de coques s'y heurtaient contre des parois. Rien ne semblait avoir de place. Au contraire, l'œil s'habitua à cette étrangeté en relevant des traces de récifs sur les quais d'un port.

Colin sentait que le monde entier se portait vers lui. Il le souhaitait vivement. Son envie grandissait de tout brasser en une seule fois. Et il profitait de l'aubaine pour convertir son entourage à sa distraction. Il était si tentant de se planter devant un bateau en ayant l'air de le sauver de son

profond sommeil dans l'eau et d'en tirer, en même temps, une source unique de bien-être. Pour la vie, il se disposait à jouer ce jeu en lui-même. Pour chaque chose à accomplir, il suffisait en somme de descendre sur le pont et de maintenir un cap, de préférence sur le passé.

Sur terre, il n'en était plus jamais sujet. Ce que les anciens avaient fait y était forcément déprécié. Ainsi chacun constituait son univers autour d'un espace de plus en plus petit. Une pierre était ancrée au fond de chaque individu, retenue par une corde qui frottait sur la carène des sentiments. Et Colin, pour mieux attendre et surmonter les tempêtes, s'assurerait toujours en lui de la présence d'un canot de sauvetage, ultime ou provisoire recours contre les éléments du sort. C'était sa seule manière de refuser la grâce que le ciel ou quelque apôtre de chair obtiendrait pour lui sans son consentement.

**TOUTE LA MÈRE**

Par-dessus tout, Colin redoutait le jour où il lui faudrait quitter sa mère. Il s'était fait à l'idée de vivre avec elle toute sa vie et avait mis une sorte de point d'honneur à n'en parler à quiconque. Son sentiment était qu'elle l'avait aimé et élevé par-delà les années. Pour devenir digne d'elle, il devait atteindre l'image qu'elle se donnait de lui. L'aspect inéluctable de leur séparation, comme une faute tant de fois commise, ajoutait au sentiment que l'histoire ne se répèterait pas. Aux jours passés succèderaient de longs espaces vides où la mémoire resterait porte close. Pour avoir vécu d'aussi près ce temps, sa mère en savait plus sur lui qu'il n'en saurait jamais. Elle l'avait mis au monde jusqu'à ce qu'il comprît quelle était cette personne qu'il voyait sans cesse auprès de lui. Par la force des choses, son ombre s'était matérialisée, puis humanisée, sans faire preuve d'autorité ni d'obéissance. Colin s'était attaché à elle bien avant de s'en rendre compte. Il s'y sentait lié plus encore qu'à lui-même. Il la regardait dans un brouillard qui se dissipait en lui montrant combien il était tenu à elle par des liens indissolubles.

Très tôt, pourtant, il ressentit la nécessité de vivre sous l'emprise de la future séparation. Par conséquent, ce n'était pas un mal de s'y préparer, mais un vague et dissonant plaisir dans l'univers réduit de sa petite personne. Tout indiquait que la vie serait un long compromis à partager son temps. S'en exclure revenait à pratiquer une ascension sur soi-même. Sans en mesurer les dangers ou les avantages, Colin s'était engagé sur un autre versant. Peut-être tenait-il trop à lui-même pour ne se consacrer qu'aux autres. Force lui était de ne pas devoir subir sa propre image. Il était ce qu'il voulait être, un pantin articulé par les gens qu'il rencontrait et auxquels il

valait mieux ne pas raconter d'histoires. Cette sage conduite déterminait son avenir, celui du moins dont il n'avait pas idée. En fin de compte, le partage du temps déplaçait le centre de la douleur d'être seul au monde, avant d'en apprécier l'infinie amplitude. Sa mère, majesté protectrice au cœur de cette ambiguïté, se trouvait précisément entre l'extérieur et lui-même. Elle symbolisait l'endroit le plus sûr d'où il pouvait regarder les étoiles. Les unes montraient la bonne voie, les autres s'étaient égarées dans ses souvenirs. Combien d'étoiles le séparaient de ses désirs de liberté ? Elles ressemblaient toutes à sa mère ou lui en rappelaient l'existence. Il n'y en avait aucune où il n'aurait voulu finir un jour au hasard.

Colin n'avait pas eu du mal à s'apercevoir que sa mère ne saisissait pas tout ce qu'il ressentait. Elle possédait quelque chose de supérieur à lui dans le domaine des sens. Pour cette raison, il n'arrivait pas à lui parler comme il l'aurait souhaité. Il ne savait trop si elle en avait conscience ou si elle n'y attachait pas d'attention particulière. Leur façon de voir le monde était tellement divergente ! Colin supposait, en attendant de résister à un autre chantage, que la parole n'est pas la meilleure médiatrice. Alors il se mettait dans un état de frénésie et ne souffrait plus la moindre contradiction. Une faille se creusait en lui. A force de rejeter les souffrances, son émotion diminuait. Elle repoussait la faille en lui faisant épouser les formes de pensée de sa mère. A terme, la coupe serait pleine et ne se remplirait plus. Aussi la forme serait-elle parfaite. Et à quoi bon soumettre son esprit à la vanité dès lors que la menace de passer le flambeau était écartée. Même sa mère resterait en dehors du drame qu'il vivait de revenir sans cesse à elle comme à un rêve. Quelle invitation serait encore plus forte ? A mesure qu'il grandissait, l'illusion d'exister devenait pour Colin un quiproquo sur sa magnanimité. Par celle-ci seulement, il passerait le flambeau à quelqu'un que sa mère n'aurait jamais connu. Mais il n'arrivait pas à observer une conduite générale. Non, sa mère ne lui appartenait pas. Elle le lui répétait toujours. Sans doute, dans sa tête, un jour viendrait où elle comprendrait vraiment ce qu'il attendait d'elle. Quant au présent, ce n'était qu'un mal transitoire, un troupeau de mauvaises raisons en transhumance vers des lieux plus propices pour goûter aux nourritures terrestres. Il n'en fallait pas davantage pour le rassurer dans les choses qu'il gardait secrètes.

Sans qu'ils en eussent conscience, une vague ressemblance existait entre Colin et sa mère. Ils se ressemblaient dans leur affolement devant des alibis que se donnait leur époque. Tout y était porteur d'un message de tolérance et de justice. A son corps défendant, Colin était tombé dans une génération de serviteurs où chacun servait un chef ou sa cause. Sa mère n'avait pas éprouvé le besoin de lui inculquer les principes d'une morale élémentaire. Par sa seule présence, il avait timidement parfait sa nature en s'extrayant du noyau de l'esprit universel. Ils se ressemblaient encore dans la méfiance, parce qu'ils ne voulaient pas être de simples pièces à conviction. Autour du noyau, dans le bric-à-brac des sensations de vivre pleinement ou en toute loyauté, Colin était attiré par les partisans du plaisir, prenant ainsi le contrepied de sa mère. Comme pour elle, le plaisir ne serait jamais sa doctrine, mais il lui semblait bon à être appliqué. Quand bien même le monde se réduirait au plaisir de prendre part au festin, l'envie de goûter les plats restait sa dernière préoccupation.

Il s'enfermait avec sa mère dans le silence d'un après-midi illuminé de songes. Son esprit se reposait dans d'audacieuses tournures de pensée sur l'avenir. Sa mère s'absorbait dans une quiétude qu'elle pouvait mal ne pas prolonger en sommeil. Pourvu que le temps ne compte pas ces instants pour les réclamer par la suite, ressentait Colin ! En faisant le moins de bruit possible, il laissait sa mère s'endormir. Tout effort pour maîtriser son corps et l'immobiliser diminuait ses forces. Mais elles lui étaient étrangères. Il n'en aurait même rien su s'il n'avait dû y recourir pour précipiter les minutes. Rien ne l'oppressait tant que de perdre subitement toute liaison avec sa réalité immédiate. La solution était de ne faire corps avec elle que dans la mesure où il en fallait une seule. A tout prendre, la réalité de sa mère lui convenait mieux que la sienne propre puisqu'elle obtenait qu'il se livrât tout entier au silence éphémère. Il ne bougeait pas de crainte de la réveiller. Par-dessus une ombre qui vacillait sur l'équilibre des choses, il se penchait en fermant les yeux. Le monde me regarde craignait-il, et il s'empressait de reprendre part à l'irréalité du moment.

Il croyait en la soudaineté de certains événements. Rien, pas même une autre léthargie, n'éviterait le fracas dans l'imminente réalité qu'il implorait de toutes ses forces, ne finissant jamais plus par savoir s'il y était déjà ou s'il

y tenait encore. Ce dialogue qu'il menait ainsi entre sa mère et la réalité n'était ni plus ni moins qu'un jeu d'adresse. Il suffisait de repérer un endroit dans l'esprit de chacun où il n'y avait de place pour personne d'autre qu'eux deux. Ils se répondaient dans l'extrême faiblesse qui existe en chaque être. Il s'agissait d'une recherche de courte durée et abstraite comme le désir d'aboutir à un quelconque entendement. L'idée de passer sa vie à une simple unité portait alors Colin vers une jubilation dirigée contre lui-même. Il ne voulait pas être cet homme qui croissait en lui sans l'abandonner à son sort et le verser d'un côté du destin plutôt que de l'autre. Pour supporter la souffrance, il se retenait à sa mère comme un désespéré. Mais il se jurait de tout lui cacher.

Colin somnolait à son tour. Il abdiquait à l'avance toute prétention au règne maternel. Il n'était plus un enfant et, pour rester un sujet digne d'éloges, au point de croire en une sorte de perfection par le mystère, il rendait spontanément à autrui, au monde entier, ses sentiments pour sa mère. Elle subirait, toute sa vie durant, le droit fil de sa personne à lui, même s'il la préserverait de ses rares sautes d'humeur. Cette fausse soumission représentait une fin. Du trouble qu'elle lui procurait, Colin tirait un semblant de cohérence et de reconnaissance envers une improbable suite meilleure.

Chaque individu a ainsi travesti l'histoire qu'il vivait sans fin en une existence plafonnée par le ciel d'une mère omniprésente. L'absence de recommencement était compensée par des taches d'oubli sur la mémoire. Et là où l'on abreuvait Colin de phrases fulgurantes ou non, il répondait par le silence de sa mère. Puis il rouvrait grand les yeux en se jetant au fond de tous les départs que la vie mettrait sur leur inséparable route.

**DIALOGUE DE COLIN AVEC SA CONSCIENCE**

Quand le dialogue s'engageait entre Colin et sa conscience, il tournait toujours à l'avantage de celle-ci. Colin ne s'en offusquait pas. En prenant de l'âge, il ne cherchait plus même à l'emporter. Chaque fois qu'il s'en remettait à sa conscience, il ressentait une vague mise en garde ou la simple correction d'une erreur qu'il était grand temps de redresser. Bien entendu, il n'était pas peu fier de pouvoir se vanter d'être pour quelque chose dans le bon sens dont faisait preuve sa conscience. Il en tirait la satisfaction que le tragique ou la trajectoire de sa condition ne lui rendraient pas l'existence impossible. De tout ce qu'il savait de lui, Colin le devait à sa conscience et lui en déléguait l'évolution. D'ailleurs, le dialogue commençait toujours quand il ne le fallait pas, au beau milieu de l'assurance que tel ou tel pli était pris une fois pour toutes. D'où, en effet, la vanité de considérer que Colin en référait à sa conscience ou qu'il s'agissait du contraire. Personne ne manipulait l'autre. Tout au plus la conscience menait-elle Colin à sa guise, dans une sorte d'amusement à recourir à la grandiloquence et à l'usage abusif d'emphase. Qu'il le voulût ou non, cela faisait du bien à Colin de se débarrasser de préjugés et de reconnaître qu'une certaine mesure ne lui convenait pas si mal. De toute manière, rien ne le ferait changer d'idée ni ne le remettrait dans une autre direction. Sa conscience s'employait même à conforter les troubles. L'opération était donc beaucoup plus subtile et efficace qu'elle ne paraissait de prime abord. Jamais profonde, elle dirigeait Colin sur la route qu'il empruntait aveuglément même si, sans s'en rendre compte, il heurtait tous les obstacles de la raison et du savoir. C'était aussi une façon de décliner toute offre. Mais il n'arrivait jamais à Colin de laisser répondre à sa place et de se réfugier derrière n'importe quelle forme de pensée. Il lui suffisait alors de

tendre vers ce qui lui semblait en accord avec lui-même pour se délivrer de paroles. A la différence du théâtre, le spectacle revenait à ceux qui le produisaient, par-delà la nécessaire solitude qu'il attisait en Colin, plus que jamais interdit de comprendre. Et si ce dialogue en réalité n'entraînait pas de révélation, il consistait d'abord à réparer l'injustice majeure d'être passé à côté de l'imaginaire et de la vérité sans les avoir rencontrés. Il en découlait un échange suivant.

COLIN

J'ai souvent pensé me perdre. T'ai-je demandé jusqu'où l'on retrouvait encore son chemin ?

LA CONSCIENCE

N'importe quel chemin marque une halte au moment de choisir une nouvelle direction. Regarde la girouette. Elle orne le mât des maisons comme elle montre le vent.

COLIN

Mais mon instinct m'entraîne...

LA CONSCIENCE

Non. En toute chose existe une force. Longtemps on a pensé que cette force avait des vertus contraires. Imagines-tu un monde qui donne une idée fautive de lui-même ? Ce n'est pas ton instinct qui t'entraîne. Songe plutôt au bref intervalle qui te sépare de la connaissance du présent et de l'ignorance du futur.

COLIN

Tu me parles comme si j'étais ton ancêtre. Mes yeux ne voient rien de cet intervalle et mes sens s'ouvrent dans un même élan vers l'horizon dégagé. Et si je ressens parfois quelque émiettement dans l'œuvre du temps, je crois qu'il s'agit d'abord de ma propre personne.

LA CONSCIENCE

La raison n'est pas une douleur comme une autre. Elle se contente trop de brûler les mauvaises herbes de ta conscience, car tout serait plus simple si toi et moi ne faisons qu'un. Tu n'as de bonheur d'exister que dans la mesure où tu ne te passeras jamais de ta conscience.

COLIN

Il le faudra bien.

LA CONSCIENCE

Sans toi, je ne serais rien. Souviens-toi que l'erreur sera toujours de ton côté.

COLIN

Je puis donc me perdre.

LA CONSCIENCE

Du moins tu le croiras. La lumière tombera lentement. Toi de même. La nuit se fera plus sombre. Et toi aussi. Sur tes mains refermées et ton corps allongé, dedans ta tête vide de toute profondeur, une tempête d'apparences couvrira ta vie oubliée. Tu te lèveras en tremblant pour l'aube. A peine reprendras-tu goût aux choses, tu commenceras à souffrir de toi-même.

COLIN

Ne m'avais-tu pas dit que tel est le sort de la nature humaine ?

LA CONSCIENCE

Voilà un terme que je n'ai jamais employé.

COLIN

Comment ! C'est toi au contraire qui m'as appris que nous venions de la nature. Tout enfant, tu me répétais que nous ne la dominerions jamais. Tu prétendais que la vie de chacun se résumait, au bout du compte, en une

façon d'assimiler l'exemple de la nature. Selon toi, la nature humaine était un modèle. Quitte à perdre mon chemin, je m'en suis inspiré.

LA CONSCIENCE

Tu ne l'as pas perdu, tu as vieilli Colin.

COLIN

Cela aussi était écrit.

LA CONSCIENCE

N'empêche que tu ne m'écoutais pas. Plus ton esprit se formait, plus je t'enseignais que la nature humaine se cacherait dans les rêves que tu t'inventais. Elle te nuirait. Il m'était pourtant agréable de sonder ta résistance. N'attirais-je pas à moi-même la souffrance ? Je la supportais autant que je t'aimais.

COLIN

Auparavant, j'étais constamment en retrait et ne cessais de feindre. Je pensais que j'arriverais à me confondre parmi des gens dont l'importance et la carrure me paraissaient démesurées. Ne trouvant pas cette place, je m'étais mis à te détester et à me disposer à te remplacer.

LA CONSCIENCE

A quoi bon ! Si je ne te l'avais donnée, l'idée n'était pas mauvaise. Tu m'as beaucoup surpris en ne tenant pas ton engagement.

COLIN

Comme tu m'y avais poussé, tu m'en as empêché.

#### LA CONSCIENCE

Ne le crois pas. Jamais ta conscience n'a mêlé ni opposé en toi des contraires. Ce que tu n'as pas fait ne saurait correspondre à ce que tu devenais entre-temps. Entre ta conscience et la façon dont tu la traites, il n'existe aucun lien.

#### COLIN

Dois-je comprendre que je ne suis rien ? Ne me reste-t-il aucun désir ?

#### LA CONSCIENCE

L'absence de liens entre des choses d'un même sens ne signifie pas que le désir disparaisse. Notre existence propre anime nos désirs qui ne nous éloignent pas de l'image de nous-mêmes.

#### COLIN

Si tout n'aboutissait qu'aux désirs, je ne me confierais plus à quiconque. Si je me retrouvais seul, ma vie prendrait peut-être un nouveau cap. Je veux partir à la rencontre des désirs des autres. En moi s'installe l'espérance d'une vie composée des morceaux d'un miroir où mon portrait se reflète par intermittence, et de moins en moins. J'y suis mieux à l'aise. Devant le monde qui m'assaille comme un océan, de quelle manière concilier les réactions d'une falaise ? Il m'est impossible toutes les formes en battant sans cesse en retraite devant des éléments déchaînés. Le monde est à celui qui l'interprète. Cette rage ne me possède pas.

#### LA CONSCIENCE

Pas plus que je ne te possède. Le monde n'est à personne. Chacun dispose de sa conscience jusqu'à tomber dans l'obscurité totale. Là, plus besoin de se diriger. Ainsi je réfute que du dépouillement de la pensée naisse un nouveau cap.

#### COLIN

Parfois je sens que je m'y engouffre. La nuit m'accueille. Ma respiration devient plus légère. Je sais bien qu'aucun regard ne se tourne vers moi, mais mon immobilité me rappelle ma fragile condition.

LA CONSCIENCE

La tienne, dis-tu ? Je pencherais plutôt pour une condition dispersée. Les liens qui nous unissent n'en sont pas le meilleur témoignage.

COLIN

Ils le seraient si j'avais toujours écouté les bonnes paroles de la vérité.

LA CONSCIENCE

La vérité ne donne qu'une réponse à la fois. Si elle reste encore celle de demain, la vérité d'aujourd'hui ne sera pas comprise de la même façon.

COLIN

Ce qui passe n'entre pas dans le champ de la vérité. Je me souviens confusément des vrais moments de bonheur, tandis que je cherche encore la vérité de ceux qui ne l'étaient pas.

LA CONSCIENCE

Heureux celui qui trouve la vérité, il s'en détache peu à peu. Heureux Colin. Tu traites d'égal à égal avec elle et presses le pas sous son emprise.

COLIN

Horrible flatterie ! Chaque individu ressemble à sa vérité. C'est la seule possible. Autant de consciences, autant de vérités. En rien je ne me distingue de mes semblables.

LA CONSCIENCE

La vérité est absolument nécessaire. Tes semblables ne te la donneront pas. Il te faut donc te satisfaire de ta propre image en t'exprimant avec le plus de clarté possible.

COLIN

Parce que j'essaie de le faire, je n'y parviens pas.

LA CONSCIENCE

Eh bien tu ne saurais susciter de meilleure convoitise !

COLIN

Celle-ci ne m'intéresse pas. On ne choisit pas sa vérité. Certains souvenirs lointains sont perdus à jamais. Il me semble pourtant que je sois en mesure, d'un instant à l'autre, de les retrouver tels qu'ils étaient...

LA CONSCIENCE

Et de les faire de nouveau disparaître.

COLIN

Par ta faute, n'est-ce pas ?

LA CONSCIENCE

La tienne plutôt est de penser qu'il existera un jour un accord parfait entre tes souvenirs. Ta mémoire me ravit quelques-unes de mes illusions. Ma raison est orientable. Moi aussi je marche sur une droite ligne.

COLIN

Elle n'évite les creux ni les bosses. Elle ne connaît pas de fin. Son refuge te montre encore le chemin et tu t'y livres tout entière en voyant des mirages. Je vénère ma mémoire pour me faire reconnaître et ne rien abandonner de mes jours. Au passage, elle soulage mes douleurs en diminuant ta force.

LA CONSCIENCE

Ma force t'arme de patience. Elle n'est jamais dirigée contre toi. A toi les instants fugitifs, à moi l'indolente durée. As-tu vu un ciel dépourvu de nuages, à l'exception d'un seul, qui s'étire, se disloque, prend une forme imperceptible et renaît à l'autre bout de l'azur ? Tu es le ciel et je suis ce

nuage. Nombre de tes proches et des étrangers que tu rencontres ne voient au ciel que ce nuage dont ils observent la lente destruction.

COLIN

Veux-tu dire que je suis un fantôme qui n'apparaît qu'en certaines occasions ?

LA CONSCIENCE

Les fantômes sont irréels. Ta conscience en est la preuve éclatante.

COLIN

Ma conscience est une semeuse. Des graines poussent en étoiles sur mon champ visuel.

LA CONSCIENCE

Tu as tort de me confondre avec l'apparence du vide qui te sépare des êtres de ton espèce.

COLIN

En voilà une façon de me prendre pour un autre. A mesure que les jours passent, le temps me colle à la peau.

LA CONSCIENCE

La désespérance serait tout autant inutile. Le temps de comprendre ce qui se passe efface tout le reste. Je connais des gens qui ne quittent pas leur fenêtre de peur de manquer de place. Certains font croire ainsi qu'ils peuvent tout voir. Je préfère les entendre dire, ces formes humaines, qu'elles ont tout vu. Au moins, dans cet état, elles s'en prennent à elles-mêmes. Au fond, elles n'ont pas tort. De ce côté du regard, le temps passe sans doute plus vite que dans une obscurité totale.

COLIN

Ce n'est plus la peine de voir. Il me suffit de me reconnaître parmi les vivants.

#### LA CONSCIENCE

A condition de ne modifier le cours des choses qu'en changeant soi-même de route ou de sentiment.

#### COLIN

Encore une parole abstraite sur laquelle je bute désespérément. Sait-on ce qui change ? L'être le plus clairvoyant ne peut être seul.

#### LA CONSCIENCE

Dans ce cas, il doit laisser faire sa conscience.

#### COLIN

Personne ne possède cette volonté. Quand j'étais enfant, je n'aurais jamais pensé que je me souviendrais du temps passé avec autant d'émotion. Je ne parle pas de clairvoyance. Cela m'importe peu de trouver une issue à un horizon en perpétuel équilibre. C'est pourquoi j'envie ceux qui enjambent le temps en ratant une marche. Mais ils grimpent plus vite encore l'escalier de la vanité. Au sommet de leur vie, ils surplombent l'univers de leur enfance généreuse. Ils guettent peut-être, comme les baisers que leur mère leur donnait, la lente extinction du jour. L'air des hauteurs leur arrache leurs fausses illusions de partage. Je n'entends rien à cette vanité. De mes jeunes années, j'ai gardé, abondant au port d'une détresse accueillante, l'idéal du partage de vivre. Toute mon ingénuité s'est dissipée pour laisser place à de l'enthousiasme. Mon enthousiasme lui-même a créé une féerie dont je repère les lieux au détriment de mes semblables.

#### LA CONSCIENCE

Ton isolement te voile le monde. Les idées d'autrui existent et engendrent autant d'amour que d'animosité. Dans chaque tête, trouvant passage entre ces deux cloches de l'esprit, filtre la musique de la conciliation. Tout ce qui unit les jours commence par la rencontre de deux êtres. Cela ne signifie pas que ces deux êtres soient unis une fois pour toutes. Leur union connaît au contraire une période de parfait désarroi. Beaucoup confondent alors la

nature de cet état avec une crise de conscience. C'est une erreur. La conscience sort toujours indemne des subterfuges par une confiance aveugle dans l'esprit qu'elle préserve et active jusqu'à la mort. Si, par moments, tu crois échapper à cette loi en t'estimant unique, c'est parce que tu n'as pas une foi absolue en l'être que tu aimes par-dessus tout.

COLIN

Je t'entends déjà dire que je me soucie trop de moi-même.

LA CONSCIENCE

Je ne l'ai pas dit.

COLIN

Quel être dois-je aimer par-dessus tout ? Si je le savais, mon désarroi m'ouvrirait toutes les portes. Dans un monde qui ne répugne à aucune infamie, je préfère enseigner la patience que de vivre à l'insu d'un autre être. J'observe mieux ainsi, en protecteur d'une morale ancienne, le déclin de notre humanité.

LA CONSCIENCE

Aucun mot n'a de sens sorti de son contexte. Loin d'être ancienne, car on remonterait infiniment le temps, la morale est ennuyeuse. Regarde l'inertie de tes pareils. Regarde leurs façons d'expliquer un refus ou une absence de sentiment par un rictus narquois. Regarde l'attachement de chacun à sa terre, à ses habitudes...

COLIN

Quoi ! Tu sembles oublier que nous n'avons rien à leur envier. D'où venons-nous demande le philosophe ? Sans chercher, je trouve la réponse dans ce vaccin que se transmettent les générations pour être quittes d'une vie semblable à celle de leurs prédécesseurs. En cherchant, je suppose qu'il existe partout un mouvement qui détermine la destinée des nouvelles

générations et façonne une forme plus ou moins définitive d'une entité déjà présente.

LA CONSCIENCE

La plus tranquille conscience se double d'une méfiance intégrale envers les allusions au passé. Le tien te suffit-il pour dénouer un récit embrouillé où tu apparais en filigrane ?

COLIN

Pourquoi bâtirais-je mon passé sur des fondations abstraites ? L'idée m'était venue de raconter mon histoire. Je ne pensais pas que je m'en exclurais d'office.

LA CONSCIENCE

Ce n'est pas à leur passé que tiennent les vivants, encore moins à une image radieuse de ce temps révolu. Ils s'attachent par contre à un moment donné de leur existence. Ce bonheur-là n'est pas leur passé, mais quelque chose de soudain et rayonnant de lumière, comme un coucher de soleil sur une très haute forêt.

COLIN

Comment savoir si cette heure a sonné ? Elle ne sonnera jamais pour moi. Avant de raconter mon histoire et de servir de point de mire à ma mémoire, je faisais halte dans le passé pour y rencontrer d'étranges créatures.

LA CONSCIENCE

Ce sont les restes d'un festin. Le passé te dévorerait si ces créatures n'existaient pas.

COLIN

Qui m'empêche de croire qu'il le vaudrait mieux ? Par quel hasard ma vie me dirigerait du meilleur côté des choses, limitant à l'extrême tout détour par des paroles abstraites ? Pour mettre un terme prématurément aux tentations ou aux aventures que l'on s'efforçait de me faire entreprendre,

j'ai laissé inexplorés certains domaines de ma mémoire et de mon imagination.

#### LA CONSCIENCE

Retiens-toi aux rares indices qui te permettent de franchir ta personne pour t'en débarrasser. Aller vers autrui est un commencement. Atteindre autrui en donne la démesure. Accorde crédit aux êtres et aux lieux que tu ne peux connaître. L'histoire se chargera ensuite de te les faire oublier en leur prêtant un rôle qu'ils n'ont pas tenu.

#### COLIN

Et s'il ne reste que moi ?

#### LA CONSCIENCE

La partie sera terminée et non l'envie de jouer encore. Tu auras l'impression d'être le dernier à t'émerveiller de tout ce qui passe. Tu t'inventeras des vertiges pour ne plus exiger du monde qu'il te trouve enfantin. Tu sentiras monter en toi les parfums de l'évasion. Ton espace se réduira dans ta tête mais s'élargira dans tes sens. Tu seras le Colin de tes rêves, orfèvre en prudents désirs répandus sur des grèves de sagesse.

**L'AMOUR D'APOLLINE**

Pour son premier amour, Colin sortait de l'enfance par une porte qui l'y ramenait fatalement. Il lui fallait alors rêver d'Apolline. La première fois qu'il l'avait rencontrée, elle semblait passer de l'inquiétude à la nonchalance. C'était une émouvante créature tout en apparences et qui ne dissimulait rien derrière. Allons savoir s'il avait aussitôt prêté attention à elle et à l'image qu'elle avait imposée en lui ! Elle retenait son regard et possédait une telle fraîcheur d'existence qu'il n'avait osé y accéder par quelque détour. Il ne se souvenait pas de la façon dont il lui adressa la parole, mais la sonorité de sa voix lui parut d'emblée se graver dans sa mémoire. Apolline avait une voix frêle, passant sur les mots comme on franchit un fleuve, la tête penchée sur le pont et regardant ailleurs. Aussi n'abusait-elle de sa voix ni de rien d'autre. Même si elle n'était pas autant heureuse qu'elle l'aurait souhaité, elle prenait la vie avec charme. A quiconque elle défendait, a fortiori à Colin, qu'on lui dérobât ce bien immatériel. Elle se dérobaient en silence dans les demi-teintes des rêves qu'elle vivait pleinement. Et il l'imaginait s'endormir au bord d'une contrée dont il serait l'élu de son cœur.

Sauf une touche de folie sur la toile du hasard, rien ne devait lier les deux êtres. Pourtant, tout avait commencé naturellement. A la fin de sa scolarité, le goût du mouvement avait entraîné Colin dans plusieurs villes. Maisons sans style, coquettes églises reconverties en salles communales, piteux hospices accolés à d'anciennes fabriques et, quelquefois, cathédrales immenses avaient fini par l'éblouir. Subsistant par défi à l'inertie humaine, comme un cirque pour amuser les enfants, l'errance donnait à Colin sa citoyenneté. Elle lui livrait Apolline. Il montrait sa reconnaissance en se fermant à la brutalité du présent. Non, rien ne pouvait réunir Apolline et

Colin. Telle une ancienne blessure, ils avaient en commun le brûlant désir de se perdre pour découvrir les trésors enfouis dans leurs esprits illuminés. Colin cherchait à comprendre Apolline. Sa rencontre coïncidait avec celle de la peinture du siècle des Lumières. Plus tard seulement, il rapprochera ses personnages auréolés d'un mystère accessible par les berges de la passion et la femme dont il discernait lentement la réalité. Il était envoûté et ne recevait aucune aide dans son cheminement solitaire, surtout qu'il ne montrait rien de lui-même. Quant à Apolline, sentant qu'elle était l'objet d'une singulière attirance, elle lui parlait simplement de sa vie. Colin prisait tous les instants qui lui avaient été ainsi arrachés. Combien de fois ne lui fit-elle pas remarquer qu'il était arrivé trop tard dans son existence, combien de fois lui répondit-il qu'il ne fallait pas y penser et que seul comptait le temps passé ensemble ? Il passait vite ce temps. Colin se souvenait de ce débit des heures. Au plus profond de lui, se levait le désir d'apporter à Apolline la solution ou la dissolution, dans un accord mutuel, de ces brefs instants que personne ne leur reprendrait jamais.

Apolline était née voilà une vingtaine d'années sur une terre de passage. Elle y avait grandi dans une famille qu'il ne connaîtrait pas. C'était là, où les choses une fois pour toutes sont en place, qu'il aurait pu la rencontrer et vivre avec elle une paisible existence. Dans son enfance, la petite fille habitait non loin des voies du chemin de fer. Rares furent les voyageurs des trains qui tournèrent leur tête de ce côté, en apercevant l'enfant qui deviendrait la première femme qu'il avait aimée.

Apolline avait deux sœurs, l'une comme l'autre de cinq ans son aînée et sa cadette. Se situant dans cette même différence d'âge, elle devait perpétuer une histoire qui s'écrirait de nouveau. En toute logique, elle aurait souhaité être une enfant unique. Colin en avait déduit qu'il s'agissait d'un artifice sur l'impossibilité, pour Apolline, d'atteindre ses rêves. Il avait surtout compris qu'elle lui signifiait, par cette image, qu'elle était précisément unique. En cela, tout aurait été facile si elle n'avait dû supporter ou subir la présence de deux sœurs avec lesquelles, compte tenu de l'écart entre leurs âges, elle n'avait jamais partagé une profonde complicité ni intimité. Colin pensait alors qu'elle n'avait pas vécu à son aise dans ce milieu qu'elle lui décrivait malaisément. En vérité, le bonheur d'Apolline ne résidait pas dans cette

existence aléatoire ou imaginaire qui n'avait pas été la sienne, plus encore depuis qu'il essayait de lui montrer que tout avait un sens, même si ce n'était pas le sens désiré. Il la rassurait qu'elle s'en accommoderait. Pour Apolline, ce n'était pas une consolation, car son bonheur se trouvait devant elle. Etant si différents, ils développaient là leur meilleure qualité. Apolline disposait d'un enthousiasme pour l'avenir qui faisait cruellement défaut au jeune Colin. Grâce à elle, il retrouvait la vertu de l'inquiétude pour son avenir qu'il avait perdue en entrant dans l'âge adulte.

Apolline s'était mariée avec un garçon que Colin n'avait vu qu'en photographie et dont elle lui parlait à peine, ou pour parler d'autre chose. Il acceptait les avantages de ce mariage, se demandant en effet comment ils se seraient abordés si elle avait été une femme seule. En tout cas, elle n'aurait pas eu la même maturité ni cette force de caractère qui la distinguait et confinait à une sorte de grave sérénité. Colin oubliait aussi ce mariage pour mieux jouir des riches instants qui les rapprochaient toujours un peu plus l'un de l'autre. Tout empreint de juvénilité, il songeait avec tranquillité qu'il n'éviterait pas d'idéaliser Apolline. Cette attitude le fortifiait dans l'idée que par elle, il devait fournir une preuve supplémentaire de son égarement au monde. Il éloignait chaque projet de faire œuvre de grandeur. Au contraire, il espérait que leur rencontre lui permettrait de se conduire en gentleman pour le meilleur d'eux-mêmes aussi longtemps que possible. Mais pareilles promesses ne seraient pas exaucées. Colin craignait trop de ne pas être en mesure de poursuivre sa route en compagnie d'Apolline. Il découvrait la voie que découvrent deux êtres follement épris l'un de l'autre. Il sentait tout son corps l'entraîner et lui échapper. Apolline lui avait ouvert les yeux quand il s'abritait sous les feuillages de sa raison. Dans ses rêves, il virevoltait en pleine nuit jusqu'à ne plus se remémorer son visage. Il s'enfonçait en amour. La houle qui le menait agitait tout son corps et son esprit. Leurs liens semblaient solides et ne se rompraient pas de sitôt. Or ils se tendaient et lui infligeaient une douleur à l'image des couchers de soleil qui éclatent dans la mer. Il s'enflammait en amour. Et si Apolline ne percevait pas tout le bien qu'elle lui procurait, c'était pour qu'il l'aimât encore davantage. Il l'aimait mieux que ne l'attendrissaient les jours à venir. Comme en prière, il s'inclinait sur

elle. La première, elle lui tendait les lèvres sans prendre part aux paroles qu'il ne prononçait pas.

Le difficile n'était pas de vivre sans Apolline, mais loin d'elle. Son amour le submergeait. Faute de recourir à d'autres armes qu'elle n'avait pas la force ni le pouvoir de lever, elle se laissait envahir par l'oubli auquel Colin n'entendait rien. A sa place, quiconque aurait trouvé dans l'avenir un appui et un remède à des obsessions qui se dissiperaient. Or il se renfrognait et laissait sourdre l'assurance d'un échec. Il était encore dans la peau de l'enfant qui s'interrogeait sur son futur et butait contre le mur de la réalité que rien ne changerait jamais. La réalité se résorberait en emportant dans son sillage l'appareil de l'infirmité passionnelle. Apolline ne pouvait croire que Colin raisonnât en ressassant les couplets du temps. Le temps était compté, lui répétait-il. Elle y faisait autant attention que lui, mais elle se perdait dans de secrètes pensées où elle se livrait à elle-même.

Entre eux existait un ardent désir de correspondre. Colin cherchait le mal qu'il avait fait pour que la réalité ne lui laissât aucun répit. Il en voulait à Apolline de conserver cette attache aux jours qui l'avait conduite jusqu'à lui. Dans l'obscurité où il pénétrait, il vivait comme s'il se retenait à elle. Et il ne voulait pas de ces liens parce qu'il y en avait tant d'autres qui se retournaient contre lui. Pour eux, il se soulevait contre des intempéries de sentiments et changeait une résistance en une revanche sur des éléments démontés. Combien de temps son esprit tremblerait-il dans l'attente d'Apolline ? Plus tard, il dirait qu'il accomplissait le meilleur de lui-même et que rien au monde ne le contraignait. Porté par l'éblouissement de l'amour, il allait au-devant d'une constellation qui ne lui était plus étrangère. En chemin, craignant de tout perdre, il s'acharnait à transposer les choses, à travestir son destin en hasard et tout le reste en un vague prétexte à desservir la réalité.

Il ne savait s'il comprenait Apolline et s'il n'allait pas s'égarer dans les déchirements qui la mettraient aux prises avec elle-même. Sans doute, s'il avait voulu la perdre, il n'aurait mieux agi. Les paroles qu'il échangeait avec elle le devançaient à tel point que s'il s'y était opposé, son éloquence l'en aurait empêché. Au-delà des mots, il ne désirait pas Apolline pour lui tout seul, il voulait être avec elle sans autre compagnie. La rencontrant peu, il

trouvait naturelle cette attitude. A l'inverse, on aurait pensé qu'Apolline voulait partager Colin avec la planète entière. Un jour, malgré son insistance, il déclina même une invitation. Elle lui demandait de la retrouver à un déjeuner auquel prenait part l'une de ses meilleures amies. Il n'était pas aisé d'expliquer à Apolline que ce refus représentait pour elle une marque d'honneur et qu'il valait davantage que n'importe quelle promesse hors de l'innocente idolâtrie qu'il lui vouait. Au demeurant, il ne lui en parlait que sur un ton désabusé, avec juste assez de prévention pour sauvegarder l'avenir. Hélas, il ne détenait pas la clé du langage. La fièvre de déraisonner le harcelait. Jamais, puisqu'il s'accrochait au passé et était entraîné vers autrui de peur d'échapper à son propre destin, il ne mériterait d'être aimé. De là, il se pliait au désir de garder les sentiments qu'il éprouvait et, comble de paradoxe, son esprit l'éclairait et se tenait prêt à recevoir toute idée nouvelle. Sans douter de dévaler quelque pente, il poursuivait librement ses pérégrinations.

Il avait essayé de convaincre Apolline qu'il valait mieux être seuls que de faire partager leur amour. Mais elle insista tant qu'il céda. Elle lui écrivit une lettre dans laquelle éclatait toute son impatience en ajoutant qu'il se moquait d'elle et qu'elle savait bien sa souffrance de ne pas se donner à lui. Colin se croyait promis à une lente extinction. Sa lumière, sans présager de ce qu'il adviendrait, se rallumerait par une présence permanente auprès d'Apolline. En attendant, il s'éclairait de sa lumière intérieure dont il reconnaissait la lueur entre mille autres pareilles. Il s'en était donc allé rejoindre Apolline et Laurence qu'il avait rencontrée plusieurs semaines auparavant quand il faisait des recherches à son institut et où elle était employée à des tâches comptables. Présenter Laurence revient à l'opposer à Apolline. Selon une formule déjà vieillie, elle était une femme émancipée. Pourtant, rien de volontaire ni de délibéré n'apparaissait à travers cette émancipation. Libre, elle l'était naturellement avec exubérance et volubilité. De surcroît, elle ne manquait d'aucun charme et ne redoutait guère les regards envieux ou admiratifs. Sa joie de vivre lui faisait franchir tous les paliers de la séduction. Elle volait vers des aventures qu'elle n'avait pas encore vécues. Bientôt elle se marierait avec un jeune homme d'après ses dires très jaloux. Sur ce point, Colin la croyait volontiers, rêvant pour

elle d'un tout autre destin. En réalité, il intimidait Laurence qui admettait et comprenait mal son attachement à Apolline. Si elle aussi était jalouse, du moins gardait-elle ses distances et était d'un grand appui pour Apolline, à la fois plus rationnelle et moins velléitaire qu'elle. Son verbe confortait son personnage de courtisane des temps modernes.

Impatient de retrouver son amour, Colin arrivait à la fin de leur repas. Malgré son avance, il n'eut pas le sentiment de voir Apolline. Ils tinrent quelques paroles sur le ton de la confidence. Une fois encore, il lui reprocha de ne pas être seul avec elle. Une occasion pareille ne se reproduirait pas avant plusieurs jours. Mais il avait senti qu'Apolline était heureuse de le retrouver et de montrer à Laurence toute la passion qu'il lui portait. Ce bonheur d'Apolline devenait son propre bonheur. En un temps si court, faisant abstraction de Laurence, il avait parlé à son amour par le langage des sens. Il ne l'avait pas serrée dans ses bras, il la tenait dans son cœur par une réalité plus forte et, au moment de la quitter, il s'était trouvé apaisé et non anéanti du vide que crée l'amour.

Par chance, l'esprit de Colin travaillait à tout vent. S'il en allait de même pour Apolline, elle n'en parlait pas, comme si elle craignait par avance de la décevoir. Ils vivaient l'un pour l'autre, mais sous perfusion, ne se voyant qu'au compte-gouttes. Devant les obstacles que rencontrait leur passion, Colin sublimait l'objet de son aveuglement. Plus il songeait à elle et plus son énergie se libérait vers des domaines soudain accessibles. Malgré une nature soupçonneuse, son esprit éclaircissait tout et ne craignait rien, sinon de perdre parfois le fil d'un dialogue pour s'absorber dans la pensée d'Apolline. Leurs courtes rencontres étaient trop peu nombreuses pour que s'établît entre eux une fervente complicité. Chacun restait complice de l'amour qu'il portait à l'autre et campait sur une position qu'on aurait jugée, du dehors, acquise une fois pour toutes. Oh comme elle était fière Apolline et comme ils semblaient l'un pour l'autre ! Elle était fière dans les frissons qui parcouraient tout son corps. Elle relevait simplement la tête en signe de reconnaissance. Ses lèvres étroites dominaient le bas de son visage qui amorçait toujours le même radieux sourire. Colin aimait le vertige de ses yeux. Ils avaient la couleur des dernières touffes d'herbes sur les falaises livrées aux embruns de la mer. De tels yeux acceptaient une détresse en

perpétuelle halte. A qui s'y noyait, ils donnaient une nouvelle direction et, pour ainsi dire, la seule possible. Sous leur emprise, Colin devenait leur prisonnier. Les ouvrant du plus grand qu'elle pouvait, Apolline découvrait, dans l'éblouissement qu'elle suscitait, toute l'exigence de sentiments communs. Elle concevait enfin une vie tournée vers les sens et apprenait en même temps qu'elle affronterait toutes les difficultés du monde.

Colin ne savait plus comment envisager l'avenir. Quand il quittait Apolline, il ignorait l'heure et le jour où il la retrouverait. La reverrait-il seulement, serait-elle comme il l'avait laissée et ne comprenait-elle pas qu'il restait un enfant capricieux incapable de réfréner ses désirs et d'obtenir ce qu'il souhaitait tant ? Toutes ces questions le hantaient. Il pensait que n'importe qui aurait réussi là où il échouait. Comme il se trouvait de plus en plus maladroit, il se doutait bien que sa passion s'atténuerait. Alors, tremblant de la voir cesser, il ne se reprochait et ne lui reprochait pourtant rien. Il ne pouvait faire autrement, voilà tout. Sa passion prenait une ampleur qui devenait maintenant supérieure et bientôt étrangère. En se séparant, ils s'échangeaient des paroles décousues. Apolline le regardait bizarrement, songeant qu'il n'était pas différent d'autrui ni d'elle, et que tout ce qui prédominait d'humain en lui gardait le dessus. Il aurait voulu l'embrasser et ne jamais la quitter. Mais l'un et l'autre se perdaient dans leurs rêveries, levaient les yeux vers d'impossibles destins et touchaient ensemble aux fantômes de l'irréel pour mieux, enfin, s'éloigner l'un de l'autre et se laisser étourdir par l'amertume d'une histoire inachevée.

Se retrouvant seul, Colin appelait encore Apolline et lui cherchait une place dans son cœur éclaté. Ses efforts visionnaires redoublaient et se heurtaient à l'absence de remède contre son mal. Se croyant abandonné, il pensait aux poètes passés tout près de leurs amours sans jamais les atteindre. Tombé dans la crevasse des passions inassouvies, il s'y cognait, appelait au secours, s'épuisait de plus belle et regrettait de s'être lancé dans une aventure qui ne l'avait mené nulle part. Il lui fallait rejoindre son monde intérieur et ne plus s'entêter. Il voulait remercier Apolline, ne plus rien lui dire et la laisser telle qu'elle était. Au moins, elle allait maintenir le silence. Non, il ne la reverrait pas car leurs paroles ne couvriraient pas le silence qu'il goûtait à présent. Il lui suffisait de savoir qu'elle existait et qu'elle serait heureuse

comme personne d'autre. Toujours comblée de sensations nouvelles, elle était déjà la perfection. Parfaite Apolline, ces mots sonnaient à tue-tête, et si seulement elle avait laissé fuir ses inquiétudes ! Elle avait prise sur un monde qui évoluait en dehors d'elle. Au-delà de son existence, elle convoitait des trésors sans jamais les obtenir. Quant à Colin, quel remède était-il pour elle ? Il aurait souhaité répondre : un ami dans un paysage d'arrière-plan et un amant dans de lumineuses limbes. De sa vie, il ne serait qu'un être de passage et, plus tard, il s'offenserait d'avoir idéalisé son premier amour. Comme à la fin d'un rêve, il aurait aimé lui dire que tout était feint et qu'ils oublieraient de partager leur vie. Ses sentiments se montraient plus forts que lui. Il voulait se faire pardonner et laisser l'amour d'Apolline suivre le chemin qu'elle avait tracé. Qui savait s'ils ne se retrouveraient pas un jour ? Colin l'espérait naïvement, mais il voulait la retrouver telle qu'elle était quand il la voyait se perdre dans le sourire qui illuminait ses yeux.

Elle éclairait les autres de son sourire. Elle avançait en toute quiétude et ne gardait pas de Colin une fausse image. Elle s'imaginait, par exemple, qu'il n'avait pas trouvé les bonnes paroles tant l'évidence de l'aimer était pour lui la plus grande. La torpeur ne l'envahissait plus. Elle abordait les côtes du hasard le regard tourné vers l'horizon...

Pour Colin, la connaissance d'autrui était telle qu'il s'en tiendrait aux apparences, les modifiant sans cesse afin de croire posséder une vérité qui n'existait pas. Ses sentiments étaient des écueils où se brisait la coque que ses premières volontés d'enfant avaient mis tant de peine et d'obstination à bâtir pour affronter les flots. Et les rêves n'avaient plus la durée qui rendait possibles les plus incroyables mouvements de la pensée. Son esprit chavirait dans sa propre confusion. L'amour l'emportait et les rêves finissaient par obtenir ce qu'ils avaient toujours montré de loin sous la forme ultime de la perte. Mais il était plus juste de comprendre les volontés d'un enfant devenant adulte sans autre transition que par une aventure amoureuse. N'allait-il pas plutôt devenir étranger à lui-même ? Ayant atteint son âge d'or, Colin avait trempé sa nature à l'écart de toute rivalité. Personne au monde ne pouvait être plus sensiblement épris de la fusion avec les sentiments dont il était la proie exclusive. Ce bien-être

n'avait aucune résonance. Parfois, quand la vie rappelle à elle certaine personne passée par-dessus bord, on entend le souffle d'un vent léger murmurant l'idéale odyssee.

## TABLE

	Pages
Prologue	2
1. L'espoir et l'esprit	3
2. La force de se plaindre	6
3. La chambre de Colin	9
4. La mort du grand-père	13
5. La visite de Milène	20
6. Les rencontres	25
7. Le philosophe en cravate	30
8. Les vieilles machines	34
9. Le monde en fuite	39
10. Madame de Hanteuil	43
11. Les révélations	53
12. Les hommes historiques en rêve	59
13. Les temps d'arrêt	65
14. Croissants de lune	70
15. La petite idée	74
16. Dans l'atelier	76
17. Un vent de révolte	86
18. Le canot de sauvetage	91
19. Toute la mer	94
20. Dialogue de Colin avec sa conscience	98
21. L'amour d'Apolline	110